

Roumanille

Correspondance Roumanille - Gaut

Letro reculido pèr Mario-Terèso Jouveau



C.I.E.L. d'Oc

Centre International de l'Écrit en Langue d'Oc

3 Place Joffre, 13130 Berre L'Étang

<http://www.lpl.univ-aix.fr/guests/ciel/>

Roumanille à Gaut

(2 octobre 1848)

Mon cher Gaut,

Voilà bien longtemps que je ne vous ai pas écrit !... ma foi, depuis l'ancien régime!... Dieu du ciel, les vivants sont comme les morts: ils vont vite ! que de choses se sont passées depuis l'épanouissement des margarideto, pauvres margarideto qu'a fanées le souffle de la politique ! qu'elles reposent en paix - amen ! —

Je ne saurais trop vous remercier de la bonté que vous avez eue d'insérer dans le feuilleton de la provence mon arbre de la Liberté, et de m'adresser deux exemplaires de votre Journal. les amis ne sont pas des Turcs — et vive à jamais notre artistique fraternité !

Je vous adresse... quatre sonnets ! ho r r r r eur! ah ! si du moins ils étaient sans défauts! j'aurais créé et mis au monde, sans me gêner, quatre longs poèmes !

“un sonnet sans défauts vaut seul un long poème.”

Lisez avec le plus d'indulgence possible ces quatre fleurs de notre vieille République (Lisez des fleurs !!) (legere flores) et si le sentiment qui m'a inspiré n'est pas trop en désaccord avec celui de votre journal, fourrez-moi ça dans un de vos plus prochains feuilletons... beaucoup d'honneur ferez-vous au poète et à sa source réactionnaire. Et surtout, veuillez, si vous publiez mes vers, jeter un coup-d'œil sur les épreuves (je suis l'irréconciliable ennemi des coquilles,) et m'adresser un ou deux numéros de la provence.

J'ai attendu longtemps le compte rendu que devait faire de mes margarideto votre confrère du Mémorial... Nous y reviendrons si le bon Dieu et la République veulent bien le permettre.

Tout à vous,

J. Roumanille

avig. 2 octobre 48. +

Lettre adressée à: Monsieur J. B. Gaut, homme de lettres, rue des Cordeliers, 8. à Aix. (B. du Rhône)



Roumanille à Gaut

sans date

Mon cher ami,

Votre lettre, que je n'ai reçue qu'aujourd'hui à mon arrivée, m'a fait une peine atroce -et vous allez le comprendre. J'arrive de Montpellier, où j'ai passé deux jours chez M. St. René Taillandier. hier, avec le confrère Reboul j'ai visité, malgré une pluie battante et continue, Nîmes de pied en cap. Ainsi donc, je vous ai coudoyé peut-être, peut-être m'avez-vous marché sur le pied. La même locomotive nous a peut-être traînés l'un et l'autre, et qui sait si le Monsieur moustachu qui était dans mon compartiment, au coin du wagon, n'était pas vous-2es places . C'est abominable ! pensez donc combien la chose eût été plus agréable, et pour vous et pour moi, si votre lettre me fût parvenue samedi avant mon départ, à 3 heures *(** dans la marge: le timbre m'apprend qu'elle est arrivée au moment même où je partais.*) de l'après-midi ! Cela vous apprendra à écrire en temps plus opportun. Vous auriez été des nôtres. Nous aurions eu un artiste de plus, ce qui n'eût rien gâté, au contraire. misérable Gaut, Gaut misérable ! - C'est donc à refaire... tant pis pour vous, mon ami, et surtout, tant pis pour moi.

Reboul, comme toujours, a été le plus charmant, le plus gai des hommes. Nous avons ri à nous tenir les flancs... nous avons passé, toujours avec accompagnement de pluie, du grave au doux, du plaisant au sérieux. Le brave homme ! Il m'a inondé de poésie; je lui ai rendu la pareille, et ça été un duo des plus intéressants. *amant ultima Ca????*. Nous en avons été quittes l'un et l'autre pour nous croquer jusqu'au dos - et pour patauger avec un sans façon des plus poétiques. et dire que vous nous avez peut-être rencontrés, et que nous vous avons fait rire !!! M. Saint René Taillandier est émerveillé de notre pléiade provençale, presque autant que je le suis, que nous le sommes de son admirable introduction. c'est le plus doux, le plus sympathique des hommes. Son hospitalité m'a vivement touché, et j'en garderai un long et doux souvenir. Nous avons causé littérature, littérature de tout âge, de tout sexe, et de toute condition. Il m'a fait lire, entr'autres, la lettre que Brizeux lui a écrite au sujet de nos provençales... Le cher et célèbre breton est un ami de notre muse. puis est venu le tour de Ste Beuve qui m'a écrit, je ne sais trop pourquoi, la plus insolente des lettres en réponse à une de mes plus aimables lettres qui lui demandait avec une politesse toute parisienne, partant du meilleur ton, s'il avait reçu Li Prouvençalo, que je croyais s'être égarées dans la voie indirecte que je leur avait fait prendre. Nous en avons conclu que l'illustre immortel avait mal dîné, ou qu'il digérait mal, quand il m'a écrit avec cette encre, et nous nous sommes moqués de ses coups d'épingle, qui ne sont rien moins que spirituels. Et voilà ! Maintenant, laissez-moi me ronger les poings au sujet d'un contretemps aussi bizarre que celui dont il vient de s'agir, et croyez-moi néanmoins, tout à vous et de tout cœur.

J. R.

(dans la marge de la p. 3): pensez aux adresses que je vous ai envoyées quand vous publierez votre compte rendu.

Roumanille à Gaut

22 juillet 1851

Mon cher Monsieur Gaut,

J'ai eu l'honneur, dans le temps, de vous demander, pour mes provençales, que je me suis toujours fait un plaisir et un devoir de vous adresser, quelques-unes de ces pièces comme vous savez si bien les faire, et vous n'avez pas daigné me répondre. J'en ai conclu que vous deviez être furieusement affairé, et que, depuis longtemps, vous vous occupiez des chivau frus e di rascaseto, poétique exhumation à laquelle j'ai su que vous vous êtes voué avec une ardeur qui fait votre éloge, mais maintenant que vous vous reposez à l'ombre de vos lauriers, je viens de nouveau tirer l'oreille à votre Muse, pour qu'elle m'honore d'un petit cri, que j'imprimerai immédiatement et dont mes lecteurs seront charmés. Si vous avez jeté un coup d'œil sur notre publication (qui en est à son n° 12), vous avez vu comment j'entends la chose, pièces courtes - pas de politique - et pas d'amourettes quelque peu décolletées, comme nous en faisons dans des moments de bonne humeur.

m'est-il permis d'espérer, Monsieur et cher Confrère, que, cette fois, je serai assez heureux pour obtenir de vous, sinon des vers, du moins une réponse qui m'en promette?

Notre livre sera quelque chose de très-curieux et de fort présentable. J'ai reçu souvent de très-honorables encouragements ... que sera-ce quand on aura vu toutes les perles de ce collier, celles surtout de M. Gaut, sur lesquelles je compte et que j'attends ?

J'ai l'honneur d'être, Monsieur et Cher confrère,
Votre tout dévoué,

J. Roumanille

Avignon, 22 Juillet 51 +



Roumanille à Gaut

11 mai 1852

Dieu soit loué ! L'enfant prodigue est revenu: tuons le veau gras, et n'en parlons plus. Non - parlons-en. Je ne saurais vous exprimer le regret que j'éprouve, mon cher confrère, en ne voyant qu'une fleur de votre terre dans ce bouquet que je viens d'offrir aux amateurs,... une fleur volée ! Vraiment, vous êtes impardonnable. Oh ! que je vous en dirais de dures, si je n'avais pas pris la plume pour vous remercier de la pièce si riche, si belle que vous venez de m'adresser. Je suis tout confus des bien jolies choses que vous me dites avec tant d'art et de mélodie. Si je les méritais, votre pièce serait irréprochable. Je vous dois et je vous donne mille remerciements. Pourquoi faut-il qu'une pareille pièce ne soit pas dans notre livre ? o prodigue, prodigue ! Il ne me reste qu'à vous pardonner et à vous embrasser.

Notre livre a donc mérité vos sympathies: j'en suis charmé. votre suffrage m'est précieux, et je le place parmi ceux qui me sont le plus chers et qui m'honorent le plus. Il me tarde de lire le compte rendu que vous allez nous faire: mettez la main à l'œuvre le plus tôt possible. Un journal de votre ville (je ne sais plus lequel) a déjà dit du bien de nous. Mes dépôts sont faits à Aix, chez Jandot (??) et chez Aubin; dites-le en note au bas de votre première colonne. Poussez à la vente: les frais sont plus considérables que je ne l'avais cru, et... je ne suis pas assez riche - pour payer notre gloire. Que le public la paie - c'est juste. Nous avons eu de charmants comptes rendus à Marseille (Gazette du Midi), à Montpellier. On m'en prépare un à Paris. Une revue allemande, le Deuts Museum, a parlé avec beaucoup d'éloges de notre publication. M. Hartmann, un des poètes les plus distingués de l'Allemagne a signé cet article, et a traduit, dans la langue de Schiller et de Goethe, li dous Serafin, de votre serviteur, et lou bourrèu, d'Aubanel. n'oubliez pas d'en parler dans votre appréciation.

Je comprends que l'on blâme le système orthographique adopté par la grande majorité de mes collaborateurs. L'ami Crousillat m'a dit, à ce sujet, tout ce que vous m'avez dit, et même davantage. Je n'ai pas pu me rendre, parce que je n'ai pas pu me décider à dénaturer notre gracieux idiome d'Arles en le pliant, bon gré mal gré, à une orthographe savante - je l'ai écrit dans une note qui se trouve au bas de la première page du glossaire. vole ana'- roumo; li fíóan canta; lou barbo 'i fres; vole ama' n ome. S'il fallait écrire: vole ana-r à Roumo; leis fillos zan cantat; lou barbot tèi fres; vole ama-r un homme...; toute la physionomie de mon dialecte disparaîtrait et notre doux parler perdrait toute sa grâce et toute sa mélodie... Quant à nos au (badau), à nos èu (bourrèu), à nos óu (roussigné), à nos iéu (Diéu), à nos avon, èron (amavon, amèron), ce n'est pas une invention, c'est un retour vers la bonne orthographe, vers celle des vieux et bons auteurs. il vous suffira d'ouvrir les vieux livres et les vieux manuscrits provençaux pour en voir de nombreux exemples. Saboly a écrit cercon de paio; vènon adoura x (dans la marge: x Jasmin n'écrit pas différemment: me fasquèron pensa que la douço Maltreto... Et las cartos blanquejon dins sas mas...—); hóu ! de l'oustau... votre Diouloufet a écrit prouvençau, animau, etc. etc. Si au fait aou, èu doit faire èdu... etc. Le latin écrit pauper,

et l'on prononçait paouper - Les italiens et les Espagnols écrivent encore et prononcent ainsi l'au.

Mais mon Dieu ! Je ne puis pas vous expliquer ici tout notre système: Je n'en ai pas le temps. Contentez-vous pour le moment du peu que je vous ai dit, et croyez bien que ce n'est pas sans y avoir beaucoup réfléchi que Reybaud, Mistral, Glaup, et autres, se sont décidés à orthographier ainsi. Tous ces Messieurs n'en sont pourtant pas au b-a de la linguistique. Reybaud, entr'autres, est homme à enfoncer Noel et Chaptal !!!

J'ai appris avec le plus vif plaisir que vous vous proposiez de venir passer un jour à Avignon. Je vous y attends les bras et le cœur ouverts. Ayez soin de me prévenir. Je fais de fois à autre quelques petites escapades, et je serais désolé que vous ne me trouvassiez pas à mon poste. adieu, mon cher ami. faites-nous un chaud comte rendu, et vous aurez bien mérité, un peu tard, et de la Muse provençale, et des troubadours. Tout à vous.

J. Roumanille

11 mai 52 +

Dans la marge de la première page, en travers: adresser un numéro de votre compte rendu. 1° à A. B.Crousillat, à Salon; 2° à Camille Reybaud, maître de pension à Nyons; 3° à F. Mistral, au mas du Juge, à Maillane, par St Rémy (B.d.R.) 4° au café Michel à St Rémy, 5° à M. Saint-René Taillandier, professeur à la faculté des lettres, à Montpellier.



Roumanille à Gaut

17 juin 1852

Mon ami,

Je m'empresse de vous accuser réception de votre bonne et charmante lettre, qui me promet l'apparition définitive et sans remise de votre compte rendu, que j'attends, vous ne pouvez en douter, avec la plus vive impatience. Je vous prie d'en adresser un exemplaire à M. Tamisier, professeur au lycée de Marseille, qui a écrit, dans le Sémaphore, bien des choses aigres-douces sur mon compte (N° de mercredi, 2 juin 1852), se faisant ainsi l'instrument de la vengeance d'un Confrère, l'ineffable Boudin, de notre ville, déplorable nullité à qui j'ai fait l'honneur d'emprunter un sonnet, qui n'en est pas un, et une fable qui a l'air d'en être une; feuille de mon bouquet, ombre de mon tableau qui trouve trop étroite la place que je lui ai faite parmi nous. Donc, M. Tamisier a écrit, que j'avais assurément le sentiment de la beauté poétique, mais il m'a refusé la

veine et l'inspiration; il a avancé que peu de pièces m'appartiennent en propre, et que je m'inspire tour à tour de Lafontaine, Alphonse Karr et de Lachan-vaudée (???), vous ne vous attendiez guère à trouver Alphonse Karr dans cette affaire) Il a avancé de plus, qu'on trouve chez moi bien des pièces, comme le monorime à Bigaud (??), où je me préoccupe moins du fond des idées que des mots et des rimes que je pourrai y faire entrer..... — et d'autres gentillesse ajusdem fa...???

Votre compte rendu plaira beaucoup à ce Monsieur: veuillez donc ne pas oublier de le lui adresser. Quoiqu'il en soit, je me suis fort réjoui de ces coups de trique qui ont voulu m'assommer, et qui n'ont abouti qu'à faire vendre à Marseille notre curieux volume. Vous voyez bien qu'un coup de pied d'âne peut porter bonheur.

Il suffit que vous me l'ayez demandée, pour que je donne ma collaboration à la Revue dont vous me parlez. Je chercherai dans les paperasses où je cache mes vieux péchés, et si parmi tous les péchés (illis.) que j'ai, hélas ! commis, j'en rencontre un qui ne soit que véniel, ce qui sera facile à trouver, je m'empresserai de vous l'expédier, et vous en ferez, mon cher ami, ce que bon vous semblera. Je ferai mieux : je vous en soumettrai plusieurs, et vous choisirez le moins compromettant.

J'ai depuis longtemps la pensée d'aller vous surprendre un jour à Aix. mais, comme le chien de la fable, je ne vais pas où je veux... Je suis attaché. Croyez bien que je saisirai avec plaisir la première occasion qui se présentera de faire allonger, d'ici à Aix, la courroie qui m'attache. elle se présentera tôt ou tard, et il vous sera enfin donné de contempler l'original dont vous connaissez la copie. Et dire que nous avons fait ensemble le voyage de Montpellier ! où toutes les portes se fussent ouvertes, si vous aviez été avec moi. C'est bizarre.

Je ferai adresser quelques exemplaires de mes Provençales à M. Makaïre. Tout me fait espérer qu'il sera plus heureux qu'il ne l'a été dans l'affaire de mes Margarideto.

Quant à votre projet de congrès, il m'a toujours souri, et il commence à devenir nécessaire. nous en parlons souvent, Glaup, Aubanel, Mistral et moi. nous l'avons déjà à moitié réalisé bien des fois: bien des fois nous nous sommes donnés rendez-vous, soit ici, soit à St Rémy. L'année passée, à St Rémy, j'avais à la table de ma famille, dans la cabane du jardinier, Glaup, Crousillat, Mistral, Aubert, Michel — Espérons que vous pourrez un jour pratiquer la chose sur une plus grande échelle. Ce serait original !

Vous avez à Aix deux de nos confrères, étudiants: Anselme Mathieu, logé je ne sais où, et Albert Gautier, que vous trouverez rue des trois ormeaux, N° 12, chez M. Marc (??) Tapissier. Vous avez aussi un ami de nos Muses: - M. Paul Coffinières, excellent jeune homme que j'ai eu le plaisir de rencontrer et à Montpellier et à Avignon. Albert Gautier vous dira où loge notre cher critique et vous lui parlerez de moi.

finalement, quel est ce bon M. Charles ? on m'assure ici que c'est M. Charles Tavernier, étudiant. Et vous me parlez d'un abbé ! —

adieu, mon ami. Tout à vous et de tout mon cœur.

J. Roumanille

Avignon, 17, Juin 52



Roumanille à Gaut

21 juin 1852

Mon cher ami,

Je viens de recevoir et de lire votre article. C'est chaud, c'est brûlant ! c'est resplendissant ! Je n'en puis plus ! vous m'étouffez sous des feuilles de roses, votre ??? m'asphyxie, quelle ardente sympathie ! merci, mon ami - merci ! Laissez-moi vous avouer que vous en avez trop dit mais vous l'avez si bien dit ! vous avez épuisé toutes les formules de la louange... vous restera-t-il de l'encens pour nos confrères, ces chers collaborateurs qui sont venus à moi avec tant d'empressement, et qui méritent bien, certes, qu'on les applaudisse, et qu'on les encense, et qu'on les ??? que direz-vous donc de notre Reybaud, si grand; de notre Crousillat, si correct et si clonique (?); de notre Mistral, si énergique, si fécond, si mélodieux; de notre Glaup, si spirituel, si original, et parfois si doux; de notre Aubanel, si neuf et si vrai; de notre Matthieu, si gentil; de notre Gautier, si naïf; de notre Peyrottes, si populaire; de notre Dupuy, si anacréontique, ?? etc, etc. Je vous attends, au nom de Dieu, suum unique.

Je n'ai pas reçu la suite du compte rendu de M. Charles, mystérieux personnage qui m'apparaît, tantôt sous la forme d'un abbé; tantôt sous celle d'un jeune étudiant. a-t-elle paru ? Si elle a paru, veuillez me la faire adresser, je vous serai très obligé.

Avez-vous adressé un numéro du Mémorial à St Rémy, au Café Michel ? Ne pourriez-vous pas, pour amuser le burlesque zoïle qui m'a fait décocher par le Sémaphore un trait bien acéré, mais qui ne m'a pas atteint, lui adresser un numéro de votre journal ? voici son adresse: M. Boudin, à Avignon.

Mon petit poème (sipoème il y a) sera bientôt publié; dès qu'il aura paru, je m'empresserai de vous en faire hommage et vous voudrez bien, n'est-ce pas ? en dire deux mots dans votre journal. mais, au nom du bon Dieu ! modérez vos transports, et arrangez-vous de telle sorte que je sois à la hauteur de vos éloges, et que l'éclat de vos louanges n'éblouissent pas les yeux de ma pauvre petite Muse. mes Sounjarello vous plairont. mes amis m'en ont dit le plus grand bien, trop de bien sans doute. Vous les accueillerez avec sympathie.

Je n'ai pas encore eu le temps de chercher, pour votre revue, les vers français que je vous ai promis. Je suis si occupé ! Je vais, un de ces jours, penser à cela, et je vous adresserai quelques pièces, parmi lesquelles vous choisirez ce qui vous semblera le moins mauvais.

Je garderai précieusement votre article, trop flatteur sans doute, mais écrit avec tant de verve et d'éclat. il me parlera toujours, non de mon mérite, mais de votre bonne amitié, si bienveillante et si sympathique. allons ! courage, achevez ce que vous avez si bien commencé. Vous aurez fait une bonne œuvre et une belle œuvre. Je vous laisse à vos impressions dont je ne voudrais pour rien au monde vous détourner.

adieu, mon ami. Tout à vous et de tout mon cœur.

J. Roumanille

Avignon, 21 Juin 52 +

ajouts divers:

p. 3: avez-vous pensé à St René Taillandier dans votre envoi de numéros ?

p. 4: M. Mathieu a-t-il reçu le paquet que je lui ai adressé ?

p. 1, à l'envers au-dessus du début de la lettre: J'ai différé d'un jour le départ de la présente pour vous adresser quelques pièces que j'ai copiées à la hâte. Lisez, et si ces rimes ne vous plaisent pas, point ne vous gênez; allumez en votre pipe, si vous fumez. que si une de ces pièces obtient votre précieux suffrage, donnez-la à votre Revue, et ayez l'œil sur mes épreuves, je vous en supplie. Je sais combien un ouvrier typographe est stupide ! Et quand la Revue aura parue, faites m'en adresser un ou deux numéros. Si mes pièces ne vous plaisent pas, je pourrais vous en copier d'autres... (cf fin de page manquante)

4 poésies françaises ??



Roumanille à Gaut

29 juin 1852

Je suis charmé d'apprendre, mon cher ami, que les quelques vers français que je vous ai adressés pour votre revue n'ont pas été trouvés trop mauvais, et que vous leur ferez l'honneur de les y publier. Par lesquels commencerez-vous ? insérerez-vous plusieurs pièces dans le même numéro. Si j'avais à intervenir en ceci, je vous conseillerais de publier ensemble l'arbre de la liberté et les vers à une jeune fille (Thérèse); ou bien le Christ et à une jeune fille poète. Il vous est, du reste, parfaitement facultatif de faire comme vous le jugerez à propos. j'approuverai votre décision et votre choix. — J'ai été content de votre lettre, et de l'assurance que vous m'y donnez d'étouffer mes chers collaborateurs. Je vous remercie d'avance de tout le bien que vous direz de mes hommes.

on va publier dans notre Mémorial une appréciation de notre livre; c'est encore un piédestal que l'on va tailler à ce bon M. Boudin. J'ai reçu communication de ce travail, où l'auteur se donne toutes les peines du monde, mais le plus poliment possible, pour me rapetisser au profit de notre troubadour avignonnais. Vous voyez bien que j'ai tous les bonheurs.

Je pardonne toutes les mauvaises intentions que l'on peut avoir à mon égard, mais je vois avec le plus vif regret que l'on va être injustement méchant à l'égard de Crousillat

et de Glaup, de Glaup surtout qui empêche d'autant plus M. Boudin de dormir qu'il est d'Avignon, ce qu'il ne faut pas dire parce que Glaup est un notaire qui veut et qui doit garder l'anonyme, pour ne pas nuire à sa belle clientèle (les clients sont si prosaïques !) — quelles jolies misères ! et quelles risibles méchancetés ! Et pourtant ce boudin-là est bien mis à sa place, c. à. d. bien bas, et par Reybaud et par Mistral, et par Crousillat, et par Aubanel, et par Glaup, etc. Il a fini par trouver, à Marseille d'abord, ici ensuite, des plumes assez complaisantes pour l'exalter... heureux Boudin ! malheureuses plumes !

Toun genío, o Bigard, las de trinassa l'alo...

(Li Prouvençalo, page 261)

Et dire que j'ai mis, par pure bonhomie, et pour consoler cette médiocrité malade, de pareilles bêtises dans mon livre ! mea maxima culpa. Je vous donne la permission de me le reprocher sévèrement.

Notre congrès fait des prosélytes. Aubanel, Mistral, Glaup, Garcin, se sont émerveillés de ce projet. Il faudra, n'est-ce-pas ? le mettre définitivement à exécution. que ce serait bien ! et que ce serait drôle ! Je vais mûrir la chose, et si la chose est faisable, comme je le crois, nous l'exécuterons ce mois de 7bre. Le lieu que vous avez choisi est très-bien placé. Tarascon est à la portée de tous.

M. Charles est de plus en plus muet. Je lui ai écrit une lettre à laquelle il n'a pas encore répondu, et je n'ai pas reçu la suite de sa bienveillante appréciation. aurait-on oublié de m'adresser le journal où elle se trouverait ?

Il va sans dire que vous n'étoufferez pas notre Boudin. Laissez lui faire en paix son travail de taupe; abandonnez-le à ses judaïques machinations: vous ferez plaisir à notre pléiade, qui est parfaitement unie. Seulement, procurez à ce Monsieur le plaisir de lire la fin de votre article: il en rira jaune, surtout si vous appuyez sur Aubanel, qui est d'Avignon, et sur Glaup, qui est, avec moi, le cauchemar de cette vieille bête. adieu, mon cher ami. Le dessinateur qui me fait l'honneur d'illustrer mes sounjarello en retarde seul la publication. La belle occasion que vous aurez de consteller, avec votre sable d'or, ces deux songes d'amour !

Encore adieu, et tout à vous,

J. Roumanille

Avignon, 29 Juin 52 +



Roumanille à Gaut

6 juillet 1852

Vous vous êtes décidé à ne pas le griller (??) du tout - c'est bien ! c'est charitable. Je vous en félicite. Du reste, l'occasion le représentera.. Il faut qu'un jour, je vous procure le bonheur de lire les poèmes (il en a commis 2) de ce cher Monsieur et vous jugerez par vous-même de son joli petit talent de société. Vous verrez qu'il ne figurerait pas mal dans une ménagerie. à plus tard donc ces confidences littéraires et l'exhibition de ces drôleries rimées. Nous sommes toujours sous le coup dudit compte rendu, que l'auteur a eu la fantaisie de venir en communiquer, et dont j'ai dit, en parolant à sa personne, le plus grand bien. Peut-être mes éloges auront-ils ouvert les yeux du critique, et l'auront-ils décidé à faire patte de velours. C'est ce que nous saurons dimanche, au plus tôt, si M. Jourdan, rédacteur du Mémorial, me gratifie de quelque indiscretion. Quoi qu'il en soit, si je ne puis vous adresser un numéro de notre journal, il vous sera facile de vous le procurer: Il y a échange entre votre mémorial et le nôtre. Ce n'est pas le nôtre que je devrais dire: hélas ! Le nôtre est suspendu depuis le mois de Janvier, et il nous est impossible de le désuspendre. Croyez bien que si la Commune, voix indépendante, se faisait encore entendre, ou, seulement avait l'espoir de se faire entendre un de ces jours, B... et Cie se garderaient bien d'aboyer. Ils savent que nous ne pouvons rien dire à Avignon, et ils profitent de notre mutisme forcé pour se livrer à leurs ébats. Mais je prends acte de votre offre si amicale et si sympathique. Si ces Messieurs dépassent les bornes, je vous confierai notre défense, persuadé qu'elle ne peut pas être mise en meilleures mains: voire je vous fournirai un dossier qui vous facilitera énormément la besogne, et je vous serais bien reconnaissant de tout ce que vous feriez, non pas en ma faveur, mais en faveur de la vérité.

Notre congrès se fera : il va bon train. hier, à Tarascon, j'ai vu Garcin, à qui ce projet a beaucoup souri, comme il sourit à tous ceux à qui j'en ai déjà fait communication. C'est au mois de 7bre que je voudrais faire la chose, dans la 1ère quinzaine. nous aurions à cette époque, pour nous et avec nous, M. St René Taillandier, notre illustre et cher introducteur, qui a fait le plus grand bien à notre littérature. il doit passer, cette année, une partie de ses vacances à Tarascon, auprès de son beau-père; il en consacra, je crois, l'autre partie à un voyage en Allemagne. - En somme, organisez la chose comme vous l'entendrez: communiquez-moi votre plan, et nous vous ferons nos observations s'il y a lieu. Il va sans dire que vous ferez cela le plus modestement possible: n'ayons pas trop l'air de faire cela pour attirer l'attention publique sur nous, mais pour nous voir, nous connaître, et resserrer de plus en plus les liens que j'ai eu tant de peine à former. Une autre année, si Dieu nous prête vie, nous donnerons plus d'éclat à notre solennité. Voici les troubadours dont je vous garantis la présence: Glaup, Aubanel, Mistral, Aubert, Garcin, Gautier, Crousillat, Bonnet, Matthieu, Gaut, Castil Blaze (s'il est encore dans le midi), Cassan; — Reybaud si ses vacances de maître de pension le lui permettaient, serait volontiers de nôtres. Je me chargerais d'écrire à ce cher Peyrottes, qui quittera volontiers son Clermont, ses cruches et ses pots. Quant à vous, vous vous

chargeriez des troubadours d'Aix et de Marseille, que vous m'amèneriez pieds et poings liés. Quant à Désanat, je dois vous dire qu'il ne m'a pas été possible d'en faire un collaborateur de mes provençales; je ne sais pas m'expliquer pourquoi mes instances réitérées auprès de lui ont été compètement inutiles: je les ai poussées jusqu'à l'importunité - in vanum. Monsieur s'est claquemuré dans son silence pour n'en jamais plus sortir. Enigme étrange dont je n'ai jamais pu trouver le mot. Mon imagination a souvent pris à ce sujet le mors aux dents: j'ai dû me résoudre enfin à écrire, pour son honneur, qu'il avait renoncé pour jamais à la Muse, à ses pompes et à ses œuvres, et qu'il s'était attaché pour toujours à ses saucissons (renvoi à la marge:x.: je dois ajouter que M. St René Taillandier (je l'ajoute entre nous) professe une antipathie bien prononcée pour Désanat homme, et pour Désanat poète. nous ne pouvons pas renoncer à M. René, donc.!...) Ce simple coup d'œil jeté sur mes hommes vous suffira pour voir un noyau du congrès fort passable. Du reste, en travaillant la matière, en pétriqqant la pâte, nous en augmenteront le volume. Donc à l'œuvre, et sérieusement à l'œuvre ! Dieu le veut ! Dieu le veut ! Vous l'avez dit, nous le disons. En avant! Dieu le veut!

M. Laurens, le dessinateur sans pareil, dont vous pourrez voir un échantillon dans le dernier numéro de l'illustration, consent enfin à ne pas gratifier mi Sounjarello de quatre lithographies, ce qui eût été par trop prétentieux et passablement cher. Il se contente de m'en donner une seule, mais bien gentille. C'est vous dire en même temps que ces sounjarello, sur le compte desquelles vous m'avez paru vous méprendre, seront bientôt publiées. mes sounjarello ne sont pas une œuvre collective, mais individuelle. Figurez-vous une petite, toute petite histoire d'amour, bien naïve, bien touchante, 230 vers environ qui ne sont pas le moins du monde prétentieux; ajoutez-y deux songes - un peu comme celui d'Athalie, hélas ! mais deux songes de jeunes filles dont le cœur de 17 ans s'ouvre à peine à l'amour; émaillez le tout d'une chansonnette bien provençale dont j'ai composé moi-même, sans m'en douter, l'air gothique et quelque peu original, sans connaître une note de musique, et vous aurez une vague idée des sounjarello, que je m'empresserai de vous présenter, dès que j'aurai complété leur toilette. Quant au sable d'or dont je vous ai prié de les consteller, c'est une allusion à une phrase d'une de vos précédentes lettres, et au futur compte rendu que vous ne manquerez pas d'en faire avec l'ardente bienveillance dont vous avez déjà fait preuve à mon égard. Et voilà !

mardi - Je reçois votre 2e article. Il m'a comblé de joie. à la bonne heure ! c'est excellentissime. nous avons la base, le fût - nous n'avons plus qu'à admirer le chapiteau, que vous ornerez de gracieuses acanthes corinthiennes. Le tout sera superbe - nous aurons notre colonne ! et nous chanterons autour: qu'on est fier d'être provençal

quand on regarde la colonne ! adieu, mon ami. Mille remerciements. je reprends mes épreuves - rudes épreuves ! je vous prie de me pardonner cet éternel bavardage à tort et à travers.

Tout à vous, mon cher Gaut, et de tout mon cœur,

J. Roumanille

Avignon, 6 juillet 52 +

Le sonnet de notre Bourrelly est une excellente préface de votre article. Je l'en remercierai. R.

Roumanille à Gaut

23 juillet 1852

Chant I

La chose est bien étudiée et bien discutée, mon cher ami, elle ne pourra qu'être parfaite. — avant d'entrer en matière, et pour nous mettre en appétit, parlons un peu du compte rendu aigre-doux de M. L. Richaud, Censeur des études au Lycée d'Avignon, auteur de fort jolies choses inédites, et de l'Œdipe de Sophocle traduit en vers français, publié chez nous l'an passé, - traduction qui pourrait bien exposer son auteur à de trop faibles représailles, comme il le dit avec moins d'ingénuité qu'il en a l'air. A l'heure qu'il est, vous avez lu la suite et la fin de l'article dont il a bien voulu nous gratifier, et vous en comprenez parfaitement et la pensée et le but. Comme c'est joli ! Comme notre Censeur a bien su éteindre, ou à peu près, Reybaud, (qui n'est plus que l'ombre de lui-même); Crousillat (qui aurait gagné à se restreindre); Roumanille (qui n'est qu'un imitateur et un plagiaire); Aubanel (élève de Mistral... mais dépourvu de verve, et qui a laissé à Boudin l'héritage de Saboly); Glaup (qui occupe dans notre livre une place trop étendue);... et tout cela, pour placer une auréole au front de notre ineffable Boudin, autour de deux poèmes qui valent peut-être le sonnet à Bigard, Lou lis e la viouletto, inventeur du magnan, qui n'est pas mal, ô prodige ! mais qui n'est qu'une faible imitation du papillon et du chou, de notre Lachambaudie (Liv. VIII, fabl. 23 page 140)

“Tu n'étais pas si fier quand privé de tes ailes,
“Chenille, tu rongais mes feuilles, ma tonnelle...
“Mais comme toi plus d'un, il faut en convenir,
“La, perdant le sort propice,
“Renier vos amis.....
“Et des bienfaits reçus perdit le souvenir.”

moi, j'imite et je traduis, mais M. Boudin fait des fables neuves et originales. De plus, j'imite Alphonse Karr. Alphonse Karr publie, quatre mois après que j'ai publié mon *Se n'en fasiam un avoua*, une histoire de cette façon... c'est égal ! M. Richard ne laisse pas de s'écrier (x dans la marge: bien qu'il sache que j'ai précédé Alphonse Karr (je le lui ai dit)): “ Et l'on se demande qui a créé et qui a imité, de Roumanille et d'Alphonse Karr.”

c'est charmant, et surtout très loyal. Avez-vous remarqué les citations qu'on a prises partout ailleurs que dans notre livre: *Lou bon cura*, *lou magnan-* et *Lisa ?* et pour cela, comme on a hypocritement éludé les citations qui auraient pu nuire à leur plan: *Li dous serafin*, *li Crècho*, *Nostro Damo de santa*, *Li Segaire*, *la fiero de Bèucaire*, etc. — Et puis, quel diable vous a inspiré la pensée d'être si élogieux, de passer de l'iambe grave au dithyrambe aigu ?... Du reste, vous êtes de la bande (quel joli mot !) et votre langage vous a trahi. *Loqueta tua manifestatien te fecit* (???) . mais, on ne veut pas s'exposer à

de trop faciles repésailles... Bonheur pour vous, car on aurait joliment critiqué votre critique, o auteur di dos griseto !... quoi qu'il en soit, j'ai fort à me louer de M. Richard: il a attiré d'une façon surprenante l'attention du public avignonais sur notre chère publication; il nous a de plus fort amusés; Aubanel tressaille d'allégresse; Glaup se réfugie dans l'inviolabilité de son pseudonyme; et moi, j'applaudis unguibus et rostro la plus piquante, la plus étrange, la plus mirobolante, la plus incompréhensible, la plus heureuse des épigrammes: la voici:

“quant ya de gèn que soun cita
“Dedins un tèm que de vermino,
“qu'a sis anciens amis ansin viron l'esquino,
“Drè qu'an près un pau d'alo e que soun argenta”
“Tel est M. Boudin ! —

L. Richard. Mémorial du 20 juillet, 52. feuillet, 4e colonne, lignes 27 et suiv. —

ajoutons, comme P.S. à cette trop longue dissertation, que Mistral est furieux depuis que le Censeur l'a exalté ! — Et maintenant, parlons de notre Congrès... paulo majora canamus.

Chant II

A Arles ! c'est bien, c'est beaucoup mieux; j'adopte, nous adoptons. C'est une cité beaucoup plus poétique que Tarascon. Tarascon est souvent, dans les articles charivariques, le compagnon de Carpentras, Pezenas, Brives la Gaillarde et Qui Corentin. Arles, la Rome des Gaules, Roma gallula c'est à merveille, vous dis-je. Il s'agit de savoir, 1° si le congrès de l'agriculture aura lieu un dimanche. Il nous faut un dimanche, le jour de Repos pour Glaup, pour Aubanel, pour moi, et pour beaucoup d'autres, qui sont esclaves six jours durant, et qui n'ont un peu de liberté que celle que vient leur donner le jour du Seigneur. 2° si l'agriculture n'absorbera pas insolitement(???) notre pauvre poésie. — quant à ce projet de journal, il ne nous en coûtera rien de le mettre sur le tapis. C'est là une question que j'ai beaucoup étudiée. L'impossibilité radicale de faire les frais d'une publication, même une feuille, m'a toujours fait reculer. Il est difficile de vaincre l'indifférence de notre public, qui, ne nous le dissimulons pas, est très grande. Les provençales ne sont qu'un journal avorté, et si la Commune n'avait pas pris notre muse sous sa bienveillante protection, - n'avait pas payé les frais de composition, assurément les Provençales n'existeraient pas. - Et encore, que de plaintes de la part de nos abonnés ! que de désabonnements!! Il a fallu tout le bon vouloir de M. D'anselme, rédacteur en chef de la Commune, toute sa persistance pour que j'aie pu arriver au bout... et certes, ce n'a pas été long ! On ne lit pas les vers dans un journal, - encore moins les vers provençaux, que l'on ne fait pas lire. pour réhabiliter aux yeux de nos bons provençaux leur littérature, leur poésie, il faudrait que des hommes de talent et d'inspiration, prissent le parti qu'a pris depuis longtemps la Muse gasconne: il faudrait dire au public: voici la Muse de Provence: écoutez-là - et l'on

applaudirait, j'en suis sûr, j'ai voulu en faire l'expérience et j'ai complètement réussi. Oui, grâce à notre société de la foi, qui m'a fourni l'occasion de débiter des vers dans des séances splendides au bénéfice de nos pauvres, j'ai fait connaître plusisuers fois à Avignon aristocratique, la muse de Provence, et Avignon l'a aimée et applaudie chaleureusement. Mais des vers dans un journal ? On ne les lit pas - et votre publication projetée, une fois réalisée, ne manquerait pas de mourir, isolée et méconnue. Vox clamantis deserto. Et pour vivre deux mois, trois mois seulement, il nous faut de l'argent ou un éditeur responsable. Où trouver l'un et l'autre ? - Et puis, nous sommes en mesure d'aller (c'est une supposition gratuite), nous avons des abonnés qui nous permettent, non pas de réaliser des bénéfices, mais de vivre mesquinement et au jour le jour, - il faut une direction, à ce journal, une direction, une ferme, vigoureuse, qui sache dire: "on n'entre pas !" à toute bêtise mal conçue et mal habillée; à toute chose(???) malhonnête, comme notre muse (avouons-le entre nous) sait si bien en faire; à toute légèreté ou immorale, ou impie, dont tant et tant, hélas ! se rendent coupables avec une désolante gaîté de cœur. Et puis, cette affreuse question orthographique, qui est le ver rongeur de notre littérature, comment la répandre de telle façon qu'une publication collective ne fasse pas hausser les épaules au premier lecteur sérieux qui se présentera ? Pour mes au, mes èu, mes ou, mes anavon, etc. mes lettres étymologiques supprimées, mes s du pluriel retranchées, mon r des infinitifs annulé... toutes choses longuement étudiées, solidement appuyées, j'ai éprouvé les résistances les plus opiniâtres, qui, le plus grand nombre, ont fini par disparaître sous l'étreinte du raisonnement . — que si j'en avais les moyens, pécuniaires surtout, je prendrais l'initiative de la publication que vous avez tant à cœur, parce qu'elle ferait quelque bien à notre littérature et à nous et je suis persuadé qu'avec l'aide de mes amis et leur puissant concours, nous finirions bien par faire quelque chose beaucoup plus passable que tout ce qui s'est fait jusqu'aujourd'hui, sans en excepter les Provençales, et notre Babel orthographique finirait bien par couler, ou à peu près. Il faut pour cela, croyez-le bien, de l'argent, de l'argent, et puis encore de l'argent. — rebroussons chemin, revenons à nos chers moutons - passablement éparpillés... on arrivera le samedi. — on ira à la messe, puisque votre République ne s'y oppose pas. — on parlera d'un journal à fonder. — on chantera ou on lira au dessert des couplets de sa façon - Si Glaup et Aubanel persistent, le boudin sera rejeté comme indigeste, bien que je l'aime beaucoup. — Quant au buiabaisso, j'abonde comme on ne peut plus dans votre jeu: j'ai eu l'occasion de plaider sa cause comme vous la plaidez. Je voulais l'introduire au milieu de nous, malgré lui. J'ai dû y renoncer et les provençales n'ont pas pu donner un seul vers de lui. Laissons cette question en suspens. Ce soir et demain, j'écrirai à notre cher et illustre introducteur, et nous saurons à quoi nous en tenir. — vous voulez un comité organisateur, nous le voulons aussi. quatre signatures ou cinq seront plus imposantes qu'une seule. Les noms que vous avez choisis sont excellents. Nous ne pourrons sans doute pas avoir celui de Bellot, notre respectable doyen: il vient de perdre son fils, Jules Bellot... rude épreuve ! Je ne pense pas qu'il puisse être à la muse: il est otut à sa douleur. Il l'aimait tant ! — Je lui ai écrit hier, et besoin n'est de vous dire que l'ami s'est adressé au père, et que le poète a été complètement mis de côté. — tout bien considéré, il faut chercher un autre nom. — Voilà, je crois, toutes mes réponses à toutes vos demandes. C'est une excellente

matière à programme. manipulez ça à votre fantaisie. —

J'ai reçu le poète et une charmante lettre de M. Durbec (?). J'ai lu avec plaisir l'un et j'ai répondu à l'autre. J'attends avec impatience la 1^e livraison, pour voir quel air aura ma muse des Dimanches sur ce magnifique papier. qu' les épreuves: ces typographes sont des bêtes brutes: je suis payé pour m'en convaincre vingt fois par jour. — Et M. Charles ? Ce 3^e article sera donc bien beau ! — adieu - je ne me relis pas. Tout à vous

J. R.

23 Juillet 52 +



Roumanille à Gaut

26 juillet 1852

Mon cher ami,

Vous pourriez laisser passer inaperçu un article du Mémorial de Vaucluse, d'hier, où Roumanille et les Provençales en général, et vous en particulier, êtes assez turlupinés: j'ai cru devoir ne pas vous le laisser ignorer. On vous dit là, vertement, ce que M. Richard n'a pas jugé à propos de vous dire, ou plutôt, ce qu'il a sous-entendu. C'est un petit surplus de bile que l'on évacue par l'organe de M. Jourdan, pauvre cher vieillard dont je n'ai eu qu'à me louer jusqu'ici, et dont on a emprunté le nom de gérant responsable pour nous faire cette petite vilénie.

Si par hasard vous jugiez à propos de relever cela, ne frappez pas ce vieux, qui n'es, je le crois fermement, qu'un prête nom; qui gagne sa vie en signant ce journal et en le composant; ne voyez, dans tout ceci, que la ridicule batterie de Boudin — ou plutôt, laissez ces choses où elles tombent: dans l'oubli public - Il ne vaut réellement pas la peine - de s'en occuper. Les causeries de ce rez de chaussée ne sont pas sérieuses, et ce serait leur donner une importance qu'elles ne sauraient avoir, que de les discuter. que si vous jugez la chose différemment, je vous le répète, ne frappez pas ce vieux. riez tant que vous voudrez du sonnet à Bigard, du lis et la violette ???), du fameux: tel est M. Boudin dont nous nous amusons encore; des Crèches de très sainte enfance et du Souper de Saboly, si toutefois ces brochures vous sont tombées sous la main, — mais voilà tout.

adieu, mon cher ami. J'ai écrit ce matin à M. St René Taillandier au sujet de l'affaire dont (il) s'agit - Je vous ferai part de sa réponse.

Tout à vous et de tout mon cœur.

J. Roumanille

Avignon, 26 Juillet 52 +

Roumanille à Gaut

Fin juillet 1852

Plus j'y réfléchissais, mon cher ami, et plus il nous semble que vous tendez, malgré vous, à donner à votre fête-réunion une importance qu'elle n'a jamais eu dans notre pensée, et qu'il est, à notre avis, inopportun de lui donner. C'est tellement ainsi que nos amis Glaup et Aubanel, voyant le train dont vous y allez, sont presque décidés à ne pas nous honorer de leur présence, et qu'hier, ils ont battu en brèche et votre inventaire et notre programme. De quoi s'agit-il ? — répétons-le. De nous réunir, de nous voir bec à bec, de passer quelques heures ensemble, de réciter des vers. C'est bien ! pour en venir là, nous dressons une liste de nos hommes; je me charge de ceux-ci, vous vous chargez de ceux-là, j'écris aux miens, vous écrivez aux vôtres, et chacun de nous deux amène à Arles le plus de troubadours possible. Voici, pour mon compte, à peu près ce que j'écrivais à mes hommes: - Mon cher Crousillat... ou Reybaud, ou Mistral (??)..l'ami Gaut a eu l'excellente pensée de réunir à Arles - tel jour - ses amis et confrères, nous serions très heureux de vous et d'émailler notre dessert des plus jolies fleurs de nos .Non, y allons tous...etc... nous nous y dites-moi si nous pouvons tout bien considéré, cela vaut mieux. Le plus grand nombre de nos amis viendront, si la chose leur est ainsi présentée, et ne viendront pas, croyez-le bien, si nous voulons poser, et si nous battons la grosse caisse.

nouveau vent, nouvelle manœuvre.

Vos ule et vos ton sont fort incisifs, et je ne voudrais pour tout au monde que vous vous servissiez. abandonnez ce projet, qui, du reste, ne prouverait qu'une chose: que vous faites admirablement les vers iambiques. Les dits articles, et leurs méchantes intentions, sont morts et enterrés. celui de Joudou va mourir. n'attachez aucune importance aux attaques de ces Messieurs: c'est là une bile qui n'a fait du mal qu'à ceux qui l'ont vomie - et n'en parlons plus.

Je m'attendais à recevoir aujourd'hui une lettre de M. St René: on m'écrit qu'il est à Rhodes, d'où il partira pour Alger, pour n'être de retour à Montpellier que vers le 15 août. J'ai tout lieu de croire que ma lettre l'aura trouvé à Rhodes. Je puis donc recevoir une réponse un de ces jours.. Je n'oublierai pas, mon cher ami, de vous en faire part. S'il faut en croire quelques indiscretions, le bruit du Congrès serait parvenu jusqu'à notre introducteur, et il l'aurait parfaitement accueilli.-

nos Provençales achevées, j'eus la pensée de sonder mon terrain pour savoir si, le cas échéant, je pouvais entamer un 2e volume, toujours par le même procédé: bon nombre de mes collaborateurs, entre autre autres Mistral, Glaup, Aubanel répondirent que les Provençales étaient faites, et qu'à entamer quelque chose, il fallait entamer quelque chose de plus sérieux, de plus important. En effet, nous n'en sommes plus à l'élégie, au sonnet, à la ballade, toutes choses dont nous foisonnons, passez-moi le mot; paulo majora canamus. Mistral a sur le métier un poème en stances, comme les poèmes italiens, et dont il vient d'achever le 4e chant. C'est admirable. Glaup, qui ne manque

pas de bonne volonté, mais qui a beaucoup d'affaires et peu de santé, rêve d'un poème héroï-comique, qui absorbe le peu d'instant qu'il peut consacrer au culte de la Muse; le soussigné lui-même, tout chargé d'épreuves qu'il est, a déjà écrit un petit poème qui, je vous l'ai dit, est sous presse: Li sounjarello; au lieu de gaspiller désormais le peu d'inspiration qui pourra lui venir, il le consacrer, non au sonnet, à l'élégie, etc, mais à des choses plus étendues - Et puis, dans deux, trois ans, quand les Provençales auront fait leur temps, Mistral publiera son poème, Reybaud ses Sylphes, Aubanel sa tragédie, Glaup son passeroun que s'encagno (je vous dit tous nos secrets) et moi, deux ou trois petits poèmes, si j'ai eu le bonheur d'en rencontrer sur mon pénible chemin — et alors, on dira: voilà de bons C... (Bourrelly) sur ces Provençales-là, il y aura un progrès immense. Voilà la pensée et la résolution de mes piliers. Je ne pense pas qu'ils veuillent faire faire à Aix une chose qui a été déjà faite ici et qu'ils n'ont pas voulu renouveler. Il est un journal d'Avignon, Le Commerce, qui nous donnerait volontiers, si nous voulions l'accepter, non pas un feuilleton par mois, mais un feuilleton hebdomadaire, s'il le fallait. Je pense donc que votre proposition ne serait pas , par mes le... et qu'il y a lieu de ne pas le mettre en avant.

Vous me donnez l'espoir d'être ici votre Cicerone, après votre fête. C'est la plus jolie chose que vous puissiez m'annoncer. Je tacherai d'avoir beaucoup de temps à vous consacrer - et je vous ferai voir Avignon de pied en cap. Vous prendrez une nourriture de pension bourgeoise, et nous allons en dégoïser de toutes les couleurs. adieu, mon cher ami, quand nous nous serons comptés

tous ses développements et toute sa splendeur dont elle est susceptible pour cette fois (c'est après mûre réflexion, longue dissertation avec des confrères, que je suis obligé d'en venir là) contentons-nous du peu que nous pouvons obtenir, en attendant le plus que l'on nous donnera plus tard.

tout à vous.

J. R.



Roumanille à Gaut

10 août 1852

Mes occupations ne m'ont pas permis, mon cher ami, de répondre plus tôt à votre dernière, si aimable et si bonne; je vous remercie de votre humeur accommodante, comme vous le dites si bien, et de votre condescendance envers nous. Votre diapason est parfaitement à l'unisson du nôtre: nous ne pouvons qu'être d'accord. — Pour que vous n'ayez pas le moindre regret d'être venu à nous, j'ai à cœur de vous dire ce que vient de m'écrire Mistral: "... il faudrait que vous, J. R. fissiez tout simplement de "votre propre

et sainte main, et au nom d'une grande partie des Troubadours, une "courtoise, poétique et laconique invitation à ceux des poètes dont vous vous serez "chargés... ce serait pour vous une dépense d'une heure de temps... etc. Quand nous "serions réunis sous les deux colonnes de l'avant-scène antique, l'assemblée verrait "elle-même ce qu'elle aurait à faire pour cette année... et les suivantes, car il n'est pas "bon, pour moi, de nous lier prosaïquement par un programme..."

Voilà ce qu'a répondu l'oracle de Maillane, que nous nous sommes faits un plaisir et un devoir de consulter.

M. St René Taillandier m'a écrit hier: "J'arrive de Rodes, dit-il, et je trouve votre lettre, "qui me fait le plus grand plaisir. C'est une excellente idée de réunir tous les poétiques "fils de la Provence... Vous me proposez une place à cette fête littéraire, et je l'accepte "bien volontiers, pourvu que ce soit la plus obscure. Je ne puis y être que spectateur, "spectateur et auditeur sympathique: je n'aurais pas de rôle actif à y jouer. Il faut que "cette réunion soit dirigée et représentée par des Provençaux. J'en appelle à Mistral, et à "son patriotisme légitimement jaloux..."

Quant à Désanat, que j'ai vu dernièrement à Tarascon et que j'ai très fraternellement accueilli, je n'ai rien à changer à tout ce que je vous ai dit. Seulement, si vous croyez (ce que nous ne pensons pas) qu'il nous soit impossible de faire sans lui, qu'il faille nécessairement l'inviter, chargez-vous-en, et écrivez-lui tout bonnement, et le plus simplement ce dont il s'agit. Désanat est à Marseille, rue de l'arbre, 5, au 2e chez M. Laty.

Inutile de vous répéter que je ne veux pas l'exclure, et que, sur ce point je (ne) suis pas aussi sévère que d'autres, parmi lesquels nous pouvons ranger Glaup et Aubanel. Et ceci est entre nous. —

Maintenant, il ne s'agit plus que de nous mettre en mesure pour dire la chose à nos hommes, et les inviter, vous et moi, avec le moins d'emphase que nous pourrons. Vous préviendrez donc vos Aixois, tant que vous en trouverez, et vos Marseillais - idem. Si vous pensez que Jasmin, notre illustre confrère de Gascogne, doive être invité, invitez-le. Peut-être serez-vous plus heureux que moi, qui n'ai jamais pu obtenir une ligne de lui, bien que je lui aie écrit à diverses reprises et que je lui aie toujours fait hommage de toutes mes publications: c'est le plus inabordable des aristocrates, passez-moi le mot: il est très-bénin sous ma plume royaliste.

Essayez: tentare non nocet. Quant à moi, je vous amènerai sûrement: Glaup, Aubanel, Mistral, Mathieu, Garcin, Gautier, Bonnet, Crousillat, flanqué, je crois, d'un très-intelligent Salonais, et de M. Ricard-Bérard, dont je le chargerai; et d'un pseudonyme Bastiera (lisez l'abbé Sabbatier) curé, non pas de Meudon, mais d'un tout petit village du Canton de Salon; — Voici maintenant quels seront ceux qu'il me sera le plus difficile de remuer, et j'ai la douleur de placer en tête Camille Reybaud, qui a des soucis de maître de pension; il est, à cette heure même, occupé à transférer à Vaison (Vaucluse) son pensionnat de Nyons (Drôme). Vous comprenez bien que la Muse est, pour le quart d'heure, la moindre de ses préoccupations. Reybaud n'aura pas assez de ses vacances prochaines pour fonder son nouvel ordre de choses. N'importe, je lui écrirai. MM. d'Anselme, Cassan, Chalvet, A. Dupuy, C. H. Dupuy, Tavan, et quelques autres, sont des indifférents, qui ne viendront pas. Nous tâcherons de faire venir Aubert,

qui remplacerait en quelque sorte Bellot. Aubert est à St Rémy, plongé dans une misère épouvantable. Je lui dirai tout ce qu'il faut lui dire, et ménagerai son amour-propre. — Quant à Peyrottes, il est perché loin d'ici, à Clermont-l'Hérault, et il paraît bouder. Je m'en charge. Castil Blaze est dans le Midi: il est à Villes (Vaucluse) chez sa fille. Il est étonnant que nous ne l'ayons pas encore vu. Un de ces quatre matins, il va venir nous dire: "E bèn, viedase, coume sian ?" — Je lui écrirai, ainsi qu'à M. Moquin-Tandon. Voilà tout. Si nous savions le jour où aura lieu la fête agricole d'Arles, ça n'en irait que mieux: nous pourrions, dès aujourd'hui, l'écrire à nos confrères: cela nous éviterait la peine d'écrire une 2e fois. — Faut-il attendre quelques jours encore ? — Ne vous occupez pas de bal et de danse pour le moment, c-à-d. de toilette, d'habits noirs, de gilets blancs, et de gants beurre frais ! Dansera qui saura ou qui voudra. Je serai charmé, pour mon compte, de contempler l'originale et séduisante physionomie d'un bal arlésien. Nous y penserons sur les lieux, et nous polkerons même, au besoin. — Garcin est comme vous, de la bande. C'est un professeur élémentaire au collège de Tarascon. — Rien de plus nouveau, sinon un poème que j'ai pondu, Dimanche à la campagne, sous les ombrages de la délicieuse villa de mon notaire. Adieu. Tout à vous, mon cher ami. J. R.

Appendice.

Notre Aubanel, qui est, en plus, un très recommandable éditeur, va éditer, cette année, un recueil complet des noëls provençaux de Saboly et de Peyrol; il a eu l'heureuse idée d'ajouter à cette édition populaire des noëls de Roumanille et consorts. Mistral lui en a fait un; Glaup en est à son 3e. Garcin a écrit 3 strophes du sien; Crousillat en rumine un; Gautier sera de la bande; Matthieu veut en être. — il faut que vous en soyez. Donc, à l'œuvre, et quand vous aurez chanté la crèche du divin enfant, expédiez-moi votre chant. Il comblera de bonheur Aubanel, notre ami, qui a écrit pour la circonstance un chaple dis innocèn, qui laissera bien loin derrière lui son hideux bourreau. mounté vas emé toun grand coutèu...

R.

mounte n'i'a mai d'enfant-de-la,
que li voulem escoutela ?...

J. R.

Le 10 août 52 +



Roumanille à Gaut

24 août 1852

Mon cher Gaut,

Mistral m'écrit:

“Je me rendrai volontiers à l'invitation de cet excellent Gaut, mais à une condition: c'est que, dans une lettre à Gaut et à moi, vous nous fixiez un hôtel où nous nous retrouvions à coup sûr. Vous direz à Gaut que je partirai de chez moi, le samedi matin, 28 août, par le convoi de 7 h. 21 minutes; par conséquent je serai à Arles vers les 9 heures du matin - fixez l'hôtel.”

Je viens de répondre à Mistral qu'il vous trouvera infailliblement chez M. Serre, libraire.

Voilà un aide intelligent et dévoué. ne vous plaignez plus, nous arriverons le soir. Tâchez, vous et Mistral, de nous trouver au débarcadère. Nous prendrons le convoi de 3 heures.

Laurens sera des nôtres. M. Seguin, mon patron, viendra probablement banqueter avec nous.

Avez-vous pensé aux quelques mots que je vous charge de dire à la docte assemblée pour ouvrir la séance, et pour expliquer le pourquoi et le comment de la chose. C'est, je crois, indispensable. Si j'avais le temps, je ferais à loisir un petit impromptu. Mais je dois y renoncer. J'ai des épreuves par-dessus les yeux.

Faites. Parlez en mon nom et au vôtre, et soyez court. Le sage est ménager du temps et des paroles. — Mistral pense à une pièce de circonstance: c'est moi qui lui en ai inspiré la pensée. S'il la fait, tant mieux. Ce sera une jolie préface à notre séance.

J'ai oublié de mentionner, dans les cinq lettres que j'ai écrites à la vapeur à la pléiade marseillaise, le lieu du rendez-vous. Ecrivez à Bénédict pour qu'il dise à ceux qui nous honoreront de leur présence, que nous nous trouverons chez Serre adieu, cher ami, tout à vous et de tout cœur.

J. Roumanille

24 août 52



Roumanille à Gaut

8 sept. 1852

Eh bien ! mon cher Gaut, comment et où en sommes-nous ? avez-vous digéré toutes vos joies ? ne vous reste-t-il rien de toutes ces allégresses ? toutes ces harmonies vibrent-elles encore dans votre imagination ? Quant à ce qui me concerne, je vous dirai que je ne suis pas tout-à-fait remis, et que mes songes du jour et de la nuit ont souvent pour objet ce congrès dont vous venez de faire un compte rendu si chaud, si brillant, si vrai. Recevez-en mes sincères félicitations, et mes remerciements pour tout ce que vous avez dit de moi et de ma musette. C'est à merveille, et vous écrivez comme une locomotive, avec cette différence que votre plume ne déraile jamais. Merci ! merci ! avez-vous adressé ce numéro à Reboul, à Canonge, à St René Taillandier, au café Michel, à St Rémy, etc ? Si vous ne l'avez pas fait encore, et que vous soyez à temps de le faire, faites-le.

Et maintenant que vous avez parlé en gros des Sounjarello, n'êtes-vous pas dans l'intention d'en parler en détail ? Vous avez ici sauf erreur, un excellent article à faire. C'est poétique, ou rien ne l'est. Allons, mon ami, demandez à Madame Gaut la permission de faire un brin de cour à mes deux arlésiennes si rêveuses, si sentimentales: elle vous l'accordera; elle n'y perdra rien, et j'aurai tout à y gagner d'interim. J'adresserai à vos libraires quelques exemplaires de mon P O E M E. —

Avez-vous pensé à chercher encore un ou deux noëls pour notre terrible Aubanel ? Songez-y -et puissiez-vous, mon ami, avoir la main heureuse comme elle l'a été quand elle a pris dans l'écrin de la plus poétique des fées, vos charmantes, vos délicieuses dindouletto, Noël qui me fera mourir de quelque envie rentrée.

J'ai eu à cœur de remercier M. d'Astros de tout ce qu'il a fait, de tout ce qu'il a dit au milieu de nous: il m'a répondu - réponse qui est partie du cœur, et que le cœur a reçue. Quel homme ! Il a été admirable à notre congrès. Voyez-le de fois à autre, et parlez-lui de moi et des sympathies que je lui garde. — Ne pourrait-il pas faire un Noël pour Aubanel ? dites-lui de quoi il s'agit. Peut-être en a-t-il quelqu'un dans ses cartons.

Nous avons commis, Crousillat et moi, une énorme faute: celle de ne pas inviter M. Auber, curé de Boulbon, troubadour d'élite, qui m'a adressé hier une épître charmante, où il se plaint de nous et de l'ostracisme dont nous l'avons frappé. Je lui ai écrit, courrier par courrier, un mea culpa très-franc, et qui me vaudra son absolution. Un prêtre au milieu de nous eût purgé notre dessert des quelques vilénies qui le salirent — adressez-lui, si vous le pouvez, votre compte-rendu (Boulbon, par Tarascon, B.d.R.) Cela lui fera plaisir, car il se considérera comme embrigadé — il l'est en effet, et il fait honneur à notre bande.

Votre article du Courrier a été reproduit ici par le Mémorial... Ah ! mais, voici le plus curieux de la chose. On vient de créer ici un journal appelé le Délassement: son premier numéro a eu un succès capital, grâce à un facile calembour - dont je suis complètement innocent, et dont j'ai supporté les terribles conséquences ! Le Délassement a écrit quelques lignes au sujet de notre congrès. Voici quelle en est la

dernière: “Du reste, crainte d’indigestion, le boudin en a été exclu” signé M. Offray, que je ne connais pas.- Donc, avant-hier, nous savourions, chez un marchand de pianos, un morceau de Thalhers, quand soudain, une voix cadavérique m’appelle - j’accours: M. vous êtes un lâche ! M. vous vous battrez ! Il faut que vous vous battiez — Calmez-vous, M. Boudin, e crides pas tan que li gèn s’acampon. — Vous êtes un lâche !! Je veux me battre !!! vous vous battrez !!!! — Mais, Monsieur, l’article dont vous vous plaignez n’est pas de moi, j’y suis complètement étranger - je vous l’affirme sur l’honneur. — Lâche que vous êtes ! — il est signé... — Vous vous battrez !!! — allez trouver M. Offray — vous êtes un lâche !! — adessias, Moussu Boudin - et je rentrai dans ledit magasin - Et à l’heure qu’il est, Boudin est la fable de la ville. Et il n’est pas fable parmi les fables comme cette fable est fable !! — C’est, dans son répertoire, un mauvais poème de plus. Quand nous serons à dix nous ferons une croix - Quelle grande bête !

Le Mémorial de Vaucluse publiera ce soir un compte-rendu de mes Sounjarello. C’est un ami de Boudin qui l’a commis — Lisez-le. C’est un homme de mérite qui l’a écrit. Quel dommage qu’il n’aime pas notre littérature, et qu’il ne comprenne pas bien le génie de notre langue. Du reste, son compte-rendu est sérieux - la rose a quelques épines.-mais, vous l’avez dit, il y a longtemps, les roses sans épines n’ont pas de senteur.

Ne pourriez-vous pas me donner des nouvelles de votre article charivarique ? Aurez-vous les honneurs du Charivari ? — Lauvery est à Paris. Je vais lui écrire. Il me tarde de recevoir L’Illustration. — Faites-moi parvenir un numéro contenant le dernier article de M. Tavernier - Je ne l’ai pas reçu. Il vous sera facile de vous le procurer.

Adieu, mon ami. Je vous aime plus et je vous apprécie davantage depuis que je vous connais mieux. Si vous n’étiez pas si modeste, je ferais votre éloge en gros et en détail - adieu. Les amis se joignent à moi pour vous serrer la main et vous embrasser.

JR.

8 7bre 52 +



Roumanille à Gaut

3 novembre 1852

Mon cher thuriféraire,

Je vous remercie mille fois de cette nouvelle estubassiado. J'en ai encore le visage tout meurtri. La fin justifie les moyens. Je vous pardonne de bon cœur les exagérations que votre amitié si sympathique vous a fait commettre. Il me semble qu'avec de pareils coups de grosse caisse, je devrais vendre toute mon édition; et pourtant..... J'ai vendu 10 Sounjarello ! nous faisons là, mon cher, un métier bien peu lucratif ! Pégase est donc toujours un cheval qui mène où vous savez.

Aubanel n'a pas manqué de me communiquer les deux noëls que vous lui avez expédiés, en attendant mieux. Votre noël des animaux nous a fait rire aux larmes: il est plein de verve, d'entrain, il est surtout d'une incontestable originalité. Si ce noël ne devient pas populaire, aucun noël ne le deviendra. Fameux ! et bravo. — L'autre est un petit bijou d'artiste: il fera bâiller le pacan, mais l'artiste l'aimera. Outre le mérite du fonds, il a celui de la forme, et celui de la difficulté vaincue. Votre cabreto est charmante. Elle vaut mieux que ma vacho ! et votre petit Jésus tête à faire plaisir aux anges et aux hommes ! allons ! courage ! terminez rondement vos oulivèiris, votre moulin d'huile, et l'autre, et expédiez nous le tout le plus tôt possible, car nous dirons bientôt:

claudite jam rivas, premi (???): sat prata biberunt

Nous avons reçu d'excellentes choses.

J'en attends encore, et des meilleures. S'il faut en croire des indiscretions fort respectables, J. Reboul, l'illustre boulanger, nous confectionne, à l'heure qu'il est, un noël languedocien ! quel honneur pour notre Muse, et quel bonheur pour notre livre ! De plus, Jules Canonge, de son côté, aligne des rimes languedociennes, et très artistement, je vous assure. Il doit au premier jour me les adresser. Je ne désespère pas, mon cher Gaut, de faire un jour écrire des vers provençaux par M. de Lamartine ! —

Vous recevrez avec cette lettre une excellente brochure que nous venons de publier. Elle est de M. (de?) Gaillard, qui m'a prié de vous l'adresser, pour que vous chargiez votre rédacteur politique, que je n'ai pas l'honneur de connaître, de faire un compte-rendu dans le Mémorial. Veuillez, mon cher Gaut, ne pas l'oublier. Vous m'obligerez.

Adieu, mon cher ami. Tout à vs et de tout mon cœur.

J. Roumanille

3 Nov. 52 +



Roumanille à Gaut

11 Décembre 1852

Au reçu de votre lettre, mon cher Gaut, qui était si impatiemment attendue, je me suis empressé d'aller trouver Aubanel pour qu'il expédiât sans retard un exemplaire de notre numéro, 1° à M. le Rédacteur en chef du Sémaphore; 2° à celui du Courrier de Marseille; 3° à celui du Nouvelliste. Vous voyez que vos ordres, ou plutôt vos bons conseils, sont immédiatement suivis. De votre côté, mon cher ami, écrivez à ces Messieurs pour leur dire de quoi il s'agit: que la pléiade des Provençales et du Congrès d'Arles s'est de nouveau réunie pour chanter la crèche divine. Etc en un mot tout ce qu'il faut leur écrire, sans oublier de leur dire que le livre des noëls se trouve, à Marseille, chez M. Chautard, libraire.

Il est convenable que nous fassions tout notre possible pour le livre, surtout pour le vendre: Aubanel a fait des frais considérables. Il est convenable que nous l'aidions, de tout notre pouvoir, à rentrer dans ses déboursés.

à l'heure qu'il est, vos libraires doivent avoir reçu le dépôt d'Aubanel. Veuillez ne pas perdre de vue les exemplaires à l'adresse de M.M. d'Astros, Matthieu et Gautier; et puis, taillez votre pmume, et chantez Noël de la crèche dans votre Mémorial. Je vous donne plusieurs pouvoirs: il vous est facultatif de faire de moi ce que vous voudrez, mais vous ne pouvez pas ne pas exalter tels et tels de nos confrères, qui ont bien mérité de la chose, Reboul surtout, Reboul qui nous est si dévoué et qui n'a pas dédaigné d'unir sa voix célèbre à nos voix méconnues. votre aventure à la bibliothèque d'Aix est héroïque ! je vous en remercie vivement. nous attendons la demande de M. Sandat (???)

Les amis sont sensibles à votre bon souvenir. Ils me chargent de vous en remercier.

adieu, mon cher ami. Je suis charmé d'apprendre que Madame Gaut va mieux. Je désire de tout mon cœur qu'elle soit bientôt rétablie tout-à-fait.

Tout à v/ et à toujours

J. Roumanille

Avignon, 11 Xbre 52

adresser votre article à J. Reboul, à Nîmes; à St René Taillandier, Montpellier; à Jules canonge, Nîmes; à St Rémy, café Michel. etc. à qui vous jugerez convenable.



Roumanille à Gaut

1er mars 1853

La triste nouvelle que vous venez de m'annoncer, mon cher Gaut, m'a bien douloureusement affecté. C'est là une rude épreuve à laquelle Dieu vient de vous soumettre. L'amour que j'ai pour mes vieux parents me fait comprendre toute l'étendue de votre douleur, à laquelle s'associe, comme moi, l'ami Aubanel, à qui je viens de parler de votre malheur inattendu. L'ami Giéra saura cela ce soir. Comme nous, il vous plaindra beaucoup, parce que, comme nous, il vous aime bien.

allons, courage, mon pauvre cher ! Dieu châtie ceux qu'il aime, et c'est souvent sur ceux qu'il préfère que sa main s'appesantit. votre père n'est plus, mais il vous laisse, pour vous encourager et vous consoler, toute une vie de travail, d'honnêteté et d'amour. Les regrets qui ont entouré sa tombe toute une oraison funèbre qui doit aussi beaucoup contribuer à alléger votre douleur. Encore une fois courage, mon pauvre cher ! n'entendez-vous pas la religion qui vous dit: "ne le pleurez plus, car il a reçu sa "récompense ?"

adieu, mon cher ami. Dites à votre famille, avec laquelle il me tarde de faire connaissance, toute la part que je prends à votre deuil — et croyez-moi, mon cher,

Tout à vous et de tout mon cœur.

J. Roumanille

Avignon, 1 Mars 1853



Roumanille à Gaut

28 juillet 1853

Je suis charmé, mon ami, de vous avoir vu reprendre courage. J'avais donc bien raison de vous dire: en avant ! - Ce n'était que de la paresse. Mes troubadours me préviendront à temps, — et notre fête sera charmante. Je dois vous rendre compte de ce que j'ai fait depuis que je vous ai écrit. J'ai émoustillé, 1° L'abbé Lambert; 2° l'abbé Aubert (curé de Boulbon); 3° Garcin, à Alleins; 4° Anselme Matthieu à Châteauneuf-Calcernier; 5° Autheman, à L'Isle; et deux ou trois autres. —

Vous avez à réparer un oubli: réparez-le immédiatement. adressez à Aubanel, pour Borel, typographe une lettre d'invitation, où vous mettrez deux mots pour lui expliquer le mieux possible le retard dont nous sommes coupables à son égard. Ce charmant

typographe a collaboré à nos noëls, comme vous pourrez facilement vous en convaincre: il est juste qu'il soit invité. Il peut se faire qu'il soit des nôtres: c'est un bon vivant, quoiqu'un peu timide, lorsqu'il se trouve avec des habits ou des redingotes. Dès que mes épreuves me laisseront respirer un peu, j'écrirai à Nîmes, pour savoir à quoi nous en tenir au sujet de Canonge et de Reboul. J'écrirai aussi à Chalvet. Quant à Fréchier, de Maussane, je le vis dernièrement à Arles: je lui parlai du Congrès: il fut quelque peu froid. Je pourrais essayer de l'échauffer.

Vous recevrez avec la présente une lettre que Cassan m'a remise avant-hier, avec instanteprière de vous la faire parvenir le plus tôt possible. C'est un scrupule d'homme pieux qui est la cause de la petite variante que vous trouverez dans ses vers. C'est respectable.

Vous me demandez des vers bien doux, bien tendres, bien rêveurs ! Si le public aixois attend cela de moi, il sera fort désappointé. Je n'ai rien de nouveau en ce genre à pouvoir lui offrir, et suis incapable, ma parole d'honneur, d'écrire par ce surcroît de chaleur et d'épreuves, seulement 4 vers. Du reste, je n'ai pas une figure ni un ventre à dire quelque chose de pâle et de mélancolique. Ma rouge trogne et mon ait féroce seraient en parfaite contradiction avec ma poésie. Donc, n'en parlons plus. Je dirai ce que je sais de nouveau, je le dirai le mieux possible, et peut-être sera-t-on content de moi.

Ne craignez-vous pas que cette avalanche de vers ne rende notre séance assommante et éternelle ? C'est ma peur ! - Tenez la main à ce que tout soit, je ne dirai pas parfait, mais convenable, et que les gros mots et les grosses choses, vous savez ? soient impitoyablement rejetées. C'est plus essentiel qu'on ne croit. Le public a l'œil sur nous: tâchons de faire la meilleure contenance possible; et que les obes noires n'aient pas un iota à nous reprocher. C'est bien entendu. — Eh bien ! vous pouvez, maintenant, avoir une idée de notre recueil, si nous le faisons. Serait-il beau ? Répondez, la main sur la conscience. S'il n'est pas beau, ce que je crains, à quoi bon le faire ? C'est une question que se pose gravement notre ami Aubanel.

(Rendez-moi un service. Vous recevrez incessamment la Revue des bibliothèques (paroissiales. Vous y trouverez un article de moi. Soyez assez bon pour le faire insérer (dans le Mémorial. Je suis persuadé qu'il intéressera vivement les amateurs. Si vous (l'insérez, que ce soit in extenso. ne l'oubliez pas.

M. Seguin n'a pu me répondre au sujet de son adhésion à notre souper des poètes: je ne puis donc pas vous dire: Comptez sur lui. Quoi qu'il en soit, je reviendrai à la charge un peu plus tard. et peut-être gagnerai-je mon procès.

allons ! Courage encore, courage toujours, courage jusqu'à la fin ! Vous qui avez en main, cette année, tous les éléments de la chose, travaillez-les de telle façon qu'il en sorte un succès. Nous vous applaudirons, e béuren à vosto santa.

Nous allons imprimer demain mon dernier péché poétique: Il va sans dire que vous serez des premiers servis.

Il serait bon que cette charmante enfant de 16 ans, qui gazouille, à Aix, des poésies françaises qui m'ont fait plaisir, veuille bien, d'ici au 21, écrire quelques vers provençaux. nous les lirions à la séance, et ils seraient fort applaudis. N'avez-vous pas, auprès de la jeune Muse, quelque aboutissant ?

Voilà, à peu près, et grosso modo tout ce que j'avais à vous dire.
adieu, mon ami. Tout à vous et de tout mon cœur.

J. R.

28 Juillet 53

P.S. Chauffez donc Aubanel et Glaup, de telle façon que le boudin ne leur fasse plus peur.



Roumanille à Gaut

12 août 1853

Mon cher Gaut,

La lettre de M. D'Astros m'a dit, plus que je ne me l'étais déjà dit à moi-même, combien est grave l'obstacle que vous aurez à surmonter, au sujet des pièces dont vous avez été et dont vous serez assailli. Le public est menacé d'avoir à subir, ce qu'il peut y avoir de plus insipide, de plus fastidieux au monde: une séance éternelle où on lui crachera par milliers des vers provençaux plus ou moins amusants, pris à part, mais souverainement assommants, enfilés, dans une seule et même fournée, comme les graines d'un interminable chapelet. Voici, après mûre et longue réflexion, ce que je pense à ce sujet: il faut, ou renoncer à la publicité de notre séance, ou bien réduire à des proportions raisonnables les pièces qui devront être lues. Il le faut absolument. Nous ne pouvons pas infliger à notre auditoire le supplice de cinq, peut-être de six heures consacrées à entendre réciter des vers provençaux: nous ne le devons pas. Comment faire pour ménager et le public, et l'amour-propre de nos hommes ? Je n'en sais rien, c'est un problème qu'il faut que vous étudiez et que vous résolviez, mon cher ami. Si vous aviez su que vous seriez envahi, vous auriez autrement rédigé votre circulaire. Mais, c'est fait: nous n'avons plus à y revenir. Il faut donc que vous preniez sur vous d'éliminer largement bien des pièces, la mienne la première, si c'est nécessaire. Il faut, coûte que coûte (je le rabâche), que nous ne sciions pas le dos à notre public, ou bien que nous nous inondions de vers à huis clos. Sinon, on se rira de nous.

Si je n'étais pas cloué à mon travail comme je le suis, j'irais, sur l'invitation du bon M. D'Astros, vous dire tout cela de vive voix, et sur tous les tons; et vous aider dans la préparation de notre fête; mais j'ai d'inexorables épreuves qui me retiennent ici tous les jours, du matin au soir, un travail des plus continus et qui n'entend pas plaisanterie. Que M. D'Astros, à qui j'ai dit tout cela, veuille bien m'excuser, si je ne me rends pas à son appel. Du reste, si vous le voulez bien (et vous le voudrez), vous ferez tout ce qu'il y a à faire, et vous en acquitterez bien. — La rédaction et l'impression du programme sont-

elles si pressantes qu'il faille s'y mettre immédiatement ? - Il me semble que vous pourriez les différer jusqu'après mûr examen de la question qu'il faut éclaircir, jusqu'après délibération, entre vous et M. D'Astros, du parti que vous avez à prendre. On peut imprimer, dans une nuit, plus de programmes qu'il ne vous en faut.

Voilà, mon Cher, ce que j'ai jugé à propos de vous écrire. Je reprends mon travail. Tout à vous, mon ami, et de cœur et d'âme.

J. R.

Avignon, 12 Août 53



Roumanille à Gaut

août 1853

Je suis charmé d'apprendre, mon cher Gaut, les bonnes, les excellentes nouvelles que vous me donnez. allons ! notre fête sera brillante. Une seule chose nous inquiète... c'est l'interminable longueur du spectacle. Savez-vous que, s'il fait chaud, et si votre salle est pleine, et si la poésie provençale chante, chante, chante encore, et puis encore, et puis toujours, le public ne manquera pas de dire in petto : sont-ils insipides ces êtres-là !... Mais, comment parer à un pareil inconvénient ? Je n'en vois pas trop le moyen. Au fait, nous serons chez nous: nous serons bien libres de nous inonder des flots de notre poésie. Si le public n'est pas content, nous lui rendrons son argent à la porte.

Aubanel a en horreur, il est vrai, l'orthographe que l'on exhume, mais soyez tranquille, je vous l'amènerai pieds et poings liés, et je le guérirai, d'ici-là, de cette terreur panique dont les ar l'ont rempli. - Il dira au Congrès li dous bessoun, stances délicieuses. Je ne pense pas que, d'ici là, il change d'avis.

Quant à moi, je n'ai d'avouable et d'inédit que ma part du bon Dieu, mais c'est trop long... impossible que je la récite, bien que je sache déjà par expérience qu'elle peut vivement impressionner le publis. Je vous offre, ce que j'avoue peu, mais ce qui est inédit aussi, une fable, un conte, que sais-je, moi ? intitulé lou Partage, qui a, je crois, 110 ou 120 vers; si j'avais eu la tête à la poésie, et si mes occupations n'avaient pas été aussi exigeantes, aussi multipliées qu'elles l'ont été, j'aurais pu écrire quelque chose ad hoc. Impossible ! J'avais entamé un sujet assez gentil: eh bien ! J'ai écrit deux vers, ni plus ni moins, et deux vers qui ne riment pas. Voilà une confession humble, simple, prudente et entière, elle en un mot que l'exige le catéchisme. Absolvez-moi au nom de la Muse, et n'en parlons plus. — Nous ne pouvons partir d'ici que le 20 au soir; impossible de partir avant; mes épreuves le veulent ainsi. Voici, sauf erreur ou omission, la composition de notre précieux colis: - 1° Aubanel; 2° Tavan; 3° Autheman; 4° Léon

Alègre; 5° Mistral, sans doute; 6° Matthieu, qui m'a affirmé, avant-hier, vous avoir écrit; 8° Brunet; 9° Cassan, si ses occupations ne le retiennent pas; 10° Chalvet de Nyons; 11° votre serviteur. Il pourrait y avoir, d'ici là, un petit supplément imprévu. Quant à Glaup, il est probable qu'il ne sera pas des nôtres: par surcroît de malheur, des clients qui ont affaire avec le chemin de fer d'Avignon à Valence, auront besoin de lui le 21 du courant. Vous pensez bien que, de notre côté, nous avons fait et dit, pour l'entraîner avec nous, tout ce qu'il était possible de dire et de faire. Je l'ai abandonné, pour ma part, à ses paperasses et à ses clients qui ne lui ont pas même permis, jusqu'ici, de répondre à la délicieuse sommation que vous lui avez faite par exploit du.

L'autre jour, Mademoiselle hotense Rolland me fit le plaisir et l'honneur de me communiquer la pièce qu'elle est dans l'intention de lire. Je lui répondis, courrier par courrier, et lui suggérai la bonne pensée d'aller vous trouver, pour que vous, qui savez partir comme elle, lui donnassiez tous les bons conseils au sujet des vers qu'elle me soumettait. Avez-vous vu la Muse ? Si elle n'est pas allée chez vous, par un sentiment de timidité bien naturel à son âge, allez chez elle. Ne laissez pas échapper l'occasion que nous avons d'offrir au public les chants d'une Stéphanette de Gantelme, ou d'une ???, comme vous voudrez. La présence de Mademoiselle au milieu de nous, serait, vous le savez, d'un piquant et d'une originalité parfaite. On en écrirait. Vous avez donc, dans votre bouquet, bien des épines et des herbes compromettantes ! Comment vous en débarrasserez-vous sans offenser ceux qui ont eu la bonhomie de vous les offrir ? — C'est assez délicat. Nous faisons appel aux Muses, et quand les Muses obéissantes à votre voix, nous arrivent habillées à leur façon, nous leur fermerions la porte au nez; c.à.d. nous leur interdirions l'entrée du recueil que vous voudriez faire ? — ne serait-il pas plus simple de renoncer tout bonnement à la pensée d'un recueil ? que si nous faisons les aristocrates, si nous admettions celui-ci, et rejetions ceus-là, nous serions dignes de recevoir une grêle de pommes cuites. Dans les Provençales, j'admettais qui je voulais admettre: j'étais libre de recevoir chez moi tels et tels, et d'interdire l'entrée de ma maison à qui bon me semblait: m'est avis qu'en ceci, nous ne devons pas être exclusifs, et alors, voilà des épines et des herbes plus que nous n'en voudrions? Nous vous soumettons un peu grosso modo ce que nous pensons ici à ce sujet. mais vous êtes homme à aplanir toutes les difficultés. N'en parlons plus. — Je crois que Garcin, un peu maladif en ce moment, sera des nôtres. Il m'a communiqué, l'autre semaine, une fort belle pièce qu'il se proposait de vous adresser. — Aubanel a une lugubre chanson de table pour le dessert. — je me contenterai d'applaudir les chanteurs.— nous aurons Bénédict et Desanat. Tant mieux. aurons-nous Gelu ? Je ne le pense pas. Il est tel passage de notre circulaire qu'il aura pu prendre pour lui. — St René Taillandier sera en Afrique, je vous l'ai dit. Laurens sera en prois, a-t-il écrit, aux affaires que lui donnent à cette époque, sa faculté de médecine. — Canonge est malade. Il va prendre l'air dans les Cévennes... Reboul se déplace difficilement. Je vais faire auprès de lui une dernière tentative. — voilà à peu près tout ce que j'avais à vous dire. Allons ! courage ! — Et puisse notre séance être légère à notre public. Tout à vous — mon cher Gaut, et de toute mon âme.

J. R.

Roumanille à Gaut

23 août 1853

Mon cher Gaut,

Je suis arrivé à bon port, ici j'ai déjà embrassé tous mes hommes, comme moi harassés de fatigue, de fatigue et de bonheur. Allons ! cela a marché admirablement - honneur à vous, mon brave ! honneur à cette bonne et intelligente population d'Aix, qui a eu tant d'applaudissements pour les bons, et tant de bienveillance pour les médiocres et les mauvais. à vous honneur, et remerciement pour l'accueil si sympathique et si fraternel que vous nous avez fait. —

à l'heure qu'il est votre compte rendu est sur le métier. J'ai en vous une confiance sans borne. cet article sera ce qu'il doit être, et n'oubliez pas que le mémorial seul doit être le journal officiel de la chose. Laissez barboter tous les autres, si cela leur plaît; mais allez droit et allez bien. Gardez tous les épis, ceux qui sont gras et ceux qui sont maigres, ceux qui sont maigres surtout. Les mauvaises intentions (ne vous dissimulez pas qu'il doit s'en trouver) pourraient bien s'emparer de ces derniers à votre détriment.

Parlez de Mary-Lafont, de St René Taillandier, de d'Ortigues, de Reboul, de Canonge, de Blaze, de Jérôme Bonaparte, comme il faut en parler: leurs adhésions nous donneront du relief. n'oubliez pas de joindre à ces adhésions celle de Mademoiselle Clémence Vernède de Corneillan petite nièce de l'illustre Philippe de Girard, notre compatriote, qui inventa la filature mécanique du lin, et qui eut droit ainsi au million promis par Napoléon Ier à celui qui enrichirait la France de cette découverte. (Napoléon III a accordé à cette famille, en attendant le paiement de cette dette nationale, une rente annuelle de ... à la mémoire d'un maréchal de la lésine et de l'industrie; et a décrété que le buste de l'inventeur serait placé à Versailles) mais revenons à notre Congrès. Ladite Clémence Vernède de Corneillan, née de Girard, m'a adressé, trop tard pour que je pusse la communiquer à notre assemblée, l'hommage très honorable d'une pièce de vers provençaux intitulée Naneto, trouvée dans les papiers de son oncle, l'illustre Chevalier Philippe de Girard, qui ne dédaignait pas de demander des délassements à la Muse de Provence. vous voyez bien, mon cher Gaut, que vous avez là un magnifique alinea à faire. — je vous prie en grâce de ne pas l'oublier. Mademoiselle Clémence m'a adressé à Aix, pour que je la distribuasse à tous nos hommes, une notice biographique de l'illustre inventeur -(par le poète Emile Deschamps): cela dut arriver à Aix hier après mon départ. Allez chez Aubin, et prenez connaissance de la chose; gardez pour vous quelques exemplaires de cette notice, et faites moi retour des autres, si toutefois la poste veut s'en charger gratis.

Voici les personnes auxquelles il faudra adresser un numéro du journal où se trouvera votre compte rendu. 1. St René (Montpellier), n° 2. Reboul (Nîmes), 3° Mademoiselle Clémence Vernède de Corneillan (4 Place Louis XV Paris). 4° d'Ortigues (vous en avez l'adresse); Brizeux, (rue de Vaugirard, 22,Paris); 5° Charles de Mazade (rédacteur de la Revue des deux mondes); 6° Moquin Tandon (vous en savez l'adresse); 7° Monsieur,

Monsieur Jasmin (Agen); 8} Café Courbier (à St Remy); 9° Emile Deschamps (Versailles); 10°. à M. Merimée, inspecteur des monuments historiques de France (à Paris); 11. à M. Villemain, secrétaire perpétuel de l'académie française (Paris); 12. à Camille Reybaud (Longjumeau); 13° à Castil Blaze (Rue Buffaut, 9); 14°. Laurens, secrétaire de la faculté (Montpellier)- à M. Fortoul (ministre) et à tous autres, artists ou rédacteurs de journaux grands et petits, que vous jugerez dignes de cette faveur. — Ce sera là un surcroit de dépense à laquelle nous aurions dû penser en pensant à celle que vous avez faites pour les lettres imprimés et programmes. pourquoi ne nous en avez-vous rien dit ? — il était si facile, au dîner, de vous faire payer tout cela, et autre chose ! — On ne peut pas penser à tout.

S'il vous prend la fantaisie de dire un mot de mon partage, dites que c'est là un specimen de la poésie populaire à laquelle je me suis livré depuis quelques années, pour la moralisation des classes ouvrières, dans la société de St François Xavier, d'Avignon, qui me fait souvent appeler dans des séances afin que j'y lise des poésies dont on peut dire: castigant ridendo mores, poésies sans prétention, simples, sans parti pris d'effets littéraires, et qui atteignent plus sûrement le noble but que le poète se propose en les écrivant. Dites aussi, si vous le voulez, que Jean Reboul est fier de la dédicace que je lui en ai faite, et bref, faites comme vous voudrez. Ce que vous direz sera bien dit, et je crierai toujours bravo ! — voilà. (La part du bon Dieu, vous le savez, est aussi un assez joli échantillon de la poésie populaire dont (il) s'agit.) adieu, mon cher. Je veux que cette lettre vous arrive bientôt, je vais la clore. gardez bien le dossier du Congrès. Ne faites pas des jaloux pour les citations: cela romprait notre unité, si belle qu'elle en est touchante. Quant à M. Laidet, tant pis pour lui s'il se détache de l'arbre: la sève vivifiante n'arrivera plus jusqu'à lui.— vous ferez, plus tard, quand vous en aurez le temps, un compte rendu de ma dernière publication. Je vous en serai infiniment reconnaissant. adieu, mon cher ami. J'oubliais: dites à la fée des fleurs que son bouquet a déjà obtenu à Avignon, un magnifique succès. parlez de moi à votre bonne mère et à Madame Gaut: dites leur bien toute l'affection que je leur garde. tout à vous et aux amis.

(en travers de la page 2, au long de l'énumération des noms, la recommandation suivante: ne pas oublier Brizeux, ni sa lettre, ni ses vers.)

(Pas de signature)



Roumanille à Gaut

31 août 53

Mon cher ami,

Le retard du Mémorial m'inquiétait. hier, M. Martin, votre Compatriote, m'apporta son numéro d'abonné: je dévorai immédiatement le bel article dont vous nous avez gratifiés, et je vous applaudis de toutes mes forces. Seulement, le passage où votre plume s'est métamorphosée en fer rouge pour marquer au front l'animal de la Provence, ne laisse pas de m'inquiéter. Cela amène naturellement au coup d'épée ou une balle, me dis-je, et je vois les débris de notre festin souillés de sang !! (horreur !) fort heureusement, il n'en sera rien, car votre lettre, que j'ai décachetée ce matin avec une vive anxiété, ne me parle ni d'épée, ni de pistolet: j'en ai conclu que votre homme a avalé, sans sourciller, cette coupe de déshonneur, jusqu'à la lie, et qu'il est complètement satisfait. Tout vai bèn. - Tenez-moi au courant, je vous en supplie, si quelque nouvel incident venait à surgir. — Revenons. votre article a dû faire sensation. Il est piquant, intéressant au possible. il a l'air comme il faut. C'est vraiment dommage que cet absurde néant (??) soit venu en altérer quelque peu la douce et calme physionomie. Mais aussi, quel cour (??)!... Bah ! vous avez bien fait de prendre la défense de cette pauvre enfant. Bravo ! vous portez notre drapeau d'une main ferme. nous sommes fiers de vous.

abordons l'objet principal de votre lettre. malgré les bonnes raisons que vous me donnez, je persiste (je ne vous le cacherai pas) dans les sentiments où j'étais avant le congrès, où vous m'avez vu à Aix, et où je me trouve ici plus que jamais, car j'ai entendu débiter à Aix bien des bêtises - sans portée, sans valeur aucune. C'est sévère. que voulez-vous que j'y fasse. je suis persuadé que, in petto, vous êtes aussi sévère que moi. Nous ne devons pas oublier, mon bien cher, que, cette année plus que jamais, l'œil du public est sur nous, et que nous ne devons pas, si nous voulons que nos Congrès aient de l'avenir et du succès sérieux, compromettre le moins du monde l'honneur du corps. Je sais, et sais pertinemment, que Messieurs tel et tel, critiques parisiens, qui n'ont des yeux que pour Jasmin, cherchent avec ardeur le défaut de la cuirasse. Je vous demande un peu si le canal Zola, qui n'est pas déjà si mauvais, venait à tomber entre leurs mains, ou toute autre pièce que je ne veux pas citer, les jolies choses que l'on pourrait nous dire ! Et comme ils triompheraient facilement, en opposant Françouneto ou Maltro ou la semmano d'un fil (???), aux billevesées prosaïques que l'on pourrait trouver dans le recueil projeté.—

voulez-vous savoir où bien des littératures, du siècle ou d'ailleurs, en sont à notre sujet ? Taxile Delors, le héros du Charivari, qui nous fait, cette année, l'honneur de s'occuper de nous, va vous l'apprendre: "Jaloux de l'éclat qu'ont jeté cette année les "jeux floraux, les troubaires ont voulu y répondre par un roumavagi, c;à;d; par une "sorte d'exposition des produits de l'industrie poétique de la langue d'ail .(sic)"

"nous verrons où en sont ces Messieurs, et s'ils travaillent la langue patoise comme

nous autres vieux troubadours.”

“Les troubaires de la langue d’oil n’ont point convoqué les poètes des autres langues à “leur roumavagi ou exposition : on aurait vu, en comparant les divers produits, à qui “devait rester la suprématie du patois. “

“nous aurions volontiers accepté, pour notre part, le défi des troubaires, mais ils ont “reculé devant la lutte: c’est une priorité que nous tenons à constater.”

La chose est claire. Je sais pertinemment, je vous l’ai dit, que Messieurs du Siècle, etc. attendent, pour nous crouler, l’exhibition des pièces faibles dont nous avons surabondé. Voilà toute ma pensée, nette, franche. J’aime assez l’avenir de nos réunions, et la bonne renommée de notre corps, pour m’opposer à cette publication (plusieurs mots barrés). Que s’il nous était possible de faire un choix sévère, au point de m’exclure, si l’on me trouvait faible, je serais le premier à dire: en avant ! imprimons. être sévère ! le pouvons-nous ? Je ne le peux pas. Notre réunion de l’an prochain serait gravement compromise par cette sévérité. Je suis fâché plus que vous ne sauriez le croire, de me trouver ainsi en opposition avec vous à ce sujet. pourquoi faut-il qu’en étant indulgents pour les mauvais, nous ne puissions que compromettre gravement les bons ? — Aubanel est de mon avis. Il a sauté comme un chat sur braise quand je lui ai fait part, sans commentaires, de la lettre que vous m’avez écrite. à Aix, j’ai quitté Mistral dans ces dispositions. C’est l’amour de notre langue, de notre littérature, de notre association qui nous fait penser de la sorte. quoi qu’il en soit, nous n’avons pas le droit de vous empêcher de faire ce que vous voudrez. Il me semble que vous devriez mieux mûrir la chose, jeter un coup d’œil sur votre volumineux dossier. Il me semble aussi qu’il en devrait sortir la conviction où nous sommes. cela m’apparaît clair comme le jour. En somme, si vous voulez absolument publier ce recueil, eh bien ! publiez-le. mais, souvenez-vous-en, il vous en mésarrivera, et nous, priéu, ne manquerons pas, soyez-en bien convaincu, de recevoir plus d’une éclaboussure. Voilà, mon cher, avec toute la franchise dont je suis capable, sans arrière-pensée, mon avis à ce sujet. Je vous conseille de le méditer. c’est grave.

J’attends avec impatience les compte-rendus que vous m’annoncez. assurément (le vôtre excepté, bien entendu) tout ce que j’ai reçu est pitoyable. Le Courrier de Marseille a été peu bienveillant en parlant de l’incident Laboulée (???), en faveur duquel je pris la parole, si vous vous en souvenez. attendons les bons. n’oubliez pas de m’adresser tout ce qui paraîtra à Aix à ce sujet: vous me ferez plaisir. notre journal borgne, vu l’abondance des matières, veut s’en tenir au compte-rendu qui a paru dans la Gazette. J’écrirai à Canonge: il pourrait nous consacrer un article dans l’opinion du midi. Reboul veut absolument savoir ce qui s’est passé à Aix - adressez-lui le mémorial, si toutefois vous ne l’avez déjà fait. Il est bien entendu que tout ceci est confidentiel. Je vous aime assez pour vous ouvrir ma poitrine et vous dire: lisez. adieu, cher Gaut. Tout à vous et aux amis, et de tout mon cœur.

J.R.

Avignon, 31 aout 53



Roumanille à Gaut

6 septembre 1853

Vous ne sauriez croire, mon cher ami, combien j'ai souffert en vous voyant en butte à toutes les vilénies auxquelles vous venez de répondre avec tant de raison et de dignité. Ce Monsieur Nieutr(???) n'est pas un héros: il s'est rendu indigne de recevoir vos coups de fouet. Laissez-le tranquille; ne lui dites plus rien; ne cherchez plus à le voir, car la chose doit avoir été jugée à Aix comme elle l'a été ici; et à Aix comme ici, tous les hommes de cœur sont avec vous. Assez ! assez ! — il est réellement fâcheux que notre fête ait eu pour vous de pareilles conséquences. J'aurais bien voulu qu'il me fût possible d'en prendre ma bonne part.

Je vous le répète, ne dites plus rien. Peut-être aura-t-on le triste courage d'y revenir: ne vous en inquiétez pas; laissez les dire. Ils sont jugés. Je demande ce silence à votre amitié: qu'elle ne me le refuse pas. Laissons là ce fumier, et respirons le parfum de votre Rosa mystica, que je n'entendis pas assez bien le 21, et que je viens de lire, de relire avec amour. C'est joli au possible; c'est le pieux pendant de votre dindouletto; il y a là des perles et des diamants poétiques. cette pièce a ma sympathie plus qu'aucune des vôtres, et je voudrais bien qu'elle rayonnât dans mes margarideto. Bravo ! mon ami.

Reboul m'a écrit hier, pour m'accuser réception de la Part dau bon Diéu, dont il a été émerveillé; c'est simple et vrai, dit-il comme la nature et cela laisse bien loin les Sounjarello. Voici ce qu'il dit de vous:

“J'ai lu avec le plus vif intérêt l'article de M. Gaut. Le provençal ne gâte certes rien à “son français, et s'il sacrifie sur deux autels, les deux cultes n'ont pas à s'en plaindre.”

La lettre de M. Charles Didier est charmante; il y a là une causticité de bon ton et de bon goût. Je trouve qu'il n'a pas assez distribué de couronnes. votre Rosa mystica et les deux jumeaux d'Aubanel n'auraient pas dû être passés sous silence. Ce sont, à mon avis, les pièces capitales de notre exhibition poétique. De plus, notre honorable confrère a trop sévèrement jugé les lettrés. Les lettrés sont autant et plus provençaux (je l'ai souvent remarqué) que les ouvriers et les paysans. Nous sommes là 7 à 8 qui sommes loin «de penser en français et de traduire ensuite nos pensées en provençal.» Quoi qu'il en soit, la lettre de M. Didier nous a fait le plus vif plaisir. Il serait heureux pour nous qu'un journal parisien la reproduisît. — Où se trouve M. Charles Didier ? J'aurais du plaisir à lui écrire.

Avez-vous lu les quelques mots que nous consacre la Gazette de France ? cette vieille bégueule a une mauvaise foi insigne. Elle a eu à cœur de ressasser ce qu'on a écrit de plus pitoyable et de plus erroné au sujet de notre fête. avec le Courrier de Marseille, elle nous représente comme des Sauvages qui ont pourchassé la muse française. vous savez qu'elle fut ma réponse à ces quelques troubaïres par trop sévères qui veulent empêcher M. de Lakerlée(Laboulée ???) de lire sa fable. Le sieur Brisset de la Gazette aurait dû y regarder à deux fois avant de parler de nous comme il l'a fait. Elle devait laisser au Charivari, et ce style, et ces appréciations. Je le ferai dire à M. Brisset. Car enfin, il y avait là quelques légitimistes qui en valent bien d'autres !...

adieu, mon cher ami. Je finis comme j'ai commencé: Laissez les tranquilles, ne leur dites plus rien. Et que cela ne vous inquiète pas le moins du monde.

Tout à vous, mon cher ami, et de tout mon cœur.

J. Roumanille

Avignon 6 7bre 53

P.S. tenez-moi au courant.



Roumanille à Gaut

septembre 1853 a

Mon cher Gaut,

Anselme Matthieu, que des affaires importantes empêchent de venir assister à notre fête, m'écrit aujourd'hui une lettre où je trouve deux pièces, deux perles précieuses, que je viens de recopier, et je m'empresse de vous les faire parvenir. Il me dit qu'il sera heureux de les voir admettre, et qu'il s'exécute volontiers, car "illustration oblige." c'est très bien. Lisez cela: vous en serez content. Li dous poutoun surtout m'ont enchanté. c'est de l'antique.

Vous avez eu une idée merveilleuse, et vous l'avez merveilleusement exécutée. Je veux parler de votre dialogue entre la Muse française et la Muse provençale. C'est spirituel et charmant au possible. Amante alterna camena (???). Comment diable faites-vous pour être si fécond concit ??? tout à la fois ? Je dois vous dire que vos vers provençaux, ainsi orthographiés, ont une douceur, un charme de plus, croyez-le bien. Ceci me confirme de plus en plus dans la pensée où j'étais que nos dialectes ne sont plus tels que nous les font nos orthographes savantes. ils ont bien leur bonne part de mélodie, que lesdites orthographes semblent détruire le plus souvent.. Ah ! si j'étais vous !!

hier le facteur m'apporta une lettre: c'était un imprimé. Un imprimé ? et d'où vient-il ? Le timbre était empâté et illisible. — Encore une circulaire, me dis-je, un emprunt de Bade, ou d'ailleurs. Refusé. j'ai su, par Aubanel, que je vous avais impoliment mis à la porte, vous, mon cher ami, cher M. Aubin. Je vous demande mille pardons. — Vous me demandez mon nom. — Roumanille. — mon prénom: -Joseph. ma profession: - correcteur de l'imprimerie Seguin aîné. Mon âge: -

un bèu matin, dau tèms di-z-iero,

siéu na d'un jardinié 'me d'uno jardiniero

Dins li jardin de San Roumié...

un bèu matin : c'est vague. — le 8 août 1818. —

vous trouverez, sur la couverture de ma part dau bon Diéu les titres des productions publiées dont je suis l'auteur. Sans oublier, parbleu ! évident, "ou non publiées." — Mettez: 52 comédies en 5 actes; 18 pièces épiques; 108 chansons; 99 ballades; 140 noëls; 6 épitres; 1 satire; 19642 sonnets. etc. etc. etc. Ou plutôt, ne mettez rien du tout et faites en autant pour tous les autres. attendez que toutes nos fleurs soient en complet épanouissement. Le blé n'est blé que quand il est dans le grenier; eet le vin n'est vin que quand il est dans le tonneau. Que si un de nous couve quelque œuvre capitale, dites-le. mais ne dites pas que Mistral travaille à un canau Brisson (??); M. tel autre à un dialogue épique entre un Bossu, un borgne, et un rhinocéros. - Voilà, mon cher, mon avis à ce sujet. J'approuve fort vos quelques mots de biographie. Si vous en gratifiez les uns, il est bien évident qu'il faut en gratifier tout le monde: le garde champêtre, je le comprends, et Mistral-Virgile sont égaux devant votre plume. mais voici: ledit garde champêtre avec sa biographie, et Moquin-Tandon, Camille Reybaud, Glaup, Castil-Blaze, Canonge, M. d'Anselme, V. Gelu, G. Bénédict, C.h. Dupuy, Jasmin, (car, malgré lui, il est de la famille) — etc. ne l'auraient pas ? Pensez-y bien; et ne biographez personne, si vous ne les biographez pas fin que d'un. Ces Messieurs, quoiqu'absents, ont rendu à notre littérature des services bien autrement sérieux que ceux rendus par deux étoiles, trois, et quatre, et cinq étoiles. Et Désanat, cela compte pour rien ? — Je livre cela, mon ami, à vos judicieuses réflexions.

Et je livre à votre correction ce vers, que le typo a dû vous allonger:

"Autheman, que soù rire e ploura"

vous dites:

"il est généralement convenu, en écrivant le Provençal moderne, de donner à l'u la prononciation italienne ou, lorsqu'il est marqué d'un accent tonique."

Avez-vous remarqué que, dans ces cas, la tonique ne tombe pas sur ou, mais sur la voyelle qui le précède immédiatement ? ainsi, dans badau, ce n'est pas sur u que la voix appuie, que la tonique tombe, mais sur a , comme c'est sur l'o dans roussignou, su l'è dans feù ? — Si j'étais étranger, voyant un accent sur l'u de badaù, je prononcerais badau, comme dans le français bahut... mai noun, fasès .m'amuse aqui en de parpello d'agasso.

Dites à M. Aubin, non pas que j'irai prendre au collet mes amis et connaissances pour les faire souscrire à notre livre, mais qu'une annonce bien conçue sera insérée dans les journaux d'Avignon, laquelle annonce dira que les souscriptions sont reçus, à Avignon, par J. Roumanille. Rue bouquerie, 13. Vendra ce que vendra. Mauvaise ville que la nôtre ! Tounin est en vente depuis bientôt un mois. nous en avons vendu 5 ou 6 exemplaires En novembre, je puis bien en avoir donné 60 à 65. — mauvais métier ! (si métier il y avait.)

Voici maintenant une confidence: Théodore Aubanel ne veut pas vous envoyer l'originale chanson qu'il a chantée au dessert, parce que, dit-il, il n'en est pas content. or, son mécontentement est franc, mais il n'est pas fondé. Il s'agit de lui soutirer la pièce. De mon côté, je vais l'attaquer. Du vôtre, écrivez-lui une lettre pressante, où vous élèverez sa chanson jusqu'au 9e ciel, et où vous le supplierez de vous l'adresser sans retard... etc.

double assaut. voilà.

Bonnet, ne se sentant pas le courage de lire son élogie, qui l'eût fait pleurer comme un enfant, se raccroche à des grenouilles, qui réellement son mauvaises. Qu'il m'écorche, s'il veut, m'a-t-il dit, plutôt que d'exiger ce sacrifice. Donc, n'y comptez pas, et contentez-vous de la plaquette (??). tout ce que l'on peut réciter, dit-il, ne peut pas s'imprimer. Grave enseignement pour vous, cher ami. Soyez sévère, nom d'une pipe! arrière les boiteux et les éclopés ! Ils se fâcheront. — qu'avons-nous à y perdre ? - Il y a là le bon grain et la paille. bouffa, boufa, e que lou paillun s'enane. Songez que du haut de ce monument toute la France vous contemple. — Autre chose: n'oubliez pas de payer à M. St René Taillandier, qui, par la préface de nos Provençales, a tant mais tant contribué à nous faire en France des amis, et des amis d'élite. Ceci est pour nous un devoir. — adieu, mon ami. Ecrivez-moi quelque chose.

J.R.



Roumanille à Gaut

septembre 1853 b

Mon cher ami,

M. St René Taillandier m'écrit de Paris. Je trouve dans sa lettre une lettre dont nous pouvons, à mon avis, tirer un appti excellent. elle était destinée à être communiquée, sinon au public réuni dans la salle du Congrès, du moins aux troubadours trinquant et chantant à table. "Voici la lettre que j'aurais dû vous adresser il y a six semaines - me "dit l'auteur; elle était dans mon cœur et dans ma tête; mes occupations, mes voyages, "mille soucis m'ont empêché de la mettre sur le papier. Je l'ai antidatée: supercherie "innocente dont je ne me sens pas très-coupable -: c'est du reste la vraie date de la "conception. Voyez ce que vous en pouvez faire; je vous la livre avec droit de vie et de "mort..."

J'en ai conclu, mon cher ami, que M. St René, qui a déjà tant fait pour nous, tient à grossir l'avant-garde des protecteurs haut placés que nous avons le bonheur d'avoir, le joindre à son ami Brizeux, à Mary-Lafont, et avoir, au milieu d'eux, la place qu'il a si bien méritée ! - Je vous adresse cette lettre. Tout me porte à croire que vous lui donnerez une place dans votre avant-propos. Il y a là, vous le verrez, des louanges qui me sont personnelles, et que je dois aux vives et trop bienveillantes sympathies que me garde le brillant professeur. que si vous trouvez quelque inconvénient à ce qu'elles figurent en tête de notre livre, adoucissez-les, ou retranchez-les tout à fait... peu m'importe ! J'aime assez l'ke tout pour me contenter d'en faire humblement partie. Dites-moi, mon cher secrétaire, votre avis à ce sujet, et faisons tout notre possible pour tirer profit de cette bonne aubaine. M. St René, par sa position, par ses travaux, par son

excellente réputation, par ses travaux, par son excellente réputation chez nous et à l'étranger, en Allemagne surtout, peut faire, vous le comprenez, un bien infini à notre publication. J'attends votre réponse avec impatience.

L'ami Cassan, homme ad hoc, nous a déjà fait bien des souscriptions. Samedi, il en était à son 18°. Je sème, et quand j'ai semé, je le fais recueillir ! cela indépendamment de tout ce qu'il sème et recueille lui-même. C'est un Monsieur impayable. Dieu l'a doué d'une physionomie et d'un teta doun qui ne peuvent qu'avoir d'excellents résultats pour la chose. pour rien au monde je ne ferais ce qu'il fait. Je vous promets de l'aiguillonner et de le chauffer. Il pourrait bien (seul ?? succès inouï; vu l'indifférence de notre plate cité) arriver à 301 ! Vous n'avez pas encore écrit à Aubanel... vous le ferez. Si vous ne lui soutirez pas sa chanson, personne ne pourra la lui soutirer. Il faudra donc y renoncer. Il s'est mis dans la tête que son œuvre était mauvaise ! Est-il bien enfant ! une bonne chose, ce serait de soutirer à Glaup son ode aux grenouilles. celui-ci sera plus dur à cuire. aussi, je ne vous conseille pas trop d'entamer les négociations. — J'y ai déjà perdu mon latin. Glaup, quand il s'en mêle, est têtue comme un âne gris. Je voudrais de tout mon cœur, vous n'en doutez pas, que cette publication fût bonne, et que les diamants couvrissent totalement les quiéu de go, selon l'heureuse expression de Matthieu. Il y va de l'honneur de la chourmo. — Votre préface doit être sur le métier, à l'heure qu'il est. Soignez ça, soignez donc: vous avez là une bonne fortune que bien des plumes parisiennes vous envient ! Soyez sobre et soyez simple (entre amis, on se permet des conseils: comme c'est le cœur qui les donne, c'est le cœur que les reçoit) em'acó pas mai.

Mettez donc des accents sur vos ù, parbleu ! le tout est que M. Aubin en ait assez. Et dites à ceux qui n'en veulent pas, à Crousillat entr'autres, qui, depuis quelques mois à peine, professe pour les accents en général, et pour ceux placés sur l'ù en particulier, un mépris souverain, je dis aux anti-accentistes: laissez donc faire, le conseil des ministres ne s'assemblera pas pour ça. voilà. quant à l'orthographe d'Arles et de Beaucaire "terrou, tounerrou...", elle n'a pas de raison d'être, croyez-le bien. Les bonnes éditions de Coye, les plus respectables, portent l'o final. Et puis, Coye était, en orthographe, (il l'avoue dans une de ses préfaces) d'une infirmité déplorable. voyez un peu. aquelou chatou es amadou... cette jeune fille est de l'amadou". terrado, terradou; amado, amadou; bouldo, bouldou; benesibo, benesidou; cagado, cagadou; rougado, rougadou, ainsi de suite: terre, terroir; aimée, amadou; bouillie, ustensile à faire bouiklir; bénie, benissoir; etc. passez donc sans crainte au fil de l'épée tous ces ou, et qu'ils restent tous sur le champ de bataille. vous me renverrez les réclamants, si vous voulez. réfléchissez-y bien, notre livre ne doit pas consacrer cette forme absurdisime, et jugée telle par la grande majorité des troubaires. J'ai entendu des Beaucairois et des Arlésiens: ils prononcent comme vous et moi: aquelo chato es poulido, et non: aque-lou cha-tou es pouli-dou. Vous n'avez que deux finales muettes: en a (Castil-Blaze, Peyrottes, Moquin-Tandon, etc); en o, nous tous, fin que d'un. Les quelques dissidents n'y ont jamais bien réfléchi. — Quant à Mistral, il lui est bien facultatif d'orthographier comme il l'entendra. celui-là est majeur. Le cher républicain fait en ceci du juste-milieu pur. c'est un système bâtard: mais son talent et son génie le légitiment. — je ne dois pas vous cacher que l'orthographe de votre dernière pièce a fort scandalisé Crousillat ! Voyez un

peu, quel grand malheur il vous est arrivé là !!! allons, dites donc un solennel mea culpa, cierge en main et corde au cou !! — Je me suis beaucoup réjoui de la faveur que Bousquet vous a demandée, et du bonheur que vous avez eu à le lui accorder. Puisse cet exemple trouver des imitateurs ! — Je vous remercie d’avoir fait annoncer ma part dou bon Diéu dans le Mémorial d’Aix.- Je suis charmé d’apprendre que votre affaire de la Provence s’est terminée à votre profit. Il n’en pouvait pas être autrement.— laissez-les donc tranquilles désormais. quau manjo sa merdo, se salis.—

Rappelez-moi au souvenir de votre bonne mère, de Madame Gaut, que je n’ai fait qu’entrevoir, de votre frère, dont le talent m’a impressionné. Adieu, mon ami.

J. R.



Roumanille à Gaut

septembre 1853 c

Mon cher,

Votre lettre m’est arrivée au moment même de mettre à la poste celle que je vous ai écrite ce matin, et où vous trouverez les vers que j’ai soutirés à Chalvet. — c’est fait. écrivons encore. Vous avez fait à la lettre de St René l’acueil qu’elle méritait. C’est, pour ce pauvre volume, une bonne fortune.— Mgr d’Avignon est absent. Dès qu’il arrivera, et il ne peut tarder, - je ferai mon possible, par d’excellents aboutissants que j’ai auprès de lui, de lui soutirer (puisque le mot est à l’ordre du jour) son honorable souscription. — Je désire que vous convertissiez Aubanel. — quant à Glaup, il est bien décidé (je ne sais trop par quelle lubie) à retirer ses grenouilles - à henri V, s’il les lui demandait ! - C’est fort ????. J’ai bien ri en pensant au tour que vous pourriez lui jouer. je sais comme certain combien qu’il rirait bien lui-même, si vous le lui jouiez. a sa place, je ne m’en fâcherais pas. vous comprenez bien qu’il nous est impossible d’avoir son avis à ce sujet... Donc, faites ce que vous voudrez. Je vous donne carte blanche. c’est vous qui avez le lard : faites-en ce que bon vous semblera. Je rirai quand il faudra rire... une lettre de vous arrangerait l’affaire. c’est mon avis. que diable ! Il n’y aurait pas un procès là dessous.

vous voilà donc bien embarrassé au sujet de l’orthographe, mon cher, cela ne me surprend nullement. Je l’eusse été autant que vous, si, en voulant faire les Provençales, je n’avais pas pris mon courage à deux mains, et imposé à mes hommes, coûte que coûte, tout ce que le bon sens pouvait leur imposer. Croyez bien que vous ferez un pitoyable gâchis, un livre à provoquer le rire du premier lecteur sérieux venu, si vous n’êtes pas décidé fortement à sabrer sans pitié ces orthographes individuelles qui ne sont basées, le plus souvent, que sur l’ignorance la plus crasse. faites une unité: il nous la

faut. une œuvre collective ne peut pas s'en passer,- impossible. Relisez donc la 1ère partie de ma dissertation, vous y verrez l'embarras où je me suis trouvé, et la manière dont je m'en suis sorti. Faites comme moi, fussent tous les Bousquet du monde vous accabler de mercuriales. résumons: adoptez hardiment (avec ou sans accents sur l'ù) les diphtongues au, eu, ou, iau, ieú, iou. c'est de rigueur. Guerre à mort à l'ou pour l'o (terro, feno...); amputez les finales en a de Peyrotes, et autres, s'il y en a d'autres. (terra, fena.) Ceux que vous verrez pouvoir subri sans difficulté le système des étymologistes (je parle surtout de ceux qui, en orthographe, n'ont pas de principe arrêté, réfléchi, élaboré), étymologisez-les. quant à tout le reste, c.à.d. aux naturels de notre pays, comptez sur nous pour les soumettre à une uniformité raisonnable. Je vous le répète, ne vous laissez pas influencer par toutes ces lettres qui doivent vous arriver. Vous ne feriez plus rien de bon, croyez-le bien; et notre pauvre livre serait, sous ce rapport là surtout, d'une infirmité sans pareille. Où il faut renoncer à nous grouper, ou, si nous nous groupons, il faut de toute nécessité que nous ne pataugions pas trop dans notre orthographe. Il est des points acquis: nous ne devons pas les abandonner. Laissons dire, par exemple, cor à qui veut le dire, couer, id. couar, id; cur, id (c'est le droit des dialectes), mais ne permettons pas que l'un écrive Dieou, l'autre Dieo, l'autre Dieú, l'autre Diù... quand on dit partout de la même manière Dieou (c.à.d. Dieù) — Enfin, c'est compris, quoiqu'à peine dit.—

J'ai écrit à Moquin-Tandon, pour avoir l'occasion de lui parler de notre futur recueil. Il ne m'a pas répondu. Je ne puis pas aller plus vite que les violons. — quant à Castil-Blaze, il n'écrit plus. Voilà quatre lettres qu'il a reçues de moi. Il n'a répondu à aucune. Il me dit en partant: écrivez-moi souvent, mais ne vous scandalisez pas si je ne vous réponds jamais. je n'écris plus.— J'ai fait les 119 coups pour lui soutirer, l'an passé, un Noël pour notre recueil. Impossible. Il fait peu de vers, et le peu qu'il fait est d'une saleté révoltante. Camille Reybaud ne m'a plus donné signe de vie, et depuis longtemps. Il est à cent lieues de la Muse, et je le sais dans une disposition d'esprit telle qu'il me rirait au nez si j'allais lui demander des vers. Il cherche une position, qu'il ne trouve pas. Il est chargé de famille et de soucis. Renonçons-y. Croyez-le bien, mon cher Gaut, dès qu'il fut décidé que mon opposition à notre recueil projeté devait cesser, je m'attelai de bon cœur à la charrette, pour la conduire, le plus convenablement possible, où nous voulons qu'elle arrive. — Il faut que le recueil se fasse, me suis-je dit. tant pis ! mais faisons le de notre mieux. tirons le plus grand bien du plus grand mal possible - et voilà le fond de mon cœur. — Plus j'y réfléchis et plus il me semble que la lettre dont vous m'avez adressé le modèle nous fera tomber dans l'inconvénient que vous voulez éviter. Qu'ai-je besoin de constater le fait? constatez-le vous-même tout bonnement. un malintentionné pourra y voir de la jactance ? Les malintentionnés voient tout ce qu'ils veulent; Est-il bien difficile de dire: La publication des Provençales, de Roumanille; etc... grouper en ce faisceau etc. Celui qui écrit cette humble introduction et Roumanille eurent la bonne pensée... etc. Ils s'élaborèrent... etc. Il en sortit le congrès d'Arles qui etc. — puis viendra le congrès d'Aix, dont vous avez eu l'honneur de travailler la pâte etc. M. le Maire d'Aix qui etc. L'audition d'élite qui etc. L'Athènes du Midi dont etc. Croyez bien, mon ami, que cela vaudra beaucoup mieux qu'une lettre de moi. Quelque adroite qu'elle fût, quelque bien rédigée qu'elle fût, elle aurait toujours l'air de dire: avinus avinamus

fricot.???Gaut, voilà ce que je pense... réfléchissez-y. vous prendrez le parti que je vous conseille. Il est le plus simple, et partant le meilleur. Et puis, la position que vous vous êtes faite dans la ????? vous donne des droits que n'a pas le premier venu; usez-en donc sans crainte; et si les malintentionnés parlent... parbleu ! laissez-les parler.



Roumanille à M. Aubin

30 septembre 1853

(lettre à M. Aubin, imprimeur à Aix)

Monsieur Aubin,

On m'adresse, pour le recueil du Roumavagi, le pièce ci-incluse. remettez-la à Gaut: Il verra ce qu'il en devra faire. mon avis est qu'il peut sans crainte l'admettre. la 2° strophe présente des irrégularités qu'il serait difficile de faire disparaître. on peut la retrancher sans inconvénient.

J'ai bien regretté de ne pas m'être trouvé à Avignon Dimanche passé. J'eusse eu beaucoup de plaisir à vous y serrer la main.

Tout à vous et de tout mon cœur.

J. Roumanille

30 7b 53 Avignon.



Roumanille à Gaut

1er mars 1853

La triste nouvelle que vous venez de m'annoncer, mon cher Gaut, m'a bien douloureusement affecté. C'est là une rude épreuve à laquelle Dieu vient de vous soumettre. L'amour que j'ai pour mes vieux parents me fait comprendre toute l'étendue de votre douleur, à laquelle s'associe, comme moi, l'ami Aubanel, à qui je viens de parler de votre malheur inattendu. L'ami Giéra saura cela ce soir. Comme nous, il vous plaindra beaucoup, parce que, comme nous, il vous aime bien.

Allons, courage, mon pauvre cher ! Dieu châtie ceux qu'il aime, et c'est souvent sur ceux qu'il préfère que sa main s'appesantit. votre père n'est plus, mais il vous laisse, pour vous encourager et vous consoler, toute une vie de travail, d'honnêteté et d'amour. Les regrets qui ont entouré sa tombe toute une oraison funèbre qui doit aussi beaucoup contribuer à alléger votre douleur. Encore une fois courage, mon pauvre cher ! n'entendez-vous pas la religion qui vous dit: "ne le pleurez plus, car il a reçu sa "récompense ?"

adieu, mon cher ami. Dites à votre famille, avec laquelle il me tarde de faire connaissance, toute la part que je prends à votre deuil — et croyez-moi, mon cher,

Tout à vous et de tout mon cœur.

J. Roumanille

Avignon, 1 Mars 1853



Roumanille à Gaut

28 juillet 1853

Je suis charmé, mon ami, de vous avoir vu reprendre courage. J'avais donc bien raison de vous dire: en avant ! - Ce n'était que de la paresse. Mes troubadours me préviendront à temps, — et notre fête sera charmante. Je dois vous rendre compte de ce que j'ai fait depuis que je vous ai écrit. J'ai émoustillé, 1° L'abbé Lambert; 2° l'abbé Aubert (curé de Boulbon); 3° Garcin, à Alleins; 4° Anselme Matthieu à Châteauneuf-Calcernier; 5° Autheman, à L'Isle; et deux ou trois autres. —

Vous avez à réparer un oubli: réparez-le immédiatement. adressez à Aubanel, pour Borel, typographe une lettre d'invitation, où vous mettrez deux mots pour lui expliquer le mieux possible le retard dont nous sommes coupables à son égard. Ce charmant typographe a collaboré à nos noëls, comme vous pourrez facilement vous en convaincre: il est juste qu'il soit invité. Il peut se faire qu'il soit des nôtres: c'est un bon vivant, quoiqu'un peu timide, lorsqu'il se trouve avec des habits ou des redingotes. Dès que mes épreuves me laisseront respirer un peu, j'écrirai à Nîmes, pour savoir à quoi nous en tenir au sujet de Canonge et de Reboul. J'écrirai aussi à Chalvet. Quant à Fréchier, de Maussane, je le vis dernièrement à Arles: je lui parlai du Congrès: il fut quelque peu froid. Je pourrais essayer de l'échauffer.

Vous recevrez avec la présente une lettre que Cassan m'a remise avant-hier, avec instanteprière de vous la faire parvenir le plus tôt possible. C'est un scrupule d'homme pieux qui est la cause de la petite variante que vous trouverez dans ses vers. C'est respectable.

Vous me demandez des vers bien doux, bien tendres, bien rêveurs ! Si le public

aixois attend cela de moi, il sera fort désappointé. Je n'ai rien de nouveau en ce genre à pouvoir lui offrir, et suis incapable, ma parole d'honneur, d'écrire par ce surcroît de chaleur et d'épreuves, seulement 4 vers. Du reste, je n'ai pas une figure ni un ventre à dire quelque chose de pâle et de mélancolique. Ma rouge trogne et mon ait féroce seraient en parfaite contradiction avec ma poésie. Donc, n'en parlons plus. Je dirai ce que je sais de nouveau, je le dirai le mieux possible, et peut-être sera-t-on content de moi.

Ne craignez-vous pas que cette avalanche de vers ne rende notre séance assommante et éternelle ? C'est ma peur ! - Tenez la main à ce que tout soit, je ne dirai pas parfait, mais convenable, et que les gros mots et les grosses choses, vous savez ? soient impitoyablement rejetées. C'est plus essentiel qu'on ne croit. Le public a l'œil sur nous: tâchons de faire la meilleure contenance possible; et que les obes noires n'aient pas un iota à nous reprocher. C'est bien entendu. — Eh bien ! vous pouvez, maintenant, avoir une idée de notre recueil, si nous le faisons. Serait-il beau ? Répondez, la main sur la conscience. S'il n'est pas beau, ce que je crains, à quoi bon le faire ? C'est une question que se pose gravement notre ami Aubanel.

(Rendez-moi un service. Vous recevrez incessamment la Revue des bibliothèques (paroissiales. Vous y trouverez un article de moi. Soyez assez bon pour le faire insérer (dans le Mémorial. Je suis persuadé qu'il intéressera vivement les amateurs. Si vous (l'insérez, que ce soit in extenso. ne l'oubliez pas.

M. Seguin n'a pu me répondre au sujet de son adhésion à notre souper des poètes: je ne puis donc pas vous dire: Comptez sur lui. Quoi qu'il en soit, je reviendrai à la charge un peu plus tard. et peut-être gagnerai-je mon procès.

allons ! Courage encore, courage toujours, courage jusqu'à la fin ! Vous qui avez en main, cette année, tous les éléments de la chose, travaillez-les de telle façon qu'il en sorte un succès. Nous vous applaudirons, e béuren à vosto santa.

Nous allons imprimer demain mon dernier péché poétique: Il va sans dire que vous serez des premiers servis.

Il serait bon que cette charmante enfant de 16 ans, qui gazouille, à Aix, des poésies françaises qui m'ont fait plaisir, veuille bien, d'ici au 21, écrire quelques vers provençaux. nous les lirions à la séance, et ils seraient fort applaudis. N'avez-vous pas, auprès de la jeune Muse, quelque aboutissant ?

Voilà, à peu près, et grosso modo tout ce que j'avais à vous dire.

adieu, mon ami. Tout à vous et de tout mon cœur.

J. R.

28 Juillet 53

P.S. Chauffez donc Aubanel et Glaup, de telle façon que le boudin ne leur fasse plus peur.



Roumanille à Gaut

12 août 1853

Mon cher Gaut,

La lettre de M. D'Astros m'a dit, plus que je ne me l'étais déjà dit à moi-même, combien est grave l'obstacle que vous aurez à surmonter, au sujet des pièces dont vous avez été et dont vous serez assailli. Le public est menacé d'avoir à subir, ce qu'il peut y avoir de plus insipide, de plus fastidieux au monde: une séance éternelle où on lui crachera par milliers des vers provençaux plus ou moins amusants, pris à part, mais souverainement assommants, enfilés, dans une seule et même fournée, comme les graines d'un interminable chapelet. Voici, après mûre et longue réflexion, ce que je pense à ce sujet: il faut, ou renoncer à la publicité de notre séance, ou bien réduire à des proportions raisonnables les pièces qui devront être lues. Il le faut absolument. Nous ne pouvons pas infliger à notre auditoire le supplice de cinq, peut-être de six heures consacrées à entendre réciter des vers provençaux: nous ne le devons pas. Comment faire pour ménager et le public, et l'amour-propre de nos hommes ? Je n'en sais rien, c'est un problème qu'il faut que vous étudiez et que vous résolviez, mon cher ami. Si vous aviez su que vous seriez envahi, vous auriez autrement rédigé votre circulaire. Mais, c'est fait: nous n'avons plus à y revenir. Il faut donc que vous preniez sur vous d'éliminer largement bien des pièces, la mienne la première, si c'est nécessaire. Il faut, coûte que coûte (je le rabâche), que nous ne sciions pas le dos à notre public, ou bien que nous nous inondions de vers à huis clos. Sinon, on se rira de nous.

Si je n'étais pas cloué à mon travail comme je le suis, j'irais, sur l'invitation du bon M. D'Astros, vous dire tout cela de vive voix, et sur tous les tons; et vous aider dans la préparation de notre fête; mais j'ai d'inexorables épreuves qui me retiennent ici tous les jours, du matin au soir, un travail des plus continus et qui n'entend pas plaisanterie. Que M. D'Astros, à qui j'ai dit tout cela, veuille bien m'excuser, si je ne me rends pas à son appel. Du reste, si vous le voulez bien (et vous le voudrez), vous ferez tout ce qu'il y a à faire, et vous en acquitterez bien. — La rédaction et l'impression du programme sont-elles si pressantes qu'il faille s'y mettre immédiatement ? - Il me semble que vous pourriez les différer jusqu'après mûr examen de la question qu'il faut éclaircir, jusqu'après délibération, entre vous et M. D'Astros, du parti que vous avez à prendre. On peut imprimer, dans une nuit, plus de programmes qu'il ne vous en faut.

Voilà, mon Cher, ce que j'ai jugé à propos de vous écrire. Je reprends mon travail. Tout à vous, mon ami, et de cœur et d'âme.

J. R.

Avignon, 12 Août 53

Roumanille à Gaut

août 1853

Je suis charmé d'apprendre, mon cher Gaut, les bonnes, les excellentes nouvelles que vous me donnez. allons ! notre fête sera brillante. Une seule chose nous inquiète... c'est l'interminable longueur du spectacle. Savez-vous que, s'il fait chaud, et si votre salle est pleine, et si la poésie provençale chante, chante, chante encore, et puis encore, et puis toujours, le public ne manquera pas de dire in petto : sont-ils insipides ces êtres-là !... Mais, comment parer à un pareil inconvénient ? Je n'en vois pas trop le moyen. Au fait, nous serons chez nous: nous serons bien libres de nous inonder des flots de notre poésie. Si le public n'est pas content, nous lui rendrons son argent à la porte.

Aubanel a en horreur, il est vrai, l'orthographe que l'on exhume, mais soyez tranquille, je vous l'amènerai pieds et poings liés, et je le guérirai, d'ici-là, de cette terreur panique dont les ar l'ont rempli. - Il dira au Congrès li dous bessoun, stances délicieuses. Je ne pense pas que, d'ici là, il change d'avis.

Quant à moi, je n'ai d'avouable et d'inédit que ma part du bon Dieu, mais c'est trop long... impossible que je la récite, bien que je sache déjà par expérience qu'elle peut vivement impressionner le public. Je vous offre, ce que j'avoue peu, mais ce qui est inédit aussi, une fable, un conte, que sais-je, moi ? intitulé lou Partage, qui a, je crois, 110 ou 120 vers; si j'avais eu la tête à la poésie, et si mes occupations n'avaient pas été aussi exigeantes, aussi multipliées qu'elles l'ont été, j'aurais pu écrire quelque chose ad hoc. Impossible ! J'avais entamé un sujet assez gentil: eh bien ! J'ai écrit deux vers, ni plus ni moins, et deux vers qui ne riment pas. Voilà une confession humble, simple, prudente et entière, elle en un mot que l'exige le catéchisme. Absolvez-moi au nom de la Muse, et n'en parlons plus. — Nous ne pouvons partir d'ici que le 20 au soir; impossible de partir avant; mes épreuves le veulent ainsi. Voici, sauf erreur ou omission, la composition de notre précieux colis: - 1° Aubanel; 2° Tavan; 3° Autheman; 4° Léon Alègre; 5° Mistral, sans doute; 6° Matthieu, qui m'a affirmé, avant-hier, vous avoir écrit; 8° Brunet; 9° Cassan, si ses occupations ne le retiennent pas; 10° Chalvet de Nyons; 11° votre serviteur. Il pourrait y avoir, d'ici là, un petit supplément imprévu. Quant à Glaup, il est probable qu'il ne sera pas des nôtres: par surcroît de malheur, des clients qui ont affaire avec le chemin de fer d'Avignon à Valence, auront besoin de lui le 21 du courant. Vous pensez bien que, de notre côté, nous avons fait et dit, pour l'entraîner avec nous, tout ce qu'il était possible de dire et de faire. Je l'ai abandonné, pour ma part, à ses paperasses et à ses clients qui ne lui ont pas même permis, jusqu'ici, de répondre à la délicieuse sommation que vous lui avez faite par exploit du.

L'autre jour, Mademoiselle hotense Rolland me fit le plaisir et l'honneur de me communiquer la pièce qu'elle est dans l'intention de lire. Je lui répondis, courrier par courrier, et lui suggérai la bonne pensée d'aller vous trouver, pour que vous, qui savez partir comme elle, lui donnassiez tous les bons conseils au sujet des vers qu'elle me soumettait. Avez-vous vu la Muse ? Si elle n'est pas allée chez vous, par un sentiment de timidité bien naturel à son âge, allez chez elle. Ne laissez pas échapper l'occasion que

nous avons d'offrir au public les chants d'une Stéphanette de Gantelme, ou d'une ???, comme vous voudrez. La présence de Mademoiselle au milieu de nous, serait, vous le savez, d'un piquant et d'une originalité parfaite. On en écrirait. Vous avez donc, dans votre bouquet, bien des épines et des herbes compromettantes ! Comment vous en débarrasserez-vous sans offenser ceux qui ont eu la bonhomie de vous les offrir ? — C'est assez délicat. Nous faisons appel aux Muses, et quand les Muses obéissantes à votre voix, nous arrivent habillées à leur façon, nous leur fermerions la porte au nez; c.à.d. nous leur interdirions l'entrée du recueil que vous voudriez faire ? — ne serait-il pas plus simple de renoncer tout bonnement à la pensée d'un recueil ? que si nous faisons les aristocrates, si nous admettions celui-ci, et rejetions ceus-là, nous serions dignes de recevoir une grêle de pommes cuites. Dans les Provençales, j'admettais qui je voulais admettre: j'étais libre de recevoir chez moi tels et tels, et d'interdire l'entrée de ma maison à qui bon me semblait: m'est avis qu'en ceci, nous ne devons pas être exclusifs, et alors, voilà des épines et des herbes plus que nous n'en voudrions? Nous vous soumettons un peu grosso modo ce que nous pensons ici à ce sujet. mais vous êtes homme à aplanir toutes les difficultés. N'en parlons plus. — Je crois que Garcin, un peu maladif en ce moment, sera des nôtres. Il m'a communiqué, l'autre semaine, une fort belle pièce qu'il se proposait de vous adresser. — Aubanel a une lugubre chanson de table pour le dessert. — je me contenterai d'applaudir les chanteurs.— nous aurons Bénédict et Desanat. Tant mieux. aurons-nous Gelu ? Je ne le pense pas. Il est tel passage de notre circulaire qu'il aura pu prendre pour lui. — St René Taillandier sera en Afrique, je vous l'ai dit. Laurens sera en prois, a-t-il écrit, aux affaires que lui donnent à cette époque, sa faculté de médecine. — Canonge est malade. Il va prendre l'air dans les Cévennes... Reboul se déplace difficilement. Je vais faire auprès de lui une dernière tentative. — voilà à peu près tout ce que j'avais à vous dire. Allons ! courage ! — Et puisse notre séance être légère à notre public. Tout à vous — mon cher Gaut, et de toute mon âme.

J. R.



Roumanille à Gaut

23 août 1853

Mon cher Gaut,

Je suis arrivé à bon port, ici j'ai déjà embrassé tous mes hommes, comme moi harassés de fatigue, de fatigue et de bonheur. Allons ! cela a marché admirablement - honneur à vous, mon brave ! honneur à cette bonne et intelligente population d'Aix, qui a eu tant d'applaudissements pour les bons, et tant de bienveillance pour les médiocres et les mauvais. à vous honneur, et remerciement pour l'accueil si sympathique et si

fraternel que vous nous avez fait. — à l'heure qu'il est votre compte rendu est sur le métier. J'ai en vous une confiance sans borne. cet article sera ce qu'il doit être, et n'oubliez pas que le mémorial seul doit être le journal officiel de la chose. Laissez barboter tous les autres, si cela leur plaît; mais allez droit et allez bien. Gardez tous les épis, ceux qui sont gras et ceux qui sont maigres, ceux qui sont maigres surtout. Les mauvaises intentions (ne vous dissimulez pas qu'il doit s'en trouver) pourraient bien s'emparer de ces derniers à votre détriment.

Parlez de Mary-Lafont, de St René Taillandier, de d'Ortigues, de Reboul, de Canonge, de Blaze, de Jérôme Bonaparte, comme il faut en parler: leurs adhésions nous donneront du relief. n'oubliez pas de joindre à ces adhésions celle de Mademoiselle Clémence Vernède de Corneillan petite nièce de l'illustre Philippe de Girard, notre compatriote, qui inventa la filature mécanique du lin, et qui eut droit ainsi au million promis par Napoléon Ier à celui qui enrichirait la France de cette découverte. (Napoléon III a accordé à cette famille, en attendant le paiement de cette dette nationale, une rente annuelle de ... à la mémoire d'un maréchal de la lésine et de l'industrie; et a décrété que le buste de l'inventeur serait placé à Versailles) mais revenons à notre Congrès. Ladite Clémence Vernède de Corneillan, née de Girard, m'a adressé, trop tard pour que je pusse la communiquer à notre assemblée, l'hommage très honorable d'une pièce de vers provençaux intitulée Naneto, trouvée dans les papiers de son oncle, l'illustre Chevalier Philippe de Girard, qui ne dédaignait pas de demander des délassements à la Muse de Provence. vous voyez bien, mon cher Gaut, que vous avez là un magnifique alinea à faire. — je vous prie en grâce de ne pas l'oublier. Mademoiselle Clémence m'a adressé à Aix, pour que je la distribuasse à tous nos hommes, une notice biographique de l'illustre inventeur -(par le poète Emile Deschamps): cela dut arriver à Aix hier après mon départ. Allez chez Aubin, et prenez connaissance de la chose; gardez pour vous quelques exemplaires de cette notice, et faites moi retour des autres, si toutefois la poste veut s'en charger gratis.

Voici les personnes auxquelles il faudra adresser un numéro du journal où se trouvera votre compte rendu. 1. St René (Montpellier), n° 2. Reboul (Nîmes), 3° Mademoiselle Clémence Vernède de Corneillan (4 Place Louis XV Paris). 4° d'Ortigues (vous en avez l'adresse); Brizeux, (rue de Vaugirard, 22, Paris); 5° Charles de Mazade (rédacteur de la Revue des deux mondes); 6° Moquin Tandon (vous en savez l'adresse); 7° Monsieur, Monsieur Jasmin (Agen); 8 } Café Courbier (à St Remy); 9° Emile Deschamps (Versailles); 10°. à M. Merimée, inspecteur des monuments historiques de France (à Paris); 11. à M. Villemain, secrétaire perpétuel de l'académie française (Paris); 12. à Camille Reybaud (Longjumeau); 13° à Castil Blaze (Rue Buffaut, 9); 14°. Laurens, secrétaire de la faculté (Montpellier)- à M. Fortoul (ministre) et à tous autres, artists ou rédacteurs de journaux grands et petits, que vous jugerez dignes de cette faveur. — Ce sera là un surcroit de dépense à laquelle nous aurions dû penser en pensant à celle que vous avez faites pour les lettres imprimés et programmes. pourquoi ne nous en avez-vous rien dit ? — il était si facile, au dîner, de vous faire payer tout cela, et autre chose ! — On ne peut pas penser à tout.

S'il vous prend la fantaisie de dire un mot de mon partage, dites que c'est là un specimen de la poésie populaire à laquelle je me suis livré depuis quelques années, pour

la moralisation des classes ouvrières, dans la société de St François Xavier, d'Avignon, qui me fait souvent appeler dans des séances afin que j'y lise des poésies dont on peut dire: castigant ridendo mores, poésies sans prétention, simples, sans parti pris d'effets littéraires, et qui atteignent plus sûrement le noble but que le poète se propose en les écrivant. Dites aussi, si vous le voulez, que Jean Reboul est fier de la dédicace que je lui en ai faite, et bref, faites comme vous voudrez. Ce que vous direz sera bien dit, et je crierai toujours bravo ! — voilà. (La part du bon Dieu, vous le savez, est aussi un assez joli échantillon de la poésie populaire dont (il) s'agit.) adieu, mon cher. Je veux que cette lettre vous arrive bientôt, je vais la clore. gardez bien le dossier du Congrès. Ne faites pas des jaloux pour les citations: cela romprait notre unité, si belle qu'elle en est touchante. Quant à M. Laidet, tant pis pour lui s'il se détache de l'arbre: la sève vivifiante n'arrivera plus jusqu'à lui.— vous ferez, plus tard, quand vous en aurez le temps, un compte rendu de ma dernière publication. Je vous en serai infiniment reconnaissant. adieu, mon cher ami. J'oubliais: dites à la fée des fleurs que son bouquet a déjà obtenu à Avignon, un magnifique succès. parlez de moi à votre bonne mère et à Madame Gaut: dites leur bien toute l'affection que je leur garde. tout à vous et aux amis.

(en travers de la page 2, au long de l'énumération des noms, la recommandation suivante: ne pas oublier Brizeux, ni sa lettre, ni ses vers.)

(Pas de signature)



Roumanille à Gaut

31 août 53

Mon cher ami,

Le retard du Mémorial m'inquiétait. hier, M. Martin, votre Compatriote, m'apporta son numéro d'abonné: je devorai immédiatement le bel article dont vous nous avez gratifiés, et je vous applaudis de toutes mes forces. Seulement, le passage où votre plume s'est métamorphosée en fer rouge pour marquer au front l'animal de la Provence, ne laisse pas de m'inquiéter. Cela amène naturellement au coup d'épée ou une balle, me dis-je, et je vois les débris de notre festin souillés de sang !! (horreur !) fort heureusement, il n'en sera rien, car votre lettre, que j'ai décachetée ce matin avec une vive anxiété, ne me parle ni d'épée, ni de pistolet: j'en ai conclu que votre homme a avalé, sans sourciller, cette coupe de déshonneur, jusqu'à la lie, et qu'il est complètement satisfait. Tout va bien. - Tenez-moi au courant, je vous en supplie, si quelque nouvel incident venait à surgir. — Revenons. votre article a dû faire sensation. Il est piquant, intéressant au possible. il a l'air comme il faut. C'est vraiment dommage que cet absurde néant (??) soit venu en altérer quelque peu la douce et calme physionomie. Mais aussi, quel cour (??)!... Bah ! vous avez bien fait de prendre la

défense de cette pauvre enfant. Bravo ! vous portez notre drapeau d'une main ferme. nous sommes fiers de vous.

abordons l'objet principal de votre lettre. malgré les bonnes raisons que vous me donnez, je persiste (je ne vous le cacherai pas) dans les sentiments où j'étais avant le congrès, où vous m'avez vu à Aix, et où je me trouve ici plus que jamais, car j'ai entendu débiter à Aix bien des bêtises - sans portée, sans valeur aucune. C'est sévère. que voulez-vous que j'y fasse. je suis persuadé que, in petto, vous êtes aussi sévère que moi. Nous ne devons pas oublier, mon bien cher, que, cette année plus que jamais, l'œil du public est sur nous, et que nous ne devons pas, si nous voulons que nos Congrès aient de l'avenir et du succès sérieux, compromettre le moins du monde l'honneur du corps. Je sais, et sais pertinemment, que Messieurs tel et tel, critiques parisiens, qui n'ont des yeux que pour Jasmin, cherchent avec ardeur le défaut de la cuirasse. Je vous demande un peu si le canal Zola, qui n'est pas déjà si mauvais, venait à tomber entre leurs mains, ou toute autre pièce que je ne veux pas citer, les jolies choses que l'on pourrait nous dire! Et comme ils triompheraient facilement, en opposant Françouneto ou Maltro ou la semmano d'un fil (???), aux billevesées prosaïques que l'on pourrait trouver dans le recueil projeté.—

voulez-vous savoir où bien des littératures, du siècle ou d'ailleurs, en sont à notre sujet ? Taxile Delors, le héros du Charivari, qui nous fait, cette année, l'honneur de s'occuper de nous, va vous l'apprendre: “Jaloux de l'éclat qu'ont jeté cette année les “jeux floraux, les troubaires ont voulu y répondre par un roumavagi, c;à;d; par une “sorte d'exposition des produits de l'industrie poétique de la langue d'ail .(sic)”

“nous verrons où en sont ces Messieurs, et s'ils travaillent la langue patoise comme nous autres vieux troubadours.”

“Les troubaires de la langue d'oil n'ont point convoqué les poètes des autres langues à “leur roumavagi ou exposition : on aurait vu, en comparant les divers produits, à qui “devait rester la suprématie du patois. “

“nous aurions volontiers accepté, pour notre part, le défi des troubaires, mais ils ont “reculé devant la lutte: c'est une priorité que nous tenons à constater.”

La chose est claire. Je sais pertinemment, je vous l'ai dit, que Messieurs du Siècle, etc. attendent, pour nous crouler , l'exhibition des pièces faibles dont nous avons surabondé. Voilà toute ma pensée, nette, franche. J'aime assez l'avenir de nos réunions, et la bonne renommée de notre corps, pour m'opposer à cette publication (plusieurs mots barrés). Que s'il nous était possible de faire un choix sévère, au point de m'exclure, si l'on me trouvait faible, je serais le premier à dire: en avant ! imprimons. être sévère ! le pouvons-nous ? Je ne le peux pas. Notre réunion de l'an prochain serait gravement compromise par cette sévérité. Je suis fâché plus que vous ne sauriez le croire, de me trouver ainsi en opposition avec vous à ce sujet. pourquoi faut-il qu'en étant indulgents pour les mauvais, nous ne puissions que compromettre gravement les bons ? — Aubanel est de mon avis. Il a sauté comme un chat sur braise quand je lui ai fait part, sans commentaires, de la lettre que vous m'avez écrite. à Aix, j'ai quitté Mistral dans ces dispositions. C'est l'amour de notre langue, de notre littérature, de notre association qui nous fait penser de la sorte. quoi qu'il en soit , nous n'avons pas le droit de vous empêcher de faire ce que vous voudrez. Il me semble que vous devriez mieux mûrir la

chose, jeter un coup d'œil sur votre volumineux dossier. Il me semble aussi qu'il en devrait sortir la conviction où nous sommes. cela m'apparaît clair comme le jour. En somme, si vous voulez absolument publier ce recueil, eh bien ! publiez-le. mais, souvenez-vous-en, il vous en méarrivera, et nous, priéu, ne manquerons pas, soyez-en bien convaincu, de recevoir plus d'une éclaboussure. Voilà, mon cher, avec toute la franchise dont je suis capable, sans arrière-pensée, mon avis à ce sujet. Je vous conseille de le méditer. c'est grave.

J'attends avec impatience les compte-rendus que vous m'annoncez. assurément (le vôtre excepté, bien entendu) tout ce que j'ai reçu est pitoyable. Le Courrier de Marseille a été peu bienveillant en parlant de l'incident Laboulée (???), en faveur duquel je pris la parole, si vous vous en souvenez. attendons les bons. n'oubliez pas de m'adresser tout ce qui paraîtra à Aix à ce sujet: vous me ferez plaisir. notre journal borgne, vu l'abondance des matières, veut s'en tenir au compte-rendu qui a paru dans la Gazette. J'écrirai à Canonge: il pourrait nous consacrer un article dans l'opinion du midi. Reboul veut absolument savoir ce qui s'est passé à Aix - adressez-lui le mémorial, si toutefois vous ne l'avez déjà fait. Il est bien entendu que tout ceci est confidentiel. Je vous aime assez pour vous ouvrir ma poitrine et vous dire: lisez. adieu, cher Gaut. Tout à vous et aux amis, et de tout mon cœur.

J.R.

Avignon, 31 aout 53



Roumanille à Gaut

6 septembre 1853

Vous ne sauriez croire, mon cher ami, combien j'ai souffert en vous voyant en butte à toutes les vilénies auxquelles vous venez de répondre avec tant de raison et de dignité. Ce Monsieur Nieutr(???) n'est pas un héros: il s'est rendu indigne de recevoir vos coups de fouet. Laissez-le tranquille; ne lui dites plus rien; ne cherchez plus à le voir, car la chose doit avoir été jugée à Aix comme elle l'a été ici; et à Aix comme ici, tous les hommes de cœur sont avec vous. Assez ! assez ! — il est réellement fâcheux que notre fête ait eu pour vous de pareilles conséquences. J'aurais bien voulu qu'il me fût possible d'en prendre ma bonne part.

Je vous le répète, ne dites plus rien. Peut-être aura-t-on le triste courage d'y revenir: ne vous en inquiétez pas; laissez les dire. Ils sont jugés. Je demande ce silence à votre amitié: qu'elle ne me le refuse pas. Laissons là ce fumier, et respirons le parfum de votre Rosa mystica, que je n'entendis pas assez bien le 21, et que je viens de lire, de relire avec amour. C'est joli au possible; c'est le pieux pendant de votre dindouletto; il y a là des perles et des diamants poétiques. cette pièce a ma sympathie plus qu'aucune des vôtres, et je voudrais bien qu'elle rayonnât dans mes margarideto. Bravo ! mon ami.

Reboul m'a écrit hier, pour m'accuser réception de la Part dau bon Diéu, dont il a été émerveillé; c'est simple et vrai, dit-il comme la nature et cela laisse bien loin les Sounjarello. Voici ce qu'il dit de vous:

“J'ai lu avec le plus vif intérêt l'article de M. Gaut. Le provençal ne gâte certes rien à “son français, et s'il sacrifie sur deux autels, les deux cultes n'ont pas à s'en plaindre.”

La lettre de M. Charles Didier est charmante; il y a là une causticité de bon ton et de bon goût. Je trouve qu'il n'a pas assez distribué de couronnes. votre Rosa mystica et les deux jumeaux d'Aubanel n'auraient pas dû être passés sous silence. Ce sont, à mon avis, les pièces capitales de notre exhibition poétique. De plus, notre honorable confrère a trop sévèrement jugé les lettrés. Les lettrés sont autant et plus provençaux (je l'ai souvent remarqué) que les ouvriers et les paysans. Nous sommes là 7 à 8 qui sommes loin «de penser en français et de traduire ensuite nos pensées en provençal.» Quoi qu'il en soit, la lettre de M. Didier nous a fait le plus vif plaisir. Il serait heureux pour nous qu'un journal parisien la reproduisît. — Où se trouve M. Charles Didier ? J'aurais du plaisir à lui écrire.

Avez-vous lu les quelques mots que nous consacre la Gazette de France ? cette vieille bégueule a une mauvaise foi insigne. Elle a eu à cœur de ressasser ce qu'on a écrit de plus pitoyable et de plus erroné au sujet de notre fête. avec le Courrier de Marseille, elle nous représente comme des Sauvages qui ont pourchassé la muse française. vous savez qu'elle fut ma réponse à ces quelques troubaires par trop sévères qui veulent empêcher M. de Lakerlée (Laboulée ???) de lire sa fable. Le sieur Brisset de la Gazette aurait dû y regarder à deux fois avant de parler de nous comme il l'a fait. Elle devait laisser au Charivari, et ce style, et ces appréciations. Je le ferai dire à M. Brisset. Car enfin, il y avait là quelques légitimistes qui en valent bien d'autres !...

adieu, mon cher ami. Je finis comme j'ai commencé: Laissez les tranquilles, ne leur dites plus rien. Et que cela ne vous inquiète pas le moins du monde.

Tout à vous, mon cher ami, et de tout mon cœur.

J. Roumanille

Avignon 6 7bre 53

P.S. tenez-moi au courant.



Roumanille à Gaut

septembre 1853 a

Mon cher Gaut,

Anselme Matthieu, que des affaires importantes empêchent de venir assister à notre fête, m'écrit aujourd'hui une lettre où je trouve deux pièces, deux perles précieuses, que je viens de recopier, et je m'empresse de vous les faire parvenir. Il me dit qu'il sera heureux de les voir admettre, et qu'il s'exécute volontiers, car "illustration oblige." c'est très bien. Lisez cela: vous en serez content. Li dous poutoun surtout m'ont enchanté. c'est de l'antique.

Vous avez eu une idée merveilleuse, et vous l'avez merveilleusement exécutée. Je veux parler de votre dialogue entre la Muse française et la Muse provençale. C'est spirituel et charmant au possible. Amante alterna camena (???). Comment diable faites-vous pour être si fécond concit ??? tout à la fois ? Je dois vous dire que vos vers provençaux, ainsi orthographiés, ont une douceur, un charme de plus, croyez-le bien. Ceci me confirme de plus en plus dans la pensée où j'étais que nos dialectes ne sont plus tels que nous les font nos orthographes savantes. ils ont bien leur bonne part de mélodie, que lesdites orthographes semblent détruire le plus souvent.. Ah ! si j'étais vous !!

hier le facteur m'apporta une lettre: c'était un imprimé. Un imprimé ? et d'où vient-il ? Le timbre était empâté et illisible. — Encore une circulaire, me dis-je, un emprunt de Bade, ou d'ailleurs. Refusé. j'ai su, par Aubanel, que je vous avais impoliment mis à la porte, vous, mon cher ami, cher M. Aubin. Je vous demande mille pardons. — Vous me demandez mon nom. — Roumanille. — mon prénom: -Joseph. ma profession: - correcteur de l'imprimerie Seguin aîné. Mon âge: -

un bèu matin, dau tèms di-z-iero,

siéu na d'un jardinié 'me d'uno jardiniero

Dins li jardin de San Roumié...

un bèu matin : c'est vague. — le 8 août 1818. —

vous trouverez, sur la couverture de ma part dau bon Diéu les titres des productions publiées dont je suis l'auteur. Sans oublier, parbleu ! évident, "ou non publiées." — Mettez: 52 comédies en 5 actes; 18 pièces épiques; 108 chansons; 99 ballades; 140 noëls; 6 épîtres; 1 satire; 19642 sonnets. etc. etc. etc. Ou plutôt, ne mettez rien du tout et faites en autant pour tous les autres. attendez que toutes nos fleurs soient en complet épanouissement. Le blé n'est blé que quand il est dans le grenier; eet le vin n'est vin que quand il est dans le tonneau. Que si un de nous couve quelque œuvre capitale, dites-le. mais ne dites pas que Mistral travaille à un canau Brisson (???); M. tel autre à un dialogue épique entre un Bossu, un borgne, et un rhinocéros. - Voilà, mon cher, mon avis à ce sujet. J'approuve fort vos quelques mots de biographie. Si vous en gratifiez les uns, il est bien évident qu'il faut en gratifier tout le monde: le garde champêtre, je le comprends, et Mistral-Virgile sont égaux devant votre plume. mais voici: ledit garde champêtre avec sa biographie, et Moquin-Tandon, Camille Reybaud, Glaup, Castil-

Blaze, Canonge, M. d'Anselme, V. Gelu, G. Bénédict, C.h. Dupuy, Jasmin, (car, malgré lui, il est de la famille) — etc. ne l'auraient pas ? Pensez-y bien; et ne biographez personne, si vous ne les biographez pas fin que d'un. Ces Messieurs, quoiqu'absents, ont rendu à notre littérature des services bien autrement sérieux que ceux rendus par deux étoiles, trois, et quatre, et cinq étoiles. Et Désanat, cela compte pour rien ? — Je livre cela, mon ami, à vos judicieuses réflexions.

Et je livre à votre correction ce vers, que le typo a dû vous allonger:

“Autheman, que soù rire e ploura”

vous dites:

“il est généralement convenu, en écrivant le Provençal moderne, de donner à l'u la prononciation italienne ou, lorsqu'il est marqué d'un accent tonique.”

Avez-vous remarqué que, dans ces cas, la tonique ne tombe pas sur ou, mais sur la voyelle qui le précède immédiatement ? ainsi, dans badau, ce n'est pas sur u que la voix appuie, que la tonique tombe, mais sur a, comme c'est sur l'o dans roussignou, su l'è dans feù ? — Si j'étais étranger, voyant un accent sur l'u de badaù, je prononcerais bada-u, comme dans le français bahut... mai noun, fasès .m'amuse aqui en de parpello d'agasso.

Dites à M. Aubin, non pas que j'irai prendre au collet mes amis et connaissances pour les faire souscrire à notre livre, mais qu'une annonce bien conçue sera insérée dans les journaux d'Avignon, laquelle annonce dira que les souscriptions sont reçus, à Avignon, par J. Roumanille. Rue bouquerie, 13. Vendra ce que vendra. Mauvaise ville que la nôtre ! Tounin est en vente depuis bientôt un mois. nous en avons vendu 5 ou 6 exemplaires En novembre, je puis bien en avoir donné 60 à 65. — mauvais métier ! (si métier il y avait.)

Voici maintenant une confidence: Théodore Aubanel ne veut pas vous envoyer l'originale chanson qu'il a chantée au dessert, parce que, dit-il, il n'en est pas content. or, son mécontentement est franc, mais il n'est pas fondé. Il s'agit de lui soutirer la pièce. De mon côté, je vais l'attaquer. Du vôtre, écrivez-lui une lettre pressante, où vous élèverez sa chanson jusqu'au 9e ciel, et où vous le supplierez de vous l'adresser sans retard... etc.

double assaut. voilà.

Bonnet, ne se sentant pas le courage de lire son élégie, qui l'eût fait pleurer comme un enfant, se raccroche à des grenouilles, qui réellement son mauvaises. Qu'il m'écorche, s'il veut, m'a-t-il dit, plutôt que d'exiger ce sacrifice. Donc, n'y comptez pas, et contentez-vous de la plaquette (???). tout ce que l'on peut réciter, dit-il, ne peut pas s'imprimer. Grave enseignement pour vous, cher ami. Soyez sévère, nom d'une pipe ! aarrière les boiteux et les éclopés ! Ils se fâcheront. — qu'avons-nous à y perdre ? - Il y a là le bon grain et la paille. bouffa, boufa, e que lou paillun s'enane. Songez que du haut de ce monument toute la France vous contemple. — Autre chose: n'oubliez pas de payer à M. St René Taillandier, qui, par la préface de nos Provençales, a tant mais tant contribué à nous faire en France des amis, et des amis d'élite. Ceci est pour nous un devoir. — adieu, mon ami. Ecrivez-moi quelque chose.

J.R.

Roumanille à Gaut

septembre 1853 b

Mon cher ami,

M. St René Taillandier m'écrit de Paris. Je trouve dans sa lettre une lettre dont nous pouvons, à mon avis, tirer un appti excellent. elle était destinée à être communiquée, sinon au public réuni dans la salle du Congrès, du moins aux troubadours trinquant et chantant à table. "Voici la lettre que j'aurais dû vous adresser il y a six semaines - me "dit l'auteur; elle était dans mon cœur et dans ma tête; mes occupations, mes voyages, "mille soucis m'ont empêché de la mettre sur le papier. Je l'ai antidatée: supercherie "innocente dont je ne me sens pas très-coupable -: c'est du reste la vraie date de la "conception. Voyez ce que vous en pouvez faire; je vous la livre avec droit de vie et de "mort..."

J'en ai conclu, mon cher ami, que M. St René, qui a déjà tant fait pour nous, tient à grossir l'avant-garde des protecteurs haut placés que nous avons le bonheur d'avoir, le joindre à son ami Brizeeux, à Mary-Lafont, et avoir, au milieu d'eux, la place qu'il a si bien méritée ! - Je vous adresse cette lettre. Tout me porte à croire que vous lui donnerez une place dans votre avant-propos. Il y a là, vous le verrez, des louanges qui me sont personnelles, et que je dois aux vives et trop bienveillantes sympathies que me garde le brillant professeur. que si vous trouvez quelque inconvénient à ce qu'elles figurent en tête de notre livre, adoucissez-les, ou retranchez-les tout à fait... peu m'importe ! J'aime assez lke tout pour me contenter d'en faire humblement partie. Dites-moi, mon cher secrétaire, votre avis à ce sujet, et faisons tout notre possible pour tirer profit de cette bonne aubaine. M. St René, par sa position, par ses travaux, par son excellente réputation, par ses travaux, par son excellente réputation chez nous et à l'étranger, en Allemagne surtout, peut faire, vous le comprenez, un bien infini à notre publication. J'attends votre réponse avec impatience.

L'ami Cassan, homme ad hoc, nous a déjà fait bien des souscriptions. Samedi, il en était à son 18°. Je sème, et quand j'ai semé, je le fais recueillir ! cela indépendamment de tout ce qu'il sème et recueille lui-même. C'est un Monsieur impayable. Dieu l'a doué d'une physionomie e d'un teta doun qui ne peuvent qu'avoir d'excellents résultats pour la chose. pour rien au monde je ne ferais ce qu'il fait. Je vous promets de l'aiguillonner et de le chauffer. Il pourrait bien (seul ?? succès inouï; vu l'indifférence de notre plate cité) arriver à 301 ! Vous n'avez pas encore écrit à Aubanel... vous le ferez. Si vous ne lui soutirez pas sa chanson, personne ne pourra la lui soutirer. Il faudra donc y renoncer. Il s'est mis dans la tête que son œuvre était mauvaise ! Est-il bien enfant ! une bonne chose, ce serait de soutirer à Glaup son ode aux grenouilles. celui-ci sera plus dur à cuire. aussi, je ne vous conseille pas trop d'entamer les négociations. — J'y ai déjà perdu mon latin. Glaup, quand il s'en mêle, est têtue comme un âne gris. Je voudrais de tout mon cœur, vous n'en doutez pas, que cette publication fût bonne, et que les diamants couvrissent totalement les quiéu de go, selon l'heureuse expression de

Matthieu. Il y va de l'honneur de la chourmo. — Votre préface doit être sur le métier, à l'heure qu'il est. Soignez ça, soignez donc: vous avez là une bonne fortune que bien des plumes parisiennes vous envient ! Soyez sobre et syez simple (entre amis, on se permet des conseils: comme c'est le cœur qui les donne, c'est le cœur que les reçoit) em'acó pas mai.

Mettez donc des accents sur vos ù, parbleu ! le tout est que M. Aubin en ait assez. Et dites à ceux qui n'en veulent pas, à Crousillat entr'autres, qui, depuis quelques mois à peine, professe pour les accents en général, et pour ceux placés sur l'ù en particulier, un mépris souverain, je dis aux anti-accentistes: laissez donc faire, le conseil des ministres ne s'assemblera pas pour ça. voilà. quant à l'orthographe d'Arles et de Beaucaire "terrou, tounerrou...", elle n'a pas de raison d'être, croyez-le bien. Les bonnes éditions de Coye, les plus respectables, portent l'o final. Et puis, Coye était, en orthographe, (il l'avoue dans une de ses préfaces) d'une infirmité déplorable. voyez un peu. aquelou chatou es amadou... cette jeune fille est de l'amadou". terrado, terradou; amado, amadou; bouliko, boulikou; benesibo, benesidou; cagado, cagadou; rougado, rougadou, ainsi de suite: terre, terroir; aimée, amadou; bouillie, ustensile à faire bouiklir; bénie, benissoir; etc. passez donc sans crainte au fil de l'épée tous ces ou, et qu'ils restent tous sur le champ de bataille. vous me renverrez les réclaments, si vous voulez. réfléchissez-y bien, notre livre ne doit pas consacrer cette forme absurdisime, et jugée telle par la grande majorité des troubaires. J'ai entendu des Beaucairois et des Arlésiens: ils prononcent comme vous et moi: aquelo chato es pouliko, et non: aque-lou cha-tou es pouli-dou. Vous n'avez que deux finales muettes: en a (Castil-Blaze, Peyrottes, Moquin-Tandon,etc); en o, nous tous, fin que d'un. Les quelques dissidents n'y ont jamais bien réfléchi. — Quant à Mistral, il lui est bien facultatif d'orthographier comme il l'entendra. celui-là est majeur. Le cher républicain fait en ceci du juste-milieu pur. c'est un système bâtard: mais son talent et son génie le légitiment. — je ne dois pas vous cacher que l'orthographe de votre dernière pièce a fort scandalisé Crousillat ! Voyez un peu, quel grand malheur il vous est arrivé là !!! allons, dites donc un solennel mea culpa, cierge en main et corde au cou !! — Je me suis beaucoup réjoui de la faveur que Bousquet vous a demandée, et du bonheur que vous avez eu à le lui accorder. Puisse cet exemple trouver des imitateurs ! — Je vous remercie d'avoir fait annoncer ma part dou bon Diéu dans le Mémorial d'Aix.- Je suis charmé d'apprendre que votre affaire de la Provence s'est terminée à votre profit. Il n'en pouvait pas être autrement.— laissez-les donc tranquilles désormais. quau manjo sa merdo, se salis.—

Rappelez-moi au souvenir de votre bonne mère, de Madame Gaut, que je n'ai fait qu'entrevoir, de votre frère, dont le talent m'a impressionné. Adieu, mon ami.

J. R.



Roumanille à Gaut

septembre 1853 c

Mon cher,

Votre lettre m'est arrivée au moment même de mettre à la poste celle que je vous ai écrite ce matin, et où vous trouverez les vers que j'ai soutirés à Chalvet. — c'est fait. écrivons encore. Vous avez fait à la lettre de St René l'accueil qu'elle méritait. C'est, pour ce pauvre volume, une bonne fortune.— Mgr d'Avignon est absent. Dès qu'il arrivera, et il ne peut tarder, - je ferai mon possible, par d'excellents aboutissants que j'ai auprès de lui, de lui soutirer (puisque le mot est à l'ordre du jour) son honorable souscription. — Je désire que vous convertissiez Aubanel. — quant à Glaup, il est bien décidé (je ne sais trop par quelle lubie) à retirer ses grenouilles - à henri V, s'il les lui demandait ! - C'est fort ????. J'ai bien ri en pensant au tour que vous pourriez lui jouer. je sais comme certain combien qu'il rirait bien lui-même, si vous le lui jouiez. a sa place, je ne m'en fâcherais pas. vous comprenez bien qu'il nous est impossible d'avoir son avis à ce sujet... Donc, faites ce que vous voudrez. Je vous donne carte blanche. c'est vous qui avez le lard : faites-en ce que bon vous semblera. Je rirai quand il faudra rire... une lettre de vous arrangerait l'affaire. c'est mon avis. que diable ! Il n'y aurait pas un procès là dessous.

vous voilà donc bien embarrassé au sujet de l'orthographe, mon cher, cela ne me surprend nullement. Je l'eusse été autant que vous, si, en voulant faire les Provençales, je n'avais pas pris mon courage à deux mains, et imposé à mes hommes, coûte que coûte, tout ce que le bon sens pouvait leur imposer. Croyez bien que vous ferez un pitoyable gâchis, un livre à provoquer le rire du premier lecteur sérieux venu, si vous n'êtes pas décidé fortement à sabrer sans pitié ces orthographes individuelles qui ne sont basées, le plus souvent, que sur l'ignorance la plus crasse. faites une unité: il nous la faut. une œuvre collective ne peut pas s'en passer,- impossible. Relisez donc la 1ère partie de ma dissertation, vous y verrez l'embarras où je me suis trouvé, et la manière dont je m'en suis sorti. Faites comme moi, dussent tous les Bousquet du monde vous accabler de mercuriales. résumons: adoptez hardiment (avec ou sans accents sur l'ù) les diphtongues au, eu, ou, iau, ieú, iou. c'est de rigueur. Guerre à mort à l'ou pour l'o (terro, feno...); amputez les finales en a de Peyrotes, et autres, s'il y en a d'autres. (terra, fena.) Ceux que vous verrez pouvoir subri sans difficulté le système des étymologistes (je parle surtout de ceux qui, en orthographe, n'ont pas de principe arrêté, réfléchi, élaboré), étymologisez-les. quant à tout le reste, c.à.d. aux naturels de notre pays, comptez sur nous pour les soumettre à une uniformité raisonnable. Je vous le répète, ne vous laissez pas influencer par toutes ces lettres qui doivent vous arriver. Vous ne feriez plus rien de bon, croyez-le bien; et notre pauvre livre serait, sous ce rapport là surtout, d'une infirmité sans pareille. Où il faut renoncer à nous grouper, ou, si nous nous groupons, il faut de toute nécessité que nous ne pataignons pas trop dans notre orthographe. Il est des points aquis: nous ne devons pas les abandonner. Laissons dire,

par exemple, cor à qui veut le dire, couer, id. couar, id; cur, id (c'est le droit des dialectes), mais ne permettons pas que l'un écrive Dieou, l'autre Dieo, l'autre Dieú, l'autre Diù... quand on dit partout de la même manière Dieou (c.à.d. Dieù) — Enfin, c'est compris, quoiqu'à peine dit.—

J'ai écrit à Moquin-Tandon, pour avoir l'occasion de lui parler de notre futur recueil. Il ne m'a pas répondu. Je ne puis pas aller plus vite que les violons. — quant à Castil-Blaze, il n'écrit plus. Voilà quatre lettres qu'il a reçues de moi. Il n'a répondu à aucune. Il me dit en partant: écrivez-moi souvent, mais ne vous scandalisez pas si je ne vous réponds jamais. je n'écris plus.— J'ai fait les 119 coups pour lui soutirer, l'an passé, un Noël pour notre recueil. Impossible. Il fait peu de vers, et le peu qu'il fait est d'une saleté révoltante. Camille Reybaud ne m'a plus donné signe de vie, et depuis longtemps. Il est à cent lieues de la Muse, et je le sais dans une disposition d'esprit telle qu'il me rirait au nez si j'allais lui demander des vers. Il cherche une position, qu'il ne trouve pas. Il est chargé de famille et de soucis. Renonçons-y. Croyez-le bien, mon cher Gaut, dès qu'il fut décidé que mon opposition à notre recueil projeté devait cesser, je m'attelai de bon cœur à la charrette, pour la conduire, le plus convenablement possible, où nous voulons qu'elle arrive. — Il faut que le recueil se fasse, me suis-je dit. tant pis ! mais faisons le de notre mieux. tirons le plus grand bien du plus grand mal possible - et voilà le fond de mon cœur. — Plus j'y réfléchis et plus il me semble que la lettre dont vous m'avez adressé le modèle nous fera tomber dans l'inconvénient que vous voulez éviter. Qu'ai-je besoin de constater le fait? constatez-le vous-même tout bonnement. un malintentionné pourra y voir de la jactance ? Les malintentionnés voient tout ce qu'ils veulent; Est-il bien difficile de dire: La publication des Provençales, de Roumanille; etc... grouper en ce faisceau etc. Celui qui écrit cette humble introduction et Roumanille eurent la bonne pensée... etc. Ils s'élaborèrent... etc. Il en sortit le congrès d'Arles qui etc. — puis viendra le congrès d'Aix, dont vous avez eu l'honneur de travailler la pâte etc. M. le Maire d'Aix qui etc. L'audition d'élite qui etc. L'Athènes du Midi dont etc. Croyez bien, mon ami, que cela vaudra beaucoup mieux qu'une lettre de moi. Quelque adroite qu'elle fût, quelque bien rédigée qu'elle fût, elle aurait toujours l'air de dire: avinus avinamus fricot.???Gaut, voilà ce que je pense... réfléchissez-y. vous prendrez le parti que je vous conseille. Il est le plus simple, et partant le meilleur. Et puis, la position que vous vous êtes faite dans la ????? vous donne des droits que n'a pas le premier venu; usez-en donc sans crainte; et si les malintentionnés parlent... parbleu ! laissez-les parler.



Roumanille à M. Aubin

39 septembre 1853

(lettre à M. Aubin, imprimeur à Aix)

Monsieur Aubin,

On m'adresse, pour le recueil du Roumavagi, le pièce ci-incluse. remettez-la à Gaut: Il verra ce qu'il en devra faire. mon avis est qu'il peut sans crainte l'admettre. la 2° strophe présente des irrégularités qu'il serait difficile de faire disparaître. on peut la retrancher sans inconvénient.

J'ai bien regretté de ne pas m'être trouvé à Avignon Dimanche passé. J'eusse eu beaucoup de plaisir à vous y serrezr la main.

Tout à vous et de tout mon cœur.

J. Roumanille

30 7b 53 Avignon.



Roumanille à Gaut

9 novembre 1853

Mon cher Gaut,

J'ai reçu vos lettres, et je vous en remercie. Blaze sera satisfait, et le sentiment des convenances aussi. Les libertés de cette nature ne pourraitn que porter au recueil un préjudice grave.

Mon cher, ne faites pas un 2° volume. Il y en a bien assez d'un, juste ciel ! Ce 2° offre plusieurs inconvénients: 1°. ne devant pas être aussi intéressant que le premier (je le suppose), il serait laissé de côté par les souscripteurs ou les acheteurs. Et vous ne pourrez pas l'imposer. 2°. Les auteurs relégués dans ce supplément diront avec raison: Pourquoi ne nous a-t-on pas mis dans le livre ? Est-ce que nous ne sommes pas aussi et plus dignes d'y figurer que Monsieur tel ou tel ? etc. Ce qu'il y a de mieux à faire, mon ami, c'est de décider M. Aubin, dût-il augmenter le prix du volume, à le grossir quelque peu, en y ajoutant ce que vous trouverez de moin mauvais dans les pièces qui vous embarrassent. Et puis, ne perdez pas de vue que vous devez laisser des morts sur le champ de bataille, et faire subir à MM. tel et tel d'inévitables retranchements. Plusieurs

de nos chers confrères n'en finissent plus: ils auraient tout à gagner à être réduits. — Ici, on est tellement opposé au 2^o volume, que Grapoulié et Aubanel m'ont dit, sans rire: “ que s'il faire de la place, c.à.d. diminuer le 1er volume, nous “consentons bien volontiers à retirer nos pièces...” quant à moi, mon cher, c.à.d. quant à l'imitation que j'ai faite de l'une des plus suaves poésies de Brizeux, la prière du bouié, dont vous ne m'avez pas parlé, vous pouvez la mettre de côté, sans gêne, quoique j'aime ces stances, peut-être parce qu'elles m'ont donné beaucoup de peine, - et quoique j'aie à cœur de faire une bonne manière au cher poète breton. Je le publierais ailleurs.

J'ai reçu le N^o du Mémorial que vous m'avez adressé. La pièce que vous y avez publiée m'a beaucoup plu. elle est sortie de votre cœur toute faite... une tombe chérie et à peine fermée n'a pas peu contribué, n'est-ce pas? à vous la faire écrire ? On le sent. que de consolations notre culte catholique donne au Chrétien affligé !— Cette prière du vivant pour le mort est douce au cœur qui souffre.

Aubanel, qui a un clou dans la tête, c.à.d. ses é aigus, ne veut pas vous adresser, je ne dirai pas sa chanson, (il l'abhorre de plus en plus), mais la pièce qu'il avait choisie pour la remplacer avantageusement. Voilà un partisan des é !!!

adieu, mon ami. Rappelez-moi, je vous prie, au souvenir de votre frère, ce charmant artiste, à celui e M. d'Astros - etc.

Tout à vous, et de tout mon cœur.

J. Roumanille

Avignon, 9 9bre 53



Roumanille à Gaut

22 novembre 1853

Mon cher Gaut,

J'ai reçu votre aimable lettre, et je vous en emrcie. M. de Pontmartin m'a ménagé en effet une surprise infiniment agréable: L'essentiel, c'est de mériter les choses trop jolies qu'il dit sur mon compte, ce qui n'est pas peu de chose ! Enfin, nous tâcherons de nous rendre de plus en plus digne de cet excès de bienveillance. Il faut donc en passer par ce 2^o volume ! hélas ! vous êtes terrible comme une armée rangée en bataille, vous êtes, par surcroît, ce qu'il y a de plus irrésistible au monde. Faites donc des volumes, faites-en 3 — faites en 20. vous dites: je réussirai avec une telle assurance, avec une foi telle, qu'il m'est impossible de ne pas croire à votre réussite. amusez-vous donc, mon ami, à transporter des montagnes, puisque vous avez une foi assez robuste pour opérer ces merveilles. Il y aurait du ridicule à vous entraver encore avec mes si, mes car et mes

mais. faites. Je vous prépare des applaudissements. Que si malheur arrive à l'embarcation, vous en serez, sinon physiquement, du moins moralement responsable. mais tout ira pour le mieux, n'est-ce pas, dans le meilleur des roumavagi possible ? On le désire. Voilà du pessimisme. Ah! c'est que je sais combien court de risques un éditeur de poésies provençales ! — heureux êtes-vous d'avoir des souscripteurs, et des troubadours qui s'intéressent à notre publication.

A ce sujet, voici deux souscripteurs qui arrivent à l'instant même. Je vous les transmets:

l'abbé Terris, vicaire de St Agricola, Avignon.

M. Mahyet, président du Tribunal, à Barcelonnette.

Ces monstres là me ruinent en ports de lettres ! Vous me demandez une dragée pour le dessert. Je n'ai à vous offrir, mon ami, qu'uno pero bleto, qui a une assez mauvaise tournure, et qui ne produira pas grand effet sur votre table somptueuse. Que si j'avais votre inspiration facile, je me serais mis à l'œuvre, et vous aurais fourni du nouveau. Impossible. Je ne sais plus rien faire, vraiment ! Je crois bien que notre tonneau poétique est à sec, et que la part dau bon Dieú sera le ci-git de ma Muse. Que voulez-vous? Il faut bien que les joujoux de l'enfant soient mis de côté par l'homme, et que la cigale ne s'expose pas à entendre un jour le sec et dur: "Eh bien, dansez maintenant !" - J'ai mis sens dessus dessous mes paperasses: Je n'ai rien trouvé que des bêtises - informes ébauches indignes de nous ! - et je suis incapable de les mettre à point. Seulement, en voici une, peut-être moins bête que les autres. Pour vous faire plaisir, je vous la livre - vous avez sur elle droit de vie et de mort. C'est une moralité sœur du partage — c'est là sans doute son plus grand défaut. Lisez, et si cela vous va, ornez-en votre volume n° 2. mais ne me demandez plus rien. Je n'ai plus rien. Je ne fais plus rien. si la chose est imprimable, vous n'oublierez pas de m'en envoyer les épreuves. —

J'adresse à M. Aubin, pour subvenir aux demandes qu'il pourrait recevoir:

6 Prouvençalo - 2, 50 pou 3 f. 50

6 Sounjarello - 75 pour 1.

6 Part de Diéu - 75 pour 1 f.

c'est peu ! — l'article est si mauvais !

Aubanel n'est pas ici. Il est dans les Alpes auprès de son frère le peintre. lorsqu'il reviendra, je l'assiègerai de nouveau.

Puisque Garcin ne veut pas m'honorer de sa prose, quand m'honorerez-vous de la vôtre ? — Et, si tant est que vous abordiez Goutoun, soyez gentil, mon cher ! et ne démentez pas votre bonne réputation de galanterie. Pontmartin, (tout éloge à part) a compris à merveille le but que je me suis proposé en écrivant Tounin.

fau que moun vers, bounias coumo un parla de vièi,
d'aquéu qu'es amoundau fasèn ama la lei
reviéude la vertu din lou cor de mi fraire.

Adieu, mon ami. Tout à vous.

J. R.

22 nov. 53

Roumanille à Gaut

6 janvier 1854

Mon cher Gaut,

Je vous remercie beaucoup de vos vers et de votre prose. J'ai fait aux uns et à l'autre l'accueil cordial qu'ils méritent si bien. mille fois merci, mon cher, de vos vœux de bonne année. Je vous les renvoie revus, corrigés et considérablement augmentés. faites-en part à tous les vôtres, à votre mère, si bonne, à votre frère, si charmant, à votre moitié, si douce, et que j'ai tous tant aimés, dès que je les ai eu un peu connus.

vos journal, mon cher troubadour, ne me paraît pas être né sous une étoile favorable. Les confrères que j'ai pour ainsi dire sous la main, et ceux qui me souhaitent la bonne année avec leur plume, me paraissent bien tièdes, pour ne pas dire bien froids. Si avant de mettre à la voile, vous eussiez interrogé le ciel et les flots, il est probable que vous n'auriez pas quitté le port.

Glaup, vous le savez depuis longtemps, est, à ce sujet, d'une indifférence qui va croissant; Aubanel le têtu doit incessamment vous écrire qu'il s'est prosaïsé; Crousillat ne veut pas même s'abonner, et consacre ses loisirs à mettre en ordre, pour les publier, peut-être dans le courant de cette année, toutes ses poésies; Mistral, absorbé par son épopée rustique, à laquelle il travaille sans relache, est fâché que votre imprimeur lui ait fait dire: que sa videto, au lieu de: que ma videto... et que vous ayez touché à son orthographe.— en un mot, ça ne va pas, et tous ceux que j'entends, grognent, passez-moi le mot. ces grognements sont même contagieux, car, je grogne aussi, moi qui ne grogne jamais. Je ne vous cacherais pas qu'à votre place, au lieu d'imprimer la vaco, j'aurais imprimé toute autre chose. ma vache peut avoir, à mon avis, une tournure passable au milieu de mes noëls doucereux, comme un coquelicot ou un pissacan (pissenlit) peut faire son effet dans un bouquet. mais isolée, détachée de mes noëls, elle m'a paru pitoyable. Si vous aviez eu le temps de me consulter à ce sujet, j'aurais pu, puisqu'il vous fallait prendre quelque chose dans mon vieux bagage, vous désigner la pièce à reproduire. Enfin, c'est fait. vous m'avez prouvé que vous avez eu la main heureuse. Il ne me reste, mon cher, qu'à m'incliner et à me taire. Voilà un grognement, et bien caractérisé. à quoi faut-il l'attribuer? peut être bien à la mauvaise humeur dont mes épreuves me gratifient, et aux bâtons que l'on me semble vouloir mettre dans mes roues matrimoniales. (gardez cela pour vous.) — vous me demandez des vers ! autant vaudrait vouloir tirer du sang d'un caillou: ne vous l'ai-je pas dit ? faudra-t-il donc toujours vous le répéter?- J'ai passé les fêtes de Noël à St Remy: J'y ai été libre d'épreuves. Je m'éveillai, le lundi, avec l'idée de composer un chant d'amour. oui, un chant d'amour. c'est drôle, quand on chauvit ! - J'écrivis un vers que je n'ose pas transcrire ici, tant il est flasque et plat ! — arrivé à Avignon, j'ai repris mes épreuves, et ledit chant d'amour s'est en allé en fumée.

Quel est donc ce Monsieur qui nous a honorés, dans l'Illustration, d'une si verte semonce: le connaissez-vous ? est-il à Aix ? Son article m'a bien amusé. S'il savait tout

le plaisir que ses griffes m'ont fait, il recommencerait de pmus beau. Des articles pareils font plus de bien que de mal. Mistral paraît en avoir été vexé. Est-il bon ! il y a, dans ces trois colonnes, quelques dures vérités noyées dans beaucoup de mensonges qu'il faut bien se garder de relever ! Les relever serrait faire trop de plaisir à ce cher Monsieur instabilités des choses humaines en général et des journaux en particulier: l'Illustration nous a créé jadis un hosanna superbe: voilà qu'elle nous crie: tolle ! tolle! c'est à surveiller.

(4ème page:) Avignon: 6 janvier 1814

Roumanille

Je m'écrierai, quand les volumes du Roumavagi seront arrivés:

“Tante nobis erat romanum cordere jentum !”

c'est donc interminable ! Il y a beaucoup d'impatients, qui m'écrasent de ponts de lettres. Servez donc vite, mon brave, et servez chaud. C'est renir trop longtemps la dragée haute. —

Ne me demandez plus des vers jusqu'à nouvel ordre. nemo dat quod non habet (???).

Et plaignez-moi, car j'ai un faix d'épreuves bien lourd. Je vous l'affirme sur mon honneur. nous avons terminé un annuaire: nous en avons un autre sur le métier. La lecture d'un annuaire, comme c'est amusant ! Nous avons pareillement sur le métier un ouvrage de médecine qui n'aura pas moins de 500 pages in 8°. C'est encore très divertissant ! Saupoudrez de latin tout cela, et vous aurez une idée de la poésie de mon existence. — Voilà, mon cher, la vérité toute nue et toute crue. pardonnez-moi donc mes grognements; excusez ma prose; plaignez-moi d'être obligé, pour quatre jours, de consacrer à un gagne pain abrutissant les plus belles années de ma vie. adieu, mon ami, adieu. Tirez de votre journal le meilleur parti possible. puissent mes craintes à ce sujet ne pas se réaliser ! Ce que vous m'avez pris peut vous suffire en attendant. Voste gau e ma vaco faran belèu veni li cholan.????

Tout à vous et de tout mon cœur

J.R.

en dessous, à l'envers: Avignon, 6 janvier 1854

Au travers de la feuille, le long du texte de la dernière page:

Garcin nous arrive. pauvre jeune homme ! il est employé chez un maître de pension qui débute ! - nous lui prêcherons la résignation. — J'ai envoyé à Matthieu les jolis couplets que vous lui avez adressés.



Roumanille à Gaut

19 janvier 1854

Mon cher Gaut,

Oh! le joli ‘tu m’ennuies’ que je te lancerais, si tu étais là, où tu étais un jour, là même, au milieu de mes épreuves ! - mais ne nous fâchons pas. Ce serait scandaleux, et l’on rirait de nous: passons au plus important et au plus pressé. — Vous m’avez fait courir après Cassan, bride abattue. J’en sue encore. Eh bien ! Cassan se charge de remettre leur volume aux souscripteurs qu’il a faits, et de retirer en même temps l’argent. Très bien. Voilà une difficulté aplanie. à une autre: Il me semble qu’Aubanel ayant été désigné sur les annonces comme un des imprimeurs chez lesquels les souscriptions étaient venues, c’est à lui qu’il faut expédier le ballot. Expédiez-le lui avec une lettre qui lui dira ce qu’il a à faire pour l’amour de Dieu et de la Muse. — joignez-y les exemplaires des Troub. avignonnais., L’Islois, etc. Il nous sera facile de les leur faire parvenir.— quant à St Remy, le le tout est que vous y trouviez un homme: Papa Aubert se présente: adressez-vous à lui. J’ai fait d’office quelques souscriptions à St Remy. Vous en avez la liste - donnez-là à M. Aubert. — voilà ce que j’ai à vous répondre courrier par courrier.

Vous paraissez redouter des tempêtes pour le Roumavagi. Ce n’est pas maute. Du reste, plus on tempêtera, mieux ça ira. Je m’en inquiète fort peu, mpeme pas du tout. J’ai bien d’autres soucis, juste ciel ! — vous vous êtes assez à l’aise au festin, et vous avez bien fait. Du reste, vous y tenez trop honotrablement votre place pour que quelqu’un ait le droit de se pleindre de vous. - Quant à moi, je trouverais toujours que vous avez été trop avare. Mon Dieu ! Il y a, dans ce livre, bien assez d’inutilités ! — Il est très juste, dignum et justament, que vous vous en consoliez.

Voilà pour le livre n° 1. Quant au livre n° 2 - je ne vous en dirai rien. à votre place, je ne l’aurais pas fait. Mais vous étiez chez vous: vous avez fait ce que vous avez voulu. personne n’a rien à dire.— tâchez de vous en défaire le plus vite possible -

J’ai reçu et lu le 2° n° du gai-saber. Il n’est pas mal. Vous voyez bien que vos (noms????) peuvent parfaitement aller sans que je fournisse ma part de graisse. Et cela, croyez-le, ira de plus en plus fort, comme chez Nicolet. Vous allez être inondé de poésies, au point de ne plus savoir où donner de la tête.

Les matières ne manqueront pas — même celles de bonne, de première qualité. — Quant aux collaborateurs retardataires ou grognards, en vous en préoccupez pas autant. Ils ne punissent qu’eux-mêmes. peu à peu ils vous arriveront, les mains pleines de fleurs et de fruits. — moi, je continue à ne pouvoir plus rien faire. Pensez donc que, Dimanche passé, j’ai été obligé, (puisqu’en haut lieu, on voulait que je parlasse aux ouvriers de St François Xavier) obligé de les assommer avec la plus vile prose qu’il soit possible d’imaginer. Vous ne le croirez pas: pourtant, rien n’est plus vrai.

Adieu, mon cher ami. Je ne puis pas m’amuser à vous répéter toujours la même

chose. En plus, je veux que cette lettre vous arrive bientôt. Le courrier va partir.

Tout à vous et de tout mon cœur

J.R.

oui, Garcin est ici. vous pouvez lui adresser ici les volumes qu'il vous a demandés.

sur la 4ème page, en haut à droite: Avignon: 19 janvier 1854

Roumanille



Roumanille à Gaut

30 janvier 1854

Nous avons enfin reçu ce volume. Jamais la Muse provençale n'avait été habillée avec autant de luxe. honneur et reconnaissance à M. Aubin qui lui a chisi et donné une si riche toilette ! J'ai déjà lu ce livre en long, en large et en travers, vous n'en doutez pas. — Eh bien ? - Eh bien ! il est fort passable. Il y a là des bêtises sans nom et en grand nombre, trop grand sans doute, mais en revanche, des pièces délicieuses, supérieures (il est bien entendu que ma modestie m'empêche de mettre les miennes parmi ces dernières.) sunt musa, sunt benu, sunt mediocrississississima plura. Vous l'avez très bien dit, dans un tournoi, tous les corps portés ne sont pas également heureux; dans une prairie, etc —

Et maintenant, attendez les mécontents de pied ferme -. c'est votre affaire. Je vous sais homme à défendre votre choix unguibus e rostro. — J'ai rencontré bien de coquilles: elles sont inévitables. Je vous les pardonne d'autant plus volontiers que j'en ai moi-même une bonne dose sur la conscience. Je ne vous en signalerai qu'une (à quoi bon vous faire une querelle d'accents aigus, graves ou circonflexes, qui ont élargi le domaine de nos rimes à nous: pieutèjo, voulastrèjo pourront désormais remer avec nèjo etc ce qui nous était défendu avec votre méthode d'accentuation ?) dans ma prière des laboureurs, vous m'avez fait dire:

Jouvèn à toun autar disem nosti priero- et j'avais dit Souvèn à toun autar etc. ce qui ne revient pas absolument au même. Votre préface est bonne, quoique poétique. Les richesses de style dont vous l'avez ornée ne la déparent pas.— Je vous remercie de la part si belle que vous y avez faites à nos Prouvençalo: seulement vous m'avez trop désénatisé, passez-moi le mot. "Les anciens troubadours dubouiabaisse accoururent sous sa bannière, et de nouvelles recrues se joignirent aux vétérans de la rime..." Si les anciens troubadours du bouiabaisse étaient accourus sous la bannière des Prouvençalo, il en est beaucoup, une nuée que j'avais priés d'aller rimaitter ailleurs. voulant faire un concert de rossignols et de fauvettes, je me serais bien gardé de convoier (?????) des

grenouilles et des crapauds. Les rossignols du bouiabaisse sont venus, ils ont été reçus con amore, et ont eu les honneurs dans ma jeune phalange.

Vous avez parfaitement compris et très bien rendu ce que vous vouliez que je vous écrivisse, et quel sera l'imbécille à qui cela pourra déplaire ?— S'il s'en présente un, envoyez le paître et ruminer où il voudra. Je ne saurais trop vous remercier de la dédicace que vous m'avez faite de votre admirable hirondelle. J'en ai été touché. Quand la Muse reviendra, qu'elle me dira quelque chose qui fût digne de vous et du joli cadeau que vous m'avez fait, je serai heureux de vous remercier un peu mieux que je ne puis le faire maintenant, accablé que je suis par un ami violent de prosaïsme.

Ne serait-il pas convenable d'offrir un volume à MM. Mary Lafon, St René Taillandier et Brizeux ? Ils ouvrent la marche d'une façon remarquable: ils nous couvrent de leurs forts boucliers. Voyez, et faites comme vous le jugerez à propos. —

Nous allons mettre en course l'ami Cassan. Il ramassera l'argent en distribuant les volumes. — Mistral demande à grands cris le sien. Le lui avez-vous fait parvenir ? C'est le héros de la fête et du livre: il faudrait qu'il fût servi le plus tôt possible.

Il paraît que le 2^o volume est sous presse. J'en ai lu la table avec intérêt, puisque du ??????? que je vous ai adressée y figurera, vous ne feriez pas mal, si elle n'est pas imprimée, de m'en communiquer les épreuves. J'aurais quelques mots à y changer, et pour rien au monde, je n'y voudrais voir un..... Jouvèn pour un souvèn. —

Beaucoup de nos hommes ont perdu à l'impression. je vous citerai entre autres le cher Matthieu Lacroix. Sa pièce n'est certainement pas à la hauteur où son débit (doit) l'élever. D'autres, au contraire, y ont gagné: vous et Aubanel, par exemple. votre humble débit ne vous a pas été nuisible. Donc, mieux vaut bien faire que bien dire.

adieu, mon cher ami. Si vous avez quelques commissions à me confier, quelques renseignements à me demander, ne vous gênez pas. Je suis tout à votre service, et au service de notre éditeur.

Tout à vous et aux vôtres, mon cher Gaut, et de tout mon cœur.

J. Roumanille

Avignon, 30 Janv. 54

(en bas, à droite, à l'envers: Avignon: 25 janvier 1854

Roumanille



Roumanille à Gaut

13 février 1854

Je m'empresse, mon cher Gaut, de répondre à votre lettre. votre festival sera une chose resplendissante. Vous venez(?) de l'argent pour les pauvres et du plaisir pour les riches. C'est atteindre le but. l'organisation d'une pareille fête est entre bonnes mains - et la fête sera aussi brillante qu'originale.— vous êtes dans un pays merveilleux, où il n'y a qu'à vouloir les choses pour qu'elles y réussissent. nous sommes ici dans une Béotie où l'on fait peu, et où ce peu même et ?????? vivement difficile. nous avons une peine du monde à organiser une toute petite, toute modeste journée ?. nous y travaillons sans relâche - et nous avons peu fait. pourtant nous ferons. Du reste, on doit se contenter, ici, de ces petites choses pieuses et sans prétention. — Vous ne feriez pas mal, sans doute, si vous avez sous la main un bon chanteur, de lui confier ma chato avuglo. Il est impossible que vous vous figuriez l'effet qu'obtient cette élogie quand elle est convenablement interprétée. on l'a chantée ici dans plusieurs réunions, et d'autres à la société de St François Xavier: elle y a toujours obtenu un succès de larmes. Il faut dire aussi que BÉFORT (?), le chanteur éminent qui a popularisé à Paris même le fil de la Vierge, est un interprète hors ligne. mieux vaudrait cela, je suppose, que cette naïve, trop naïve Navée???? de ce certain Roumanille. Dans les Sounjarello, ce chant primitif peut être quelque chose, isolé, il n'est rien. C'est un peu l'affaire de la vache. — prenez note de cette observation. Je la crois juste et fondée. —

En effet, Castil a publié bien deux chant provençaux: L'ame, Nourado;

ne dites plus: t'am, t'ame, Nourado.

Se vène ici, te n'en vas tatecan. (??)

Ah ! se cresiéu que m'aguèsses laissado,

Auries trissa toun dernie tros de pau...

.....

mais: aie pau e n'ai ges de dau... (fameux)

puis???? un tas de facéties — musique toujours, toujours aussi accompagnement de piano. vous pourriez prendre là de fort jolies choses. cride pau serait surtout merveilleux. mais comment faire pour se procurer cela ? Je ne sais trop. nos marchands de musique n'en ont plus le dépôt depuis toujours. Si Castil-Blaze était à Paris, vous pourriez lui écrire à ce sujet. mais où est-il ? — on dit qu'il est à marseille; on dit qu'il a est à Mormoiron; on dit qu'il est chez son ami le prince de Monaco... toujours est-il que nous ne l'avons pas vu ici. quand il est dans notre ville papale, il n'oublie jamais de venir régulièrement tous les jours co de Moussu Seguin. —

Si vous avez bonne souvenance, je vous ai écrit une lettre au sujet de la pièce adressée par Castil à G. Bénédict. voire ?????? vous m'avez écrit, de votre côté, une lettre à exhiber (renvoi dans la marge: au besoin) au facétieux Troubadour, et où vous me dites - que ladite pièce est arrivée trop tard. — Je vous ai signalé les gaillardises de cette Muse, et vous ai dit qu'il ne convenait pas de les étaler dans votre publication à laquelle ont collaboré et souscrit des prêtres, qui peuvent voir cela de très-mauvais Oil. Voilà.

Que si vous voulez en juger vous-même, et orner de cette pièce votre soupado, avec ou sans coupures, vous n'avez qu'à m'écrire, et je vous expédierai immédiatement la chose, que je ne puis pas vous recopier: elle est très longue. —

E. (??) Alpbert a eu , à Paris, un concert où il a fait tous les frais — La France musicale en a parlé. On y a chanté mi dous serafin mis en musique par Ledit, et ils y ont obtenu, s'il faut en croire tels et tels journaux, un succès immense !!!— soit. mes deux Seraphin sont à votre disposition. ———

Garcin est un brave enfant qui se monte la tête quelquefois. — Ne lui tenez pas trop compte de ce qu'il peut dire. Il est animé des meilleures intentions du monde. Il est jeune, très jeune et très-bouillant. Nous l'aimons tous beaucoup, et nous l'acceptons avec ses bonnes qualités et ses défauts. Qui n'a pas des défauts?

Je me suis fait un plaisir de vous adresser le Rapport pieux que j'ai commis dernièrement (Société de la foi) Lisez le avec l'indulgence à laquelle vous m'avez habitué depuis si longtemps. que cette prose vous soit légère. Vous voyez bien que je suis le plus prosaïque des hommes. C'est à croire, vraiment, que je n'ai jamais fait un vers de ma vie. Comme un grain de matrimonium vous prosaïfie un homme ! Et il n'y en a encore qu'un grain. Que sera-t-il, si nous avalons toute la grosse pilule, si peu douée ? C'est effrayant ! — Mistral depuis un temps infini ne nous a pas donné signe de vie poétique. Il est claquemuré dans son épopée comme un rat de ...? dans son fromage de Hollande Lui avez-vous adressé le Roumavagi ? — Aubanel est toujours furieux. Cassan a ramassé l'argent des souscripteurs. Aubanel le tient à la disposition de M. Aubin. Cassan a fait toutes ces courses avec un dévouement au dessus de tout éloge. maintenant, il court les crèches - et il fait rire à mort ce bon peuple. Je le suis quelquefois dans ces étranges réunions. C'est impayable ! - Il n'a pas la tête, comme tant d'autres, au gay saber. votre journal est vraiment né sous une mauvaise étoile. Il me semble lui entendre dire avec la jeune captive:

“je veux achever mon année”

quand m'adresserez-vous donc les épreuves de ma fable ? J'y tiens énormément. je redoute quelque jouven. adieu. Ne m'oubliez pas auprès de votre excellente mère - de votre frère, de votre moitié si bonne et si douce— j'attends votre comédie avec impatience. 13 fev. 54.

J. R.



Roumanille à Gaut

2 mars 54

Mon ami,

Vous me faites suer des lames de couteau rouillées avec vos impressions personnelles, avec vos situations équivoques, et votre bile noire ! Vous êtes en pleine mer, poussé par un vent des plus favorables, enivré de l'harmonie des petites brises et des flots, et vous voulez envoyer vos muses au diable, et par dessus le marché, les gratifier d'un coup de pied où vous savez ! C'est peu raisonnable. Et cela, parce que je ne vous donne rien. Eh ! mon Dieu ! qu'avez-vous à faire de moi, pauvre malchanceux de débattant à faire pitié dans la plus vile et la plus stupide des proses ? Allez donc votre chemin, puisque vous le faites si bien. Ne vous inquiétez pas des retardataires, alors surtout que les retardataires ne sont plus bons à rien, et sont obligés, de par la misère, de tourner péniblement la roue du moulin de leur maître, pour gagner la paille quotidienne (un croix pour renvoyer dans la marge: x elle est chère !! — De 45 f. par mois, nos pensions se sont élevées graduellement à 60 f. — Il n'y a plus moyen de lier les deux bouts. Les dépenses augmentent, et les recettes diminuent. Déficit !) faites donc chanter votre gay-saber. n'exigez pas que les enrhumés chantent, si vous voulez que votre chœur ne cloche pas. — E quant à votre satire rougie au feu contre nos misères, il me tarde de l'applaudir, et je voudrais bien pouvoir faire chanter ??? avec vous.

Je puis demander des comptes rendus pour votre Roumavagi, (ce que j'ai fait déjà, mais on n'a pas daigné me répondre), mais décemment, je ne puis pas le faire, et je ne le ferai pas. On n'est pas juge en sa propre cause. Il y a bien assez de ridicule amassé sur ce genre d'exercice, hélas ! et M. Mille Noé??? n'a pas oublié de ridiculiser les petits d'admiration mutuelle. Il est des bornes que nous ne devons plus franchir: Ce serait nous porter à nous-mêmes le plus grand tort. Du reste, les articles sur le congrès n'ont pas mal posé son livre, qui va tout seul, j'imagine, grâce au mouvement que nous nous sommes donné si volontiers. Quand les Provençales parurent, nous semions pour le bénéfice commun: maintenant, il s'agit de récolter, et c'est ce que fait le Roumavagi, ce que font et feront la Soupado et le gay saber. — Soyons prudents et discrets. toutefois, il ne nous est pas défendu de demander à des personnes reconnues vierges de tout vers provençal, des comptes rendus de la chose. Cherchez de votre côté, je chercherai du mien, et je profiterai de toute bonne occasion qui pourrait se présenter. — Quant à St René Taillandier, dont le long silence me donnait des inquiétudes, j'ai appris ces jours-ci, par Laurens, le cher dessinateur de l'Illustration, qu'il est alité depuis quelque temps et ne touche plus la plume. Je pourrai bien, lorsqu'il sera sur pied, lui faire une prière, quoique je sache par avance ce qu'il me répondra. Il me répondra: "je vous ai payé ma dette. ma lettre a les honneurs dans la préface de Gaut. Je "ne puis rien dire de plus." ou quelque chose de semblable.

Voici donc M. Laydet avec ses ar ! c'est à merveille, et vivat ! cette question me sort des yeux, et la peine que je me suis donnée pour confectionner ma dissertation, m'a

rempli d'une aversion invincible pour ces questions-là. M. Laydet peut donc s'attendre à faire des solos orthographiques. vous sentez bien que si j'avais du temps, ce ne serait pas à ce jeu-là que je le perdrais, je le consacrerai à la Muse, à la pauvre chère délaissée. Tout ce qu'on pourra écrire là-dessus n'apouchera pas 'n fus. On n'en fera pas moins à sa tête, et l'on n'en continuera pas moins la jolie Babel que vous savez. à votre place, je n'alourdirais pas mon petit journal en lui infligeant ce gros plomb-là: au contraire, je tâcherais de le rendre léger comme une plume. Je continuerais les biographies, ce que vous avez si bien commencé. Et quel intérêt voulez-vous qu'aient pour la masse des lecteurs des disensions aussi plates que celles qu'entama le cher Bousquet ? Laydet, fais des fables.

J'entends d'ici, j'entends déjà ma novio. vous la traitez en enfant gâté, et je vous en remercie beaucoup. flûtes, hautbois, clarinettes, ce sera superbe, et lasauco voudra mai que lou pèi.

heureux êtes-vous d'habiter un pays où il est si facile de faire les choses ! eh! que la Muse reste à Aix: elle y est si bien vue et tant aimée ! Dans notre Béotie, nous ne pouvons rien faire. notre concert au bénéfice des pauvres se traîne pitoyablement sur des béquilles: c'est à fendre le cœur. Pourtant, il arrivera au jour dit, à l'heure indiquée: le 8 mars, à 7 h. très précises. à votre service.

Vous êtes plus heureux que moi: vous avez reçu des nouvelles de Mistral, et de sa naiade. que le bon Dieu les bénisse, lui et sa naiade !—

J'attends l'épreuve de mes ciseaux. ne manquez pas de me la faire parvenir. Je tiens à signer mes pauvres passiroun sausin, que vous voulez bien appeler des canari . — J'ai fait, ces jours derniers, connaissance avec Reine Garde, c.à.d. avec son livre. Quelle admirable femme ! Si vous avez occasion de la voir, dites-lui que je l'aime ainsi, poétique, douce, triste et Chrétienne. à la bonne heure ! Il y a des taches dans sa poésie, mais il n'y en a pas dans son âme. Que de grands enseignements dans ce petit livre ! que de vertus dans cette humble existence ! quelle adorable fleur dans ce vase d'argile ! quelles magnifiques mansardes ! — quand j'aurai une occasion, ce qui est rare, je vous ferai parvenir les vers de Blaze à Bénédict. — Et cette comédie, intrépide et intarissable poète, quand la verrons-nous? J'en lis peu, mais je dévorerais la vôtre, et je l'applaudirai: je n'en doute pas. — Depuis que Monsieur Garcin est rat de ville, il ne daigne plus nous donner signe de vie. ô jeunesse, jeunesse ! adieu. ne m'oubliez pas auprès des vôtres. Tout à vous et de tout mon cœur.

J. R.



Roumanille à Gaut

11 mars 1854

Mon cher Gaut,

Emile Albert (Paris, Rue Mogador, 9) s'abonne au gay-saber pour un an. Veuillez lui adresser votre prochain numéro, avec les numéros parus, si c'est possible. Nous paierons. J'ai cet argent en poche, ou c'est tout comme. Le même voudrait également recevoir la soupado; vous la lui expédiez franco. Il vous paiera.

Le même a mis en musique li frisoun de Mariero, et voudrait publier cette chanson dans Les Provençales à lui. M. Aubin lui refusera-t-il l'autorisation donc il a besoin pour cela ? J'attends avec impatience les épreuves de mon Meste Coulau.

Vous n'apprendrez pas sans plaisir que notre ami Théodore est à Rome, où il est allé faire bénir, dans sa personne, tous les troubadours de mon roumavagi. Il ne sera de retour que dans le commencement d'Avril. Pétrarque monte au Capitole. applaudissons.

Mistral m'a enfin donné signe de vie. petit signe. Il est de mauvaise humeur. son doit être rétif, j'imagine. Les premiers sourires (sic) du printemps arrangeront tout ça: je l'espère et je le désire.

Notre Concert a eu lieu - il a réussi. Salle comble. public d'élite, je dirai mieux, public aristocratique: Mgr - le préfet, le général, le maire, les adjoints, et l'élite mâle et femelle de la population avignonnaise ont applaudi nos artistes, qui se sont surpassés. Quant à la Muse provençale soulignée ?????, elle a tâché de faire de son mieux: elle a trouvé des nouveautés dans son vieux répertoire, puisqu'elle ne peut pas s'en faire un nouveau: elle a dit, aux applaudissements trop bienveillants de tous, ledit Meste Coulau et la Despichouso des Margarideto. Cette dernière a provoqué d'immenses éclats de rire. Somme toute, cette petite fête a été aussi, que charmante. Béfort a attendri et émerveillé, comme toujours, son brillant auditoire. La chato avuglo a obtenu un succès de larmes. — La vente (sic) pour nos pauvres a été bonne. Il est doux d'être Paillasse quand les pauvres s'en trouvent bien, et que chaque éclat de rire ou chaque applaudissement se métamorphose en un peu de pain ou de viande. La fin justifie donc les moyens. —

à quand votre brillante, votre splendide et originale solennité musicale et littéraire ? — vous m'adresserez les comptes rendus, n'est-ce pas ?

J'ai répondu à ce bon et cher M. Laidet, et lui ai dit le peu d'attrait que m'offrait la lutte à laquelle il me provoque avec tant de fantaisie. Je lui ai rendu les armes ???, et me suis avoué vaincu d'avance. à quoi bon revenir à nos vomissements ? Ce serait de l'ennui pour nous, et de l'ennui pour les lecteurs du gay saber.

adieu, mon cher Gaut. Je suis de plus en plus amoureux et de moins en moins troubadour. C'est drôle ! Chez moi, quand l'amour vient, la poésie s'en va, et vice versa. adieu encore, et tout à vous et aux vôtres.

J.R.

11 Mars 1854 +

Roumanille à Gaut

2 avril 1854

Mon cher Gaut,

Les 8 francs qu'un jeune homme d'Avignon a remis dernièrement à Monsieur Aubin, ou à son commis, sont le prix de l'abonnement au gay sabé, — d'Emile Albert, (Rue Mogador, 9, à Paris.)

Es ce festival? je n'en ai reçu aucune nouvelle. vous avez réussi sans aucun doute. allons, tant mieux, heureux organisateur de vette fête des pauvres.

Une bonne nouvelle pour votre journal. nous avons vu hier notre pauvre Conscrit Tavan, et l'avons décidé à vous adresser une pièce comme il sait les faire, - en réponse à la charmante chanson - élogie que vous lui avez récemment chantée. La pièce de tavan est un peulongue sans doute: je l'ai trouvée très-courte. Tout me porte à croire que vous ne la scinderez pas, et que vous la servirez à vos abonnés toute entière. ça vaut bien la peine que vous lui consacriez tout un numéro, ou à peu près. nous avons un peu rassuré notre conscrit. Il commence à entrevoir le côté poétique de la position qui l'attend. (ô imagination !)

Le conseil de Révision lui garde un espoir: celui d'un pendu.....

Je reçois le gay saber. Votre festival est allé comme sur des roulettes. Je m'y attendais. la recette doit avoir été bonne. tant mieux pour les pauvres ! à votre place, je n'eusse pas coupé en deux la charmante lettre pastorale de votre aumônier. L'invitation qui se trouve à al fin perdra de son à propos et de sa valeur. mais vous n'avez pas pu faire différemment sans doute. Le cadre du gay saber n'est pas en caoutchouc - et vous aviez des exigences à satisfaire. c'est un petit malheur. le curé verra ça avec peine.

vous m'invitez le plus gracieusement du monde à vous donner quelque Margarideto. Votre persistance est d'une amabilité extrême. Malheureusement les fleurs de fleurissent plus, ou ne fleurissent pas encore.

e din moun jardiné que souigne plus, pecaire,
Li coussido an tuia li flour.

Je vous ai parlé, dans le temps, d'une vieillerie rajeunie pour M. Magnan. vous la trouverez ci-incluse. Ce n'est pas une fleur de printemps, c'est une pâle fleur d'automne. Je vous l'envoie pour que, quand vous irez au cimetière, vous la suspendiez à une croix noire. c'est la seule place qu'on puisse lui donner.

Adieu, mon cher ami. Tout à vous et aux vôtres, et de toute mon âme.

J.R.

2 avril 54 +

P.S. puisque vous me faites la faveur d'une annonce stenotypie ???? dans le gay

saber, tâchez de la varier/ M. Aubin ne perd pas de temps????? la part du bon Dieu : Il vend aussi les margarideto, li prouvençalo, li sounjarello, et tout le reste. on pourrait dire cela dans le même espace. Songez-y.



Roumanille à Gaut

4 avril 1854

Mon cher Gaut,

Cette nuit, j'ai eu une idée. Je la dois sans doute à mon bon ange. Il y a une bonne œuvre à faire; ou plutôt, il y a à examiner, sérieusement, si nous ne pourrions pas la réaliser.

hier, Tavan nous a navrés. J'en ai encore le cœur gros. Il est très affligé, le pauvre Troubadour; son père l'est au delà de toute expression: il en perd littéralement la tête !

Notre ville d'Aix est une bonne ville, dans la plus belle acception du mot. Ne serait-il pas possible (vous la connaissez assez bien pour pouvoir me le dire), de l'appeler à coopérer à la bonne œuvre projetée ? voici de quoi il s'agit. Pour commencer ???? un homme à Tavan (x renvoi à la fin de la première page: vous comprenez ce que cela signifie. l'homme une fois commencé, il faudrait bien l'acheter !), il nous faut de l'argent - c'est incon..... Si nous donnions, à Aix, une soirée musicale et littéraire au bénéfice de Tavan, ferions-nous de l'argent ? Toute la question est là; là est la bonne œuvre.

Tavan fit de l'effet à Aix. il y fut rappelé; il eut, avec ce drôle de maçon, les honneurs de notre fête. Il me semble qu'Aix comprendrait parfaitement la chose, et nous seconderait, si nous la lui disions, non pas avec la voie des journaux, ce qui pourrait offrir quelques inconvénients, avec celle de l'amitié, qui n'emboucherait pas la trompette de la Rnommée, mais qui dirait à l'oreille de quoi il s'agit (ce serait vite su: votre ville n'est pas trop grande.) J'irais à Aix, le dimanche dit; j'y entraînerais Tavan; Mistral sans doute nous suivrait. Voilà notre contingent. De votre côté, vous chercheriez les éléments du reste: c'est facile à trouver: il faudrait peu: il ne s'agirait pas d'un festival aux grandioses proportions, mais d'une soirée simple, humble et modeste, qui n'en aurait pas moins de chansons, croyez-le bien. Voilà la chose compliquée currente calamo ????????, et très-naïvement. voyez l'œuf ???; et s'il vous paraît couvable, pourquoi ne le couveriez-vous pas - sans bruit ? — Il me semble qu'il en sortirait un oiseau chantant à ravir, et qui ferait oublier l'ainsi soit-il. amen.

examinez, pesez, sondez, et écrivez-moi le résultat de votre examen. Je l'attends avec la plus vive impatience.

Pourquoi pas à Avignon? me direz-vous peut-être. — Avignon est une ville ...

quelle ville ! et Tavan est devant ses yeux comme s'il n'était pas.

adieu, mon cher ami. Si la chose ne vous paraît pas faisable, dites-le-moi haridment.
Il nous restera l'honneur d'y avoir songé.

Tout à vs et de tout cœur

J.R.

4 avril 54 Avignon —



Roumanille à Gaut

11 avril 1854

Mon cher Gaut,

vous avez reçu à l'heure qu'il est l'élégie-poème de notre pauvre Tavan. Nous ne doutons pas du favorable accueil que vous lui avez fait. Giéra, le jeune, est revenu hier de Gadagne, avec quelques variantes données par notre troubadour, et que nous nous empressons de vous faire parvenir.

au lieu de:

coumo un groupas su la meissoun —

mettez:

coumo un loup que la rábi (sic) poun.

au lieu de:

la luno en nous guinchèn,

mettez:

la luno dins soun plen...

au lieu de:

de drudi cavalo...

mettez

de foli cavallo.

enfin, au lieu de

regret e doulour —

que vous trouverez je ne sais plus où, mettez:

lagno e doulour.

Il s'agit de remplacer le mot regret par l'agno, et d'arranger le vers au besoin. C'est votre affaire.

Votre retard à me répondre me dit que vous étudiez sérieusement le problème que je vous ai soumis dans ma dernière lettre. Je désire de tout mon cœur que nous en obtenions, grâce à vous, une bonne solution, c. à. d. assez lucrative. Mistral est prêt à partir, quoiqu'enchaîné dans ses champs pour ses travaux rustiques et par la cécité de son vieux père. Notre aumônier nous a comblé déjà de ses bénédictions. Cela pourrait être mené à bien, avec du courage, et surtout de la bonne volonté. Il est bien entendu que tavan doit ignorer complètement la chose. Nous ne devons pas le berner de rêves, mais le gratifier, si c'est possible, d'une réalité palpable et sonnante.

Vous n'apprendrez pas sans intérêt que M. de Pontmartin a mis, dans un volume intitulé Causeries littéraires, l'article qu'il me consacra dernièrement dans la défunte assemblée nationale. L'auteur desdites Causeries m'écrit aujourd'hui même que "son volume fait en ce moment plus de bruit qu'il n'est gros. - Je me résignais, dit-il, je me résignais philosophiquement à un humble succès d'estime, lorsque M. Louis Veillot, à qui je n'avais pas même osé envoyer un exemplaire, me trouvant trop futile pour lui, m'a accordé dans l'univers un feuilleton, ou plutôt un brûlot de 12 colonnes. Cet article a mis le feu aux étoupes, la petite littérature a poussé des cris furibonds, et la moitié de l'édition s'est vendue dans la semaine..." C'est vous dire que, grâce à M. de Pontmartin, on apprendra à Paris l'estime de la Muse Provençale et de ses congrès.

La Muse paraît vouloir donner signe de vie: c'est sans doute à l'influence du printemps que je dois cette velléité de résurrection. J'ai écrit hier six vers d'une pièce intitulée la vaco de la vèuso - six vers ! c'est magnifique ! Si j'y reviens, vous le saurez; si j'achèven vous applaudirez: vous êtes si indulgent. adieu, mon ami. Tout à vous et aux vôtres, et de tout mon cœur

J. Roumanille

Avignon, 11 Avril 1854 +



Roumanille à Gaut

14 avril 1854

Mon cher Gaut,

Nous avons fait à votre projet, d'abord, l'accueil plein d'enthousiasme que vous avez fait au mien; puis, nous prenant à bien réfléchir, à tout considérer posément, à tout peser avec sagesse, nous avons fini par toruver votre chose radicalement impraticable. Il serait trop long de vous dire ici tous les pourquoi. En deux mots, un congrès le plus tôt

possiblke, au mois de mai, serait un fruit vers, eussions-nous même la précaution de le laisser sur la paille durant quelques jours. un congrès, pour qu'il soit désormais présentable et le moins possible compromettant, doit être préparé de longue main, et plus sérieusement que jamais. Il est tels et tels éléments dont il ne faudra pas abuser. Et puis, si l'on veut qu'un congrès soit désormais une chose de plus en plus sérieuse, il faut se garder, à tout prix, de faire payer en entrant, quelque louable que puisse être le motif qui y porterait. Ce serait en faire, aux yeux des malintentionnés, et des ennemis (nous avons l'honneur d'en avoir) une spéculation. C'est un mot qui porte malheur. — Vous savez, de plus, qu'en entrant ainsi, on achète un droit. En résumé, nous avons conclu que nous devons renoncer à notre projet, fort méritoire, si une simple soirée, telle que je vous l'ai esquissée l'autre jour, n'est pas possible en ce moment dans votre chère et artistique ville. Il nous restera, comme je vous le disais, l'honneur d'avoir voulu faire une bonne œuvre. — La chose, laissez-moi vous le dire, eût été bien intéressante, croyons-nous. Pensez donc que nous aurions apporté à cette soirée, vous, Matthieu Lacroix, Tavan, Mistral et moi, tous les éléments littéraires, — et quels éléments, sans nous flatter ! et sans compter, bien entendu, M. D'Astros (s'il avait daigné nous faire l'honneur d'être des nôtres), et qu'il vs eût été très facile de nous fournir quelques petits éléments musicaux, comme accessoires et pour varier le programme. — Il paraît que la Providence veut que notre cher Gadagnen aille voir des pays, et laisser peut être un bras ou une jambe, s'il n'y laisse pas tout le corps, sur quelque champ de bataille. Ce sui n'est pas gai ! N'en parlons plus.

J'attends votre comédie avec impatience, et si on la joue à Avignon, j'irai l'applaudir con amore. Je dérogerai pour cela à mes habitudes: je hante fort peu le spectacle. — vous avez eu une excellente pensée, en offrant à LL. MM. votre volume — vous me direz l'accueil que la Muse provençale aura reçu. Tout porte à croire qu'il sera très favorable.

adieu, mon ami. Ne m'oubliez pas auprès des vôtres, je vous en prie.
Tout à vous et de toute mon âme,

J. Roumanille

Avignon, 14 Avril 54 +

P.S. Je n'ai encore que les 6 vers dont (il) s'agit.



Roumanille à Gaut

19 septembre 1854

Je vous remercie, mon Cher ami, de la bonne lettre que vous m'avez écrite dernièrement. Je l'aurai fait plus tôt, si ma santé, qui vient encore d'éprouver une assez rude ???????? me l'avait permis. Grâce à Dieu, me voilà rétabli et réattelé, ne faisant toutefois que ce que je puis faire sans compromettre les forces de la bête. ainsi va notre pauvre vie humaine. Sachons la supporter telle que le bon Dieu nous la donne: c'est un sûr moyen d'en alléger le poids.

Je savais bien que votre bon cœur n'était pour rien dans votre silence: l'assurance que vous m'en avez si bien donnée m'a néanmoins comblé de joie. Je vous en remercie de tout cœur. Chantons ou ne chantons pas, soyons du même avis ou d'un avis contraire, mais aimons-nous toujours.

Où en est donc votre volume de la Soupado? Voilà bien longtemps qu'il est sus presse. Je suppose que mon Mèste Coulau e si tres drole n'est pas composé encore, car vous n'eussiez pas oublié de m'en adresser l'épreuve, comme je vous en ai prié plusieurs fois. Quand vous en serez là, veuillez me prévenir: j'ai à faire subir à ma fable des changements notables, et à en changer la dédicace. J'avais donné ce morceau au bon Eugène Tavernier. mon docteur, littérateur d'élite, qui me soigne, quand je succombe sous le faix, avec autant de sollicitude que de désintéressement, a été amoureux de mon Coulau, que je lui ai récité dans ma convalescence, et je trouve que le lui dédier, ce serait lui faire beaucoup de plaisir. L'ami Tavernier est prévenu et dédommagé. Dites-moi, dans votre réponse, si cela peut se faire. vous auriez bien pu, scélérat ! m'imprimer sans me prévenir.

Vous voilà donc, comme nous, délivrés du choléra. Tant mieux pour vous !— Il ne vous reste maintenant de ces mauvais jours que le doux souvenir du bien que vous avez fait, et la satisfaction d'avoir courageusement rempli votre devoir, d'être resté à votre poste, quand tant d'autres, plus utiles que vous, sans aucun doute, ont lâchement désertés. Je les honnis, ceux-là, autant que je vous félicite.

Les amis d'Avignon se sont tous et toujours bien portés (j'en exepte le soussigné); le notaire a vu de près les ravages du fléau: bien des cholériques l'ont appelé, à leur lit de mort, pour lui dicter leurs dernières volontés. Aubanel a soigné lui-même nos pauvres de la????? atteints la plupart de la contagion... Jules en a fait autant; Le cher Brunet a perdu son jeune enfant (et de trois!) ç'a été pour lui un coup terrible. Nous avons été là pour le distraire et le consoler.

Quand vous verrez ce bon M. d'Astros, qui est noblement resté sur la brèche, malgré le poids des ans, veuillez, je vous prie, me rappeler à son souvenir.

Vous n'apprendrez pas sans intérêt que l'acariâtre Aubanel vient de chausser ?????? une idée, à laquelle il tient mordicus, et qu'il est assez têtu pour pouvoir réaliser, avec l'aide de ses amis. Il veut publier un almanach écrit dans le dialecte arlésien et comtadin, un petit livre de trois sous, contenant prose et vers. C'est une fantaisie avignonnaise, — toute locale, biscornue - partant très-originale, qu'il peut mener à bien, et qui va lui faire

jeter à la rue une cinquantaine d'écus. Il est assez riche pour s'amuser à ce jeu-là, et je suis très décidé à l'encourager. Ce sera là une gentille chapelle particulière dans notre vaste église, et les fidèles qui ont foi à notre Saint, y viendront le prier. C'est drôle ! que sortira-t-il de cet œuf-là ?

adieu, mon cher Gaut. Dites mille choses de ma part à tous les vôtres, que j'aime de tout mon cœur - et croyez-moi
votre affectionné et dévoué

J. Roumanille

Avignon, 19 7bre 54 +



Roumanille à Gaut

20 octobre 1854

Mon cher ami,

Il pleut. Si le ciel se rassérène d'ici à Dimanche matin, nous partirons pour Salon, ce jour-là, c.à.d. après demain, Brunet, Aubanel et moi. ainsi l'avons-nous décidé. J'ai écrit à Mistral. Quant à Glaup, il va incessamment se marier, halas ! et l'amour l'a abruti et dépoétisé. Il languit, il soupire, il désire ! Il ne sera pas des nôtres. Il va incessamment se marier, ce qui ne l'a pas empêché de confectionner pour ledit almanach quelques pages de prose tout à fait drôles.

Il me tarde bien de vous voir et de vous embrasser. Je désire de tout mon cœur que rien ne vienne mettre des bâtons dans nos roues. Si nous n'arrivons pas à Salon Dimanche, ce ne sera pas faute de bonne volonté.

J'ai à Aubanel ce qui, dans votre lettre, le concerne plus spécialement. Ce cher ami m'a promis de vous écrire. Il vous dira pourquoi il ne vous a pas appelés à lui, vous et tant d'autres, mais vous, le premier entre tous.

S'il faut en juger par un passage de votre lettre, vous donnez à l'almanach-lubie des intentions et une portée qu'il n'a pas, qu'il ne doit pas avoir. — C'est une excentricité artistique, et voilà tout, exécutée à la vapeur, et qui a été décidée, un jour, après boire... et quel boire ! ce que je vois de plus sérieux en tout ceci, c'est que cette petite publication sera, en quelque sorte, un trait d'union entre Avignon et Marseille, sous le rapport orthographique, car nous avons fait des concessions, — et toutes celles que nous avons pu faire, — pour la plus grande paix de la Muse, et sa plus grande gloire - Amen. Mistral en a fait sa grosse part, j'en ai fait la mienne; Aubanel n'est pas resté en arrière, tout têtu et tenace qu'il est. Glaup (qui le croirait ?) a été le plus revêche ! Basto ! l'almanach sera écrit d'une manière uniforme. il réalisera, pour nous arlésiens et

comtadins, une unité orthographique, sujette à discussion, parbleu ! comme toutes choses humaines. Et la halte que nous ferons dans cette orthographe, qui est plus qu'en germe dans ma part du bon Dieu, dans ma dissertation surtout, sera longue. Quoi qu'il en soit, je ris comme vous de ce travail de pygmées; de tout le bruit qui se fait autour de notre Babel; de toutes ces discussions qui n'aboutissent, hélas ! qu'à pas grand' chose ! et je vous approuve de tout mon cœur, quand je vous vois faire, comme vous le dites si spirituellement, des exercices français. — Cela vaut mieux que notre ridicule muse.

Ce monstre d'Aubanel m'a fait ressusciter des vieilleries ensevelies depuis longtemps au fond de mon parc ? à misères, vieilleries que j'ai dû rajeunir, pour lui plaire, car enfin, il a bien fallu recalculer tout ça. En somme, mon contingent ne sera pas trop mauvais. Quant à notre prose, elle n'est pas dépourvue de bizarrerie, et j'en ai bien improvisé ma part ! (Il fallait de la copie, et j'en ai fait, une ou deux nuits, comme un asse, de p.) Le morceau principal était fait: c'est le conte que je lus, l'an passé, à la séance solennelle de la Société St François Xavier, et dont je vous parlai un jour. Qui m'aurait dit, il y a deux mois, que je m'amuserais à polir, à limer, à farder tels et tels vers ébauchés et mis au rebut, je lui aurais ri au nez. Aubanel peut se flatter de m'avoir fait faire des prodiges, car, assurément, la poésie provençale me préoccupe peu.

à Dimanche donc, mon brave, si le temps le permet. Vous me trouverez tout à vous, comme par le passé, plus encore à vous, si c'est possible.

J'ai reçu le gay Saber, resurrexit sicut dixit ! alleluia. Le confrère Lejourdan m'a bien fait rire !

adieu, mon cher ami. Présentez mes hommages à l'excellent M. d'Astros, quand vous le rencontrerez. Ne m'oubliez pas auprès des vôtres, dont je garde si bon souvenir. Tout à vous, mon ami, et de toute mon âme.

J. Roumanille

Avignon, 20 oct. 54 +

P. S. il ne pleut plus. Je vois un coin de ciel bleu —



Roumanille à Gaut

4 novembre 1854

Je vous remercie, mon cher Gaut, de la bonté que vous avez eue de m'adresser le numéro du mémorial où se trouve votre compte-rendu de la fête de Salon. Vous daguerréotypez ces solennités-là, mon brave. c'est parfait - mais c'eut été plus complet si vous aviez eu la pensée de dire que, parmi bien des légumes phénoménaux exposés, se trouvaient quelques troubares de première force, dont les chapeaux attiraient l'attention de tout le monde.

Ah ! ça, qu'êtes-vous devenu après ce splendide repas ? nous demandâmes Gaut à tous les échos d'alentour: on vous avait vu partout- nous ne vous trouvâmes nulle part. Je fatiguai, pour mon compte, le peu de vue qui me reste, à la recherche du secrétaire impayable; il n'est pas de coins et de recoins que je n'aie interrogés dans les deux bals étouffants de la fête, pas plus de Gaut que d'écus dans ma poche. Je me pris à maudire votre Central ?????, à l'exécrer, Bouvet, Aubanel et Crousillat en firent autant... ce qui n'eut pas un meilleur résultat. Le lundi matin, mêmes sollicitudes, mêmes recherches: nous voulions vous conduire chez M. Bonafous; vous y eussiez déjeuné, chanté, bu, fumé, blagué avec nous, et la partie eut été complète ! — Pas de Gaut. Peut-être écrivait-il des vers, peut-être contemplait-il la noble figure de quelque Central. D'enterim, je vous envoyais à tous les diables.

Notre notaire, nous vous l'avons dit, va se marier. Mistral, Aubanel et moi représenterons à la noce la Muse Provençale. curieux notaire ! Il est amoureux comme un jeune homme de vingt ans, et son amour s'exhale en drôleries excentriques. quel charmants préliminaires ! nous noçons le 27 du courant, à Beaucaire: Vivo la fiero de Bèucaire ! Je cherche un épithalame, et ne le trouve pas. Je me suis ri de la Muse, maintenant elle se rit de moi. Aubanel est prêt, Mistral se prépare; et moi, vieille bête, je me frotte en vain le front.

hélas !

????? almanach n'est pas prêt encore. On le tient pourtant par la queue. La tête est depuis longtemps achevée et fardée...

“Tant.....

félibrer, félibra, am, sur niger, nigra, nigram... Aubanel est enfoncé jusqu'au cou dans son œuvre. Il n'en dort pas, il en mange peu. Encore un almanach comme ça, me disait son frère, et le cher enfant en deviendrait sec comme une allumette. La promesse que vous lui avez faite de le gratifier d'une bonne réclame pour pousser à la vente chez vous, l'a fort réjoui. — Nous avons donc fait toutes les concessions qu'il nous était possible de faire. Puisse la Muse y gagner, et notre Babel y perdre ! Désormais nos œuvres collectives n'offriront pas autant de disparate et d'étrangeté — si œuvres collectives il y a ! et notre initiative forcera bien un peu nos camarades récalcitrants - (de ce côté-ci) à faire comme nous. — notre agonie sera moins tourmentée — mais ce sera toujours une agonie.

Je voulais, depuis plus de 8 jours, vous écrire: mes occupations m'en ont toujours empêché. Je suis toujours sous le harnais, et ne puis prévoir le jour où cela finira. Il semble qu'un mauvais génie m'enferme de plus en plus dans ma galère, à mesure que je fais plus d'efforts pour en sortir. Je songeais à l'hymen - vous savez hélas ! ce qu'il en est résulté. Tout n'est pas rose et miel en ce pauvre monde, mon cher Gaut ! —

un de vos compatriotes se charge de vous remettre cette lettre. Il part demain pour Aix, ou après demain, s'il part. Donnez-moi de vos nouvelles: vous serez bien aimable. Donnez des miennes aux vôtres, à M. d'Astros, à tous ceux qui peuvent se souvenir de moi.

Tavan est à Rome. nous ne savons pas son adresse. Il ne nous écrit pas. nous sommes en peine sur son compte.

Tout à vous, cher ami, et de toute mon âme.

J. Roumanille

4 9bre 54 +



Roumanille à Gaut

24 novembre 1854

Mon cher Gaut,

Nos lettres se sont donné en route le baiser de paix. La vôtre ne m'en a fait que plus de plaisir. Vous m'êtes toujours bon et toujours sympathique. Merci, mon cher, merci.

Glaup se marie. Je l'ai écrit: "encore une étoile qui file, qui file, file et disparaît." Nous sommes de la noce, Aubanel, Mistral et moi. beau trio de... felibres. Entendez-vous pas (sic) le din-din de nos jambougnos ? chacun joue son air, c.à.d. varie à sa façon le même thème. Je ferai ma partiel mieux possible. J'ai accouché heureusement: le père et l'enfant se portent bien. Quel drôle d'épithalame ! — c'est adorable, tant c'est bête ! — Et j'ai sué à la peine. Décidément, mon Pégase est rétif. vous pourriez voir les blessures que ses ruades m'ont faites. heureux êtes-vous, mon ami, que le vôtre vous soit docile. quelle merveille ! vous l'aviez à Salon. J'ai pu apprécier ses qualités, - entre la poire et le fromage.

enfin... enfin l'almanach d'Aubanel a paru ! vous le recevrez incessamment. Le cher éditeur n'en peut plus. Il est disposé à m'envoyer à tous les diables et les troubaire et les felibre. J'y ai passé, vous y avez passé, il y passe: chacun son tour ! — Ce petit livre n'est pas trop mal. Vous y verrez avec quel sans façon les felibre y passent de la fable à l'histoire, de la charge au portrait, du grec à l'anglais, de la prose aux vers, de l'agriculture à la musique, de l'ode au madrigal, du proverbe à l'économie domestique... &... et quelle prose à la vapeur !! J'en ai commis, une nuit, un tas énorme !!!

Théodore vous demande, au nom de sa caisse, une petite réclame dans votre Mémorial, car ce n'est pas le tout d'avoir abattu l'ours: il faut en vendre la peau.

J'avais trouvé, dans mon sac, un conte épigrammatique à l'adresse des médecins, très bien écrit, dit-on, fort spirituel, assure-t-on aussi, et que Théodore ne voulut pas accepter. Il est têtu, quand il s'en mêle ! Comme son pauvre père, qui a subi des attaques assez graves, est entouré de médecins aussi habiles que dévoués, notre cher éditeur responsable n'a pas voulu faire un mauvais compliment aux fils d'Esculape. Il a donc fallu remplacer ledit conte. Comment faire ? Je n'ai pas, comme vous, la faculté d'écrire des vers à quelque heure que ce soit de la journée: je vous ai volé Mèste Coulau, et Théodore me l'a volé à son tour, sans possibilité pour moi de lui faire entendre raison. Eh bien ! me suis-je dit: Gaut est un brave enfant: il se contentera, au besoin, du conte épigrammatique, qui a certainement son mérite et son importance, et... voilà l'affaire arrangée. Que si cela ne vous va pas, je suis prêt à prendre un cierge et à faire amende honorable, à genoux devant vous; il est bien entendu que ledit conte est beaucoup plus vierge (??) que Mèste Coulau, dont j'ai tant usé que c'est vraiment un abus. voilà. dites l'assolvo te - et je vous baiserais la main.

A la noce, nous boirons à votre santé. buvez un peu à la mienne, car elle chancelle toujours quelque peu. Depuis deux ou trois jours, je me porte mieux. affreux métier que le mien ! - Et le choléra n'a pas voulu que je me misse à même de m'en débarrasser.

C'est, je suppose, chez Aubin que Théodore fera le dépôt de son livre, et c'est là, par conséquent, que vous trouverez l'exemplaire qui vous est destiné nocturna vertate mum, vertate diurna. et ayez au moins un applaudissement à nous donner, -au sujet de toutes les lettres (s, t, p, q, r, b, d,...) que vous nous avez lâchées d'escoundoun, avant de les lâcher coram populo, et sans masque. Il est des pudeurs qu'il faut savoir comprendre et respecter. Si j'orthographe clandestinement, je vous aime ouvertement, et vous le dis - idem. Tout à vous et aux vôtres, cher felibre di dos jambougnou.

J. Roumanille

24 9bre 54 +

au travers de la feuille, le long du texte de la dernière page: il ne vous sera pas difficile de nous reconnaître sous le masque. voilà pourquoi je ne vous donne pas les mots de nos innocentes énigmes.



Roumanille à Gaut

12 Janvier 1855

Lou vin claret.

à moun ami J. B. Gaut.

suit un long poème, sur les quatre pages, suivi de la signature: J. Roumanille, et de la date: Avignoun, 12 Janvié 1855 +



Roumanille à Gaut

5 juin 1855

Je vous remercie, mon cher Gaut, de la bonne et charmante lettre que vous m'avez écrite. Je l'ai d'autant mieux accueillie que, depuis quelque temps, vos lettres étaient trop rares. Je savais bien que je ne devais pas accuser votre bon cœur, mais vos occupations, et quelque peu aussi votre paresse, vilain péché dont nous ne sommes exempts ni les uns ni les autres.

Vous avez donné à mes pauvres vers une place d'honneur dans votre gay saber. vous êtes bien indulgent. que voulez-vous ? S'ils ne sont pas meilleurs, ce n'est pas ma faute. Sachant que c'était pour vous que je les écrivais, je les ai soignés le plus possible, peut-être aurais-je été plus heureux, si le sujet l'avait été davantage.

Il y a, dans un vers, une affreuse coquille, voire deux, qui m'ont fait dire je ne sais quoi. J'avais écrit: t'embarre dins lou vèntre..... et le compositeur a lu et fait lire: s'embarro dins lou vèntre... ce qui ne revient pas absolument au même. Si vous jugez que la chose en vaille la peine, faites un erratum, — et le mal sera guéri.

Vous me priez de demander pour vous des vers à Aubanel. Je l'ai fait, mais en vain. De plus en plus têtue. Voyez un peu, parce qu'il est en deuil, il ne veut rien mettre dans l'armana 1856 - dont il s'occupe, je dis mieux, dont nous nous occupons; mais rien. Je me tue, tous les soirs, à lui faire comprendre le ridicule de sa détermination, il n'en démord pas. - Soyez plus gentil que lui: adressez-moi, pour ledit armana, quelque bonne petite pièce, bien gentille, bien honnête, bien poétique - comme vous savez si bien les faire; nous aurons un felibre de plus, et des meilleurs. "Plus on est de fous plus on rit."

Ne nous parlez plus de congrès: nos felibres n'en veulent pas. Ils ont, pour motiver leur abstention, mille raisons toutes plus biscornues les unes que les autres. Aubanel se claquemure dans son imprimerie, où il se gorge d'affaires; Glaup contemple le gros

ventre de sa femme; Mistral, qui m'a écrit avant hier, ne vit que par Mirèio et pour Mirèio, et nous ne pouvons le déterminer à laisser son mas, ses champs et son vieux père aveugle, ne fût ce que pour un jour. Quant à moi, je ronge mon frein, et bois jusqu'à la lie le calice de mes épreuves, et mène une vie toute hérissée de prose, et d'ennuis, et de fatigues, et de lavements. Les Dimanches qui viennent vont m'être ravis, Dieu merci ! par la villégiature; et sous les ombrages de Fonsegugno, armanejarai. le site y est fort inspirateur, l'hospitalité très-cordiale et très-douce. espérons que j'y cueillerai des vers, y fabriquerai de la prose. Ainsi soit-il.

adieu, mon cher Gaut. Ne restez pas si longtemps sans m'écrire. Dites mille bonnes choses de ma part à toute votre famille - et croyez-moi, mon cher - votre tout dévoué.

J. Roumanille

Avignon, 5 Juin 1855 +

P.S. on dit que nos chers Marseillais publieront, comme nous, un almanach provençal pèr lou bèl an de Diéu 1856. Tant mieux. Ces deux livres se feront valoir mutuellement.



Roumanille à Gaut

10 Juin 1856

Mon cher Gaut,

Nous voici sauvés des eaux, ou à peu près. Je ne m'amuserai pas à vous décrire toutes ces horreurs. les journaux vous en ont déjà dit plus que je ne saurais vous en dire. qu'il vous suffise de savoir que ma boutique est située dans un quartier que les eaux n'ont pas atteint. Deo gratias.

N'avait été le malheur qui vous atterra, l'an passé, nous eussions fait appel à votre Muse, quand nous confectionnâmes l'armana 56. ce que nous n'avons pu faire l'an passé, nous venons le faire cette année-ci: vous prier de nous adresser quelques petits vers, comme vous savez si bien les faire, pour en enrichir l'armana 57, auquel nous songeons déjà, parce que nous voulons qu'il soit plus tôt en vente qu'il ne l'a été jusqu'ici. Vous savez aussi bien que nous ce qu'il nous faut et ce que nous vous demandons: peu de chose, que vous nous accorderez avec le bon cœur qui vous caractérise. tâchez de nous faire une copie bien lisible, et de ne plus vous écarter trop de notre manière. si j'ai bonne souvenance, vous avez un jour écrit en maître notre dialecte.

Aubanel, imprimeur des Felibres et de S.S. Pie IX, se joint à moi dans ma prière. c'est une raison de plus pour que vous l'exauciez au plus tôt. Tout à vous et aux vôtres, mon cher Gaut, et de toute mon âme.

J. Roumanille

Avignon, 10 Juin 1856 +

Aubanel à Gaut

Mon cher Gaut,

Je prends la plume après l'ami Roumanille pour vous prier de vous faire un envoi pour l'Armana 57, prose ou vers, ce qu'il vous plaira, tout sera reçu de grand cœur et de grande amitié; Vous n'en doutez pas. — Déjà, l'an passé, pour des circonstances malheureuses, nous avons été privé de votre concours, au moins, cette année, que nous ayons la joie de chanter ensemble. —

— que vous êtes heureux, mon ami, d'être, là-bas, en terre ferme, ici c'est une désolation: tout est perdu, la famine est aux champs, la misère est à la ville. — que deviendrons-nous cet hiver, si Dieu ne vient à nous ? —

Il y a un article superbe à faire pour l'almanach, chargez-vous de cela, mon cher, c'est la visite soudaine de l'empereur, parcourant, dans un petit bateau, la plaine envahie par le Rhône.

Adieu, mon cher Gaut, pardonnez-moi d'être bref, pardonnez-moi mon griffonnage, et plaignez-moi un peu, je n'ai pas le temps d'écrire plus long, ni d'écrire mieux. je suis écrasé de travail et d'affaires. adieu ! adieu ! tout à vous.

Th. Aubanel



Roumanille à Gaut

24 mars 1857

Mon cher Gaut,

Ave. C'est le plus occupé des hommes qui vient vous donner signe de vie, à vous qui, comme moi, n'avez pas beaucoup de temps à perdre, et écrivez peu. Ainsi va la vie humaine. pauvre vie, où l'homme, comme un bœuf, trace toujours et sans trêve un pénible sillon. la présente ne sera pas intéressante, mais intéressée. Je viens vous prier de me rendre un petit service. Je vous ai adressé l'autre jour une brochure que vous avez peu remarquée: non capit. Aquila moun cas; vous n'avez même pas compris ce que cet envoi signifiait: de minimis non curat ??????. Il s'agit, mon cher, du Sorgho et d'une réclame. Il s'agit de faire les frais d'une édition: Roumanille éditeur ! comme ça sonne. Il faut que ma 1ère opération dans ce genre d'industrie — opération bien humble — n'avorte pas; je compte sur vous pour m'aider à rentrer dans mes déboursés. Pour ce faire, vous n'avez qu'à prier le mémorial d'insérer les 4 lignes que voici:

“Au moment de semer le sorgho, nous ne saurions trop ecommander la lecture,

l'étude "et la propagation d'une brochure que vient de publier, au sujet de cette plante et des "vins Sorgho, M. Alphanéry, jeune, de St Remy, membre de la Société d'agriculture "des Bouches du Rhône. M. Roumanille, libraire à Avignon, met en vente la 2e édition "de cette remarquable étude. Il adressera franco cette brochure à qui lui fera parvenir "franco deux timbres poste de 20 C."

Rien que ça, mais au moins ça, Mon cher Gaut, vaous rendre ainsi, sans vous en douter, un service à l'agriculteur, et à l'éditeur Roumanille.

Je vous invite à venir Dimanche prochain à Marseille, où je dois me rendre, pour réciter, à la Séance Solenle de la société de st François Xavier, 3 ou 4 de mes péchés poétiques, que vous connaissez. Le Directeur de cette bonne œuvre a trop insisté pour que j'aie pu refuser de me rendre à son invitation.

malgré la rigueur des temps, mes affaires, mes petites affaires ne vont pas trop mal, Dieu merci (Je vends, j'achète. C'est la plus drôle des proses possibles. Je commence à m'y faire. Je crois même que je finirais, si je m'en donnais la peine, par y exceller.

adieu, mon cher ami. Dites de ma part mille bonnes choses aux vôtres, et croyez-moi, tout à vous et de toute mon âme.

J. Roumanille

Avignon, 24 Mars 1857 +



Roumanille à Gaut

(2 ou 3 ?) Avril 1857

Mon cher Gaut,

Je vous remercie de vos bontés à l'égard de mon humble boutique. vous êtes vraiment bien bon, et vous dépassez ce que vous me donniez lieu d'attendre de vos complaisances. Ne voilà-t-il pas que ce cher enfant, secrétaire du comice agricole d'Aix (Je ne vous savais pas versé dans l'agriculture à ce point), intéresse sa société à la pauvre petite première spéculation d'éditeur que je hasarde. — C'est vraiment touchant, et je vous en remercie de toute mon âme. vous comprenez bien que je ne suis pas homme à reculer devant le prix que vous m'imposez, ou plutôt que l'on m'impose par vous: vous recevrez avec cette lettre les 50 exemplaires demandés, à 25 C. l'un - frais d'expédition... à la charge de qui ?... de qui vous voudrez. Et je vous fais la part belle. pour obliger v/ comice, je manque la vente — car ces 50 exemplaires sont les derniers de la 2e édition. Je vais immédiatement faire travailler à la 3e. C'est un succès inouï ! la France entière s'ensorghise. Une seule réclame insérée par la Presse, qui est entre les mains d'un Israélite, a suffi pour m'accabler littéralement de demandes, pour plaire (à) M. Alphanéry, (Israélite) au premier rang des Sorghophiles, et des Sorghocoles. Il m'arrive même une chose assez désagréable. Ne prévoyant pas un succès pareil, j'avais

fait tirer à petit nombre. Je n'ai donc pu satisfaire à toutes les demandes. Et voilà que, du midi et du nord, de l'est et de l'ouest, et du centre, et du tron de Dieu, m'arrivent des lettres qui débutent ainsi ou à peu près: " — Monsieur, j'ai payé cette brochure, je veux la recevoir ... — Monsieur, quand on est un libraire sérieux et honnête, on tient à ses engagements... — M. l'honneur vous fait un devoir — M. Je n'ai pas reçu la brochure - et pourtant- je l'ai payée — & &

Il faut me tirer de là, il faut que mon honneur et ma bonne foi sortent sains et saufs de cette épreuve, et que, dans votre sphère, vous veniez une 2e fois à mon secours. Vous trouverez ci-inclus le morceau tout mâché, et vous le servirez au mémorial, le plus tôt possible, je vous en prie. ??????, je tiendrai l'épée aux reins de mon imprimeur, un peu trop lambin, et, dans quelques jours, je pourrai satisfaire les plus impatientes et les plus pressés. Je vous demande mille pardons pour toutes ces exigences. on n'importune ainsi que les meilleurs amis.

Bien que je vous l'ai annoncé, Dimanche passé j'étais à Marseille. J'y ai trouvé un fort bel auditoire qui m'a été très sympathique et qui m'a reçu avec un enthousiasme dont je suis encore tout ahuri, et auquel, très certainement, j'étais bien loin de m'attendre. Vous eussiez eu un vif plaisir à voir l'effet que produisaient mes pauvres vers sur cette foule ! Succès complet, incontestable, obtenu par la force des personnes et par la grâce du débit !!! Notre chère Muse est bonne à quelque chose: c'est ce que se disaient des esprits d'élite venus là par curiosité, et plus charmés qu'ils ne s'y attendaient de ces poésies écrites dans une langue qu'il est de mode, en certains lieux, de proscrire et de bafouer. J'ai déposé ce joli succès aux pieds de la Muse comme poète; comme Chrétien, aux pieds du bon Dieu, par qui seul nous sommes capables de quelque chose. Les journaux de Marseille vous ont dit ou vous diront tout cela. Béfort a été tout bonnement admirable. La chato avuglo a été, par lui, mieux interprétée que jamais, — l'auditoire était ému jusqu'aux larmes, et cinq salves d'applaudissements ont couronné ceci:

mai, qu'ei-ti besoun d'iue, bono maire, pèr crèire,
pèr adoura;
ma man, enfant de Diéu, se te pode pas vèire,
te toucara !

Et puis est venu le e ié veguè, qui a couronné le succès... (tonnerre d'applaudissements)

Adieu, mon cher Gaut. Les amis me chargent de vous dire mille choses du cœur. Ce que vous me dites au sujet d'une réunion intime de félibres et de troubaires, n'est pas impossible; et, pour ma part, cher vieux, j'y souscris de grand cœur. quoique ma boutique me cloue impitoyablement et que cette petite course à Marseille m'ait démontré par a+b que je ne puis pas m'amuser impunément à ce jeu-là. adieu - tout à vous et aux vôtres - et de toute mon âme.

J. Roumanille

Avignon, avril 1857 +

Roumanille à Gaut

23 septembre 1857

Mon cher Gaut,

J'adresse à M. Remondet Aubin, (à lui seul) 13/12 exemplaires de ma campano. Je vous serais obligé de les lui recommander instamment, c.à.d. priez-le de vouloir bien s'en occuper quelque peu. Il va sans dire que si M. Aubin, par grand hasard, voyait qu'on enterre mon livre, qu'on se l'arrache des mains, il voudrait bien ne pas oublier de m'en redemander: je les lui expédierais sans retard. ayez, de loin en loin, l'œil ouvert sur mon ours, que j'ai tant?? , et avec tant d'amour !

M. Aubin vous remettra l'exemplaire que je suis si heureux de vous offrir, comme un faible témoignage de mes sympathies et de ma bonne amitié. Merci (???) vous n'aurez rien de mieux à faire, lisez cette œuvre, le plus sérieux éclat de rire dont j'aie été capable, et peut-être coupable. Je crois que vous y trouverez des passages qui ne vous déplairont pas trop. Je le désire vivement: c'est un désir ??? du bien. Vous pouvez annoncer, dans le Mémorial, qui est toujours vôtre, que ma Campano mountado (in 18 angl.???? format Charpentier, 144 pages - impression de luxe) se vend 12f, à Aix, chez Aubin, et que Roumanille (ceci est pour les amateurs qui n'auront pas Aubin sous la main) que Roumanille, libraire à Avignon, fait parvenir sans frais la Campano à qui lui adresse franco six timbres poste bleus, de 0,20 C. Je vous serai infiniment obligé. Il faut faire les frais de cette fredaine poétique. Ils sont lourds. J'ai tiré à 1,000.

Que si la fantaisie vous prend, mon cher ami, de gloser sur mon carillonneur, je vous en serai reconnaissant. Le sujet se prête pas mal. Il est fort élevé.

Donnez-moi de vos nouvelles. Si vous avez sous la main quelque bonne courte pièce, triste ou gaie, en alexandrins ou autrement, une pièce, deux pièces provençales et même davantage, adressez-les moi sans retard. Vous savez ce que nous sommes capables d'en faire et l'honneur que nous leur réserverons. Pensez-y. Aubanel ne veut plus imprimer notre armana. Nous cherchons d'autres presses, puisque, malgré tout notre bon vouloir, celles de Théodore nous sont refusées.

Tavan est ici, malade à l'hôpital — suite des fièvres dont la malaria de Rome l'a affligé; il va mieux, mais le mieux arrive lentement.

Le notaire est 2 fois père. Comme je suis, du matin au soir, dans ma boutique, du matin au soir il est dans son antre. Nous nous voyons peu - que les temps sont changés !!

Adieu, mon cher ami. Tout à vous et aux vôtres, et de toute mon âme,

J. Roumanille

Avignon, 23 7bre 1857 +



Roumanille à Gaut

28 décembre 1858

Mon cher Gaut,

Je comptais vous écrire dès que le tracas que le jour de l'an amène avec lui pour un libraire serait passé, quand votre touchant confiteor m'est arrivé. Vous êtes un charmant pénitent, et je vous donne de tout mon cœur l'absolution que vous me demandez avec un si sincère repentir; vraiment, j'aurais eu bien du plaisir à mettre quelque petite chose de vous dans l'armana de 1859. Vous savez en quelle haute estime je tiens, et depuis longtemps, vos productions provençales. vous chantiez à ravir, souvenez-vous-en, alors que bien des rossignols dont on est émerveillé aujourd'hui, étaient encore dans l'œuf. vous ne sauriez croire combien je tiens à mes chers vieux: à vous, à Crousillat, à Reybaud ! Le seul de mes vieux dont je n'ai qu'à me louer est le vénérable Crousillat, qui, toutes les années, m'adresse son contingent pour l'armana. vous devriez bien en faire autant.

Mais Monsieur est marié ! Monsieur va être père ! Monsieur songe à l'avenir de ses enfants ! Monsieur ceci, Monsieur cela, Monsieur le ??????. Il y a temps pour tout, Monsieur, et Madame Gaut ne serait pas jalouse des ????? que, de loin en loi, vous pouvez faire de votre gentille Muse. Ce sont là des infidélités qui n'ont pas de graves conséquences.

Je suis heureux de votre bonheur conjugal, et je vous en félicite. Equidem invideo. mais Dieu paraît m'avoir inscrit sur le grand livre des célibataires, c.à.d. des ennuyeux et des ennuyés. c'est un chatiment que je supporte avec toute la résignation dont je suis capable.

Je vous remercie, tant en mon nom qu'au nom des chers confrères, du bel article que vous nous avez consacré dans le Mémorial d'Aix. on ne saurait être plus bienveillant ni plus sympathique. vous avez une plume d'????? qui dit ce qu'elle veut et comme elle veut. merci de l'avoir si généreusement mise à notre disposition.

Mirèio est sous presse. vous en serez étonné et ravi. C'est admirable. quelle envergure ont les ailes de notre chère Muse Maillanaise - et quel souffle puissant a notre poète ! Il y a là des beautés de 1er ordre, et que vous ne soupçonneriez jamais. la fable est simple comme l'antique, les détails sont ravissants. Je soigne avec amour ces épreuves: c'est Seguin qui imprime, et qui imprime bien, l'épopée de notre ami. Ce livre restera, et fera faire un pas immense à notre littérature provençale.

Les amis se joignent à moi pour vous dire mille choses des plus aimables. faites en part à Madame et dites lui bien de soigner la felibresso ou le felibrihoun que le bon Dieu vous va (??) donner.

Tout à vous, mon cher ami, et de toute mon âme.

J. Roumanille

Avignon 28 Xbre 1858 +

Roumanille à Gaut

30 mai 1859

Mon cher Gaut,

Je vous accuse réception du bijou que vous m'avez recommandé. C'est une merveille de grâce et de talent, dont j'ai été ravi. Samedi passé, Melle Pénélope, qui devrait bien s'appeler Annonciata (c'est un de ses noms) a donné son concert dans notre Thébaïde avignonnaise. elle a émerveillé son monde. Je vous remercie de m'avoir mis à même d'être le protecteur de cette adorable enfant de 13 ans. j'ai fait pour elle tout ce que j'ai pu faire - si l'on rencontrait parmi les filles mûres ces Pénélopes (sans calembourgs), je sais des garçons à qui leur célibat serait à charge. Comme j'ai 40 ans, et que Melle n'en a que 13, je ne suis permis d'écrire quatre vers sur son album, écrin précieux où la Ristori a serré une de ses perles: voici comme preuve de ce que j'avance le quatrain ré-ut-si. s'il vous plaît, mangez-en; s'il ne vous plaît pas, faites mieux:

De gràci e d'engenò as talamen l'abounde,
qu'en t'escoutant, lou cor e t'amo e t'aplaudis,
Perlet d'enfant ! Se Diéu te laisso en aquest mounde,
Es pèr que, quand t'ausèn, soungen au Paradis !

vous voyez bien que je ne mens pas, et que j'y vais de tout cœur. De plus, un concert au bénéfice des pauvres ayant eu lieu à St Remy, pays dont je suis le cygne, vous le savez depuis longtemps, j'y ai produit Penelope - qui y a fait une sensation profonde. C'est qu'il y a des dilettanti à St Remy ! Votre lettre de recommandation n'est donc pas tombée entre des mains indignes ! — n'allez pas croire que ma Muse a fait, au concert de St Remy, concurrence aux divins doigts de Mademoiselle: je n'ai pas récité un hémistiche, bien que tous ces Messieurs et toutes ces dames aient tout fait pour me pousser sur l'estrade. Le Nemo prophète m'a toujours lié la langue dans mon pays, et me la liera toujours.

Et Mirèio ! ah ! Mirèio, Mirèio; quelle (sic) adorable poème ! Je vous le disais bien... et quel succès ! quel beau succès, et comme il est mérité ! il est aussi mérité que bien porté. Mistral nous est revenu de Paris, simple et naïf comme devant - rapportant tout ça au bon Dieu, qui fait des hommes ce que bon lui semble. Il nous a raconté de Paris des choses incroyables. à Paris, Mirèio a été un véritable événement. c'est une date. Les immortels, dans la personne des plus glorieux et des plus aimés, ont fêté, caressé, dorlotté notre poète. Alfred de Vigny l'a baisé au front, Villemain lui a promis un rapport, Mignet, votre Mignet, que Frédéric aime à la folie, lui a fait un accueil superbe... Laprade raffole de Mirèio, Mirèio par ci, Mirèio par là - Mirèio partout. voilà mon rêve réalisé. Voilà où je tendais, où nous tendions, par les provençales, par les noëls, par les congrès, par l'armana, par la Félibrérié; quel plus beau couronnement pouvions-nous avoir pour notre littérature, si déconsidérée chez nous, et que l'on finira,

chez nous et grâce à Mirèio, par prendre en sérieuse considération !...

Voyez M. Remondet, et priez-le de penser à ma dernière lettre.

Adieu, Mon cher ami, tout à vous et aux vôtres, et de toute mon âme.

J. Roumanille

Avignon, 30 mars 1859

P. S. Inutile de vous dire, mon cher ami, que notre protégée me parle toujours de vous avec une charmante reconnaissance. Elle songe à un 2e concert. Je ne sais si elle aboutira. quoi qu'il en soit, elle ira bientôt à Nismes, où je suis à même de la recommander chaudement - et à des personnes des mieux placées.



Roumanille à Gaut

26 septembre 1859

Mon Très cher et très-????

hier le Sanhidrin felibren était assemblé à Maillane: Roumanille, (lis ai soun li proumié à la Carreto), Aubanel, Mistral. Il a été décidé ce que je décide toutes les années, que vous devriez ne pas boudier à l'armana. Celui de 1860 va être mis sur le métier. Nous serions heureux que vous y fissiez entre les présents. Cela vous est si facile ! vous avez dans vos cartons des pièces qui nous iraient comme une jolie bague aux doigts de Pénélope. Exécutez-vous de bonne grâce, cher et tendre. J'ai vu dans le ?????? de Féraud de vos perles: elles y sont parfaitement déplacées, comme celles de deux ou trois troubaires. Venez chez nous, où vous trouverez une compagnie digne de vous, des camarades qui vous ont toujours affectionné et apprécié, sans flatterie aucune. Je suis le plus vieux: notre amitié, qui ne s'est jamais démentie, date de loin. Il me semble que(????) j'ai autant que le vieux Féraud, droit à vos largesses poétiques. avons-nous eu tort, dans le temps, de boudier à votre gay saber ? Soit. nous passons condamnation. à tout péché miséricorde. venez, venez ! Je compte sur vous. Aubanel compte sur vous. Mistral compte sur vous. faites le pour un de nous. Disons mieux: faites le pour tous trois.

Mes oubreto vont paraître. vous ne ferez ??? que trop ???? de ce volume. Mistral, qui a vu mes épreuves, en est émerveillé. Je ne savais pas être si riche. la plupart de mes petits riens étaient éparpillés. Réunis, ces pièces semblent vraiment quelque chose. vous m'en ferez compliment. vous pourriez d'ores et déjà, dire dans votre Mémorial, que

Roumanille va mettre en vente un vol. renfermant ses œuvres complètes: li margarideto, li nouvè, li sounjarello, la part de Diéu, li flour de sàuvi, format in 18, avec portrait de l'auteur, gravé sur acier (Saintin, édit. à Paris.)

Pénélope ne m'a pas depuis un temps immémorial. elle est sur les frontières d'Espagne. quelle adorable enfant !

Adieu, chéri. Dites mille choses de ma part à Madame Gaut, que j'embrasse, si M. veut bien le permettre.

Tout à vous et de tout mon cœur.

J. Roumanille

Avignon, 26 7bre 1859



Roumanille à Gaut

17 novembre 1859

Mon vieux,

Je vous remercie de votre lettre, si bonne, si cordiale, si sympathique. Je suis content que vous l'ayez été de mon volume. Il n'est pas trop mal. Je l'ai léché en gros et en détail. Si vous avez, dans quelque coin, un vol. des margarideto ou des provençales, amusez-vous à comparer le texte de 1859 avec celui de 1847, et vous m'en direz des nouvelles. voilà qui s'appelle vraiment revu, corrigé, bien que le frontispice ne dise rien de cette révision et de ces corrections. ce vol. me plaît. i'a de tout, pour pleurer et pour rire, pour prier et pour faire honnêtement la noce - pour Mademoiselle en crinoline, pour goutoun en sabots, pour les scieurs de long et pour les lettrés ! La Revue des deux mondes du 15 oct. 1859 a eu tous les torts du monde de ne pas annoncer aux deux mondes ce que tout le monde savait ici, à savoir: l'apparition prochaine des Oubreto de Roumanille, ce poète du pauvre monde, comme l'ami Jules m'appelle en plein mémorial (de Vaucluse). Lisez la Revue et lisez le Mémorial.

J'ai choisi dans votre bouquet, que vous m'avez adressé trop tard, deux jolies fleurs pour l'armana: une fleur de cimetièrre (Bellot) et lou Prouvençau pòu pas mourir. Si vous aviez eu soin de venir plus tôt, mon vieux bien-aimé, vous auriez eu plus de place audit râtelier.

Crousillat boude. Il n'a pas envoyé le compte rendu de sa fête agricole. Partant pas de toast. Crousillat doit croire que l'armana fait fi de ses poésies, et il achille sous sa tente. Il m'adressa, l'an passé, un De profundis (traduction du) et je ne le lui insérai pas, parce que c'est triste comme un cercueil. cette année, il peint avec les plus séduisantes couleurs de sa palette une jeune fille, belle comme le jour, pure comme un lis, innocente comme un agneau, poétique comme une Elvire, il la peint, dis-je, ramassant des crottins

sur les grands chemins, salissant ses pieds blancs pour amoulouna lesdits, et se félicitant de ce travail dégoûtant. J'ai la franchise de lui dire qu'en faisant ramasser des peto à sa muse, il la compromet, et compromet le bon goût de son poète. Le cher Crousillat ne m'a plus soufflé le mot. Il doit croire que je suis son ennemi mortel. S'il y a un être que j'affectionne à Salon, c'est lui, lui qui, avec vous, avec Reybaud êtes les vieux que mon cœur préfère.

nous sommes en effet les vieux. Les vieux valent deux jeunes, deux jeunes 1/2. ûettez-vous bien cela dans l'idée. Pour prouver à Crousillat que l'armana est fier de sa collaboration, l'armana publiera quelque chose de lui. Je lui ai trouvé une pièce et une place. Il n'en sait rien, ne le lui dites pas.

Mon libraire veut des oubreto. faites un peu de bruit autour de ce modeste livre. dites, en trois mots, dans un très prochain N° du Mémorial, que mes poésies complètes ont paru, et que j'y ai joint un grand nombre de poésies tout à fait inédites. L'ami Jules a dit que ce n'étaient ni les moins riches, ni les moins intéressantes. Il y a là, en effet, plus de 20 pièces qui dormaient au fond de mon écrin — oui, Monsieur, mon écrin ! Vous direz le reste plus tard.

Théodore prépare un livre magnifique. il en est plein - nous ne parlons que de ça, nous ne dormons plus. fort heureusement nous mangeons encore. c'est un livre très-intime. c'est un cœur ouvert, où tout le monde pourra lire, et quelles lectures ! comme c'est chaud ! comme c'est original ! comme c'est senti ! ô Petrarque, tu es bien malheureux ! ô Laure, Laure, tu as eu tort de causer, dans une âme tendre, de pareils ravages. Les amis de l'intéressé se délecteront de ces intimités. quant à ceux qui ne les aiment pas, nous leur dirons qu'ils sont des profanes, et nous passerons outre.

Personne mieux que moi ne connaît l'étendue du ???? de Mirèio. c'est admirable ! quelle réclame en faveur de notre provence et de nos poésies provençales ! Nous sommes arrivés au magnifique but que j'entrevois et vers lequel j'ai poussé de toutes mes forces depuis 1847, le char de la Felibrierié. Voilà, mes amis, ce qu'il s'agissait de faire: attirer sur nous et sur notre coin de terre privilégié les regards du monde entier: c'est fait ! vive Mistral ! vive Mirèio ! vive la Provence ! et vivent les Felibres !

allons, embouchez la trompette, puisque vous voulez trompeter. Trompetez pour les oubreto, ces fleurs épanouies sous le grand chêne Mirèio, trompetez la miougrano, trompetez l'armana 1860. Mes oubreto sont chez Jardot ???? , Makaïre et Aubin. Ces Messieurs recevront l'armana dès qu'il aura paru. Il faut qu'ils s'intéressent à tout cela. passez chez eux et stimulez leur ardeur de marchand.

Madame Gaut, je ne vous connais pas. Raison de plus pour vous embrasser. que si vous éprouviez quelque répugnance à la chose, regardez le portrait des oubreto, et imaginez-vous que l'original vaut infiniment mieux que la copie. Il n'est ni si maussade, ni si colère, ni si rébarbatif, ni si renfrogné. Il est souriant, il a de beaux yeux, un gros ventre et 41 ans sonnés.

Tout à toi, mon cher Gaut

J. Roumanille

Roumanille à Gaut

17 novembre 1859.

Au travers de la dernière page: Crousillat écrit une orthographe comme si Mirèio.....???



Roumanille à Gaut

16 mai 1860

Mon cher Gaut,

Je ne t'avais pas dit d'aller si vite. n'importe ! ce que tu as fait est bien fait ! Il peut arriver que nous ayons deux véhicules, celui que le couvent pourrait nous avoir loué, et celui que tu nous as retenu. Abondance ne nuit pas, surtout en pareille circonstance. Je ne savais pas, quand je t'ai écrit, que Jules, de son côté, avait écrit aux Pères.

Deux mots d'histoire pour expliquer la situation. Les Dominicains et Avignon sont dans les meilleurs termes. Il y a, à Avignon, une confrérie de pénitents blancs dont les Dominicains sont les pères et les tuteurs. Jules Giera, pas Glaup, l'autre, le notaire de Cavaillon, est l'âme et le boute entrain de cette digne Confrérie. Les Dominicains n'ont fait que leur devoir en invitant 6 ou 7 pénitents blancs à leur fête, et Jules n'a fait que le sien en choisissant les pénitents. voici les élus: Roumanille (il est pénitent...sur le tableau); Aubanel (beaucoup plus zélé) Jules Giéra (le plus ardent); Mistral, pénitent de contrebande; Matthieu, idem, Ludovic Legré (à Marseille) id. Voilà tout, je crois. Tu vois bien que nous pouvons, sans indiscretion, te faire pénitent, et en faire d'autres. De plus, le Couvent mettra à notre disposition une cellule. Jusqu'à présent, je n'ai entendu parler que d'une cellule. nous nous entasserons là, les plus vieux, les plus cacochimes. Quant aux plus jeunes, ils choisiront, s'ils veulent, la belle étoile. Tu vois que tout cela promet des émotions, et tu sais que l'imprévu joue toujours un grand et joli rôle dans une partie de félibres pénitents. — Ne loue pas pour le retour. Roumanille et Jules seront seuls très pressés de revenir, l'un à sa boutique, l'autre à son office de notaire. Quant à Mistral, Aubanel, Matthieu, Ludovic, ils profiteront de l'occasion pour barruler, pour aller je ne sais où, faire je ne sais quoi, touristes - pénitents - felibres- bohémiens. Jules et Roumanille arrangeront leur retour comme ils pourront.

Je suppose qu'étant invités et pénitents délégués et affiliés (n'oublions pas que nous sommes pénitents), nous aurons une place quelconque à la table des 300. S'il en était

autrement, il serait très joli de voir des felibres de notre poil demander l'aumône d'un morceau de pain. Etant invités, comprends bien, mon digne ami, qu'il serait malhonnête d'arriver le sac plein de provisions de bec et de bouche.

Tu me demandes très-naïvement si on ira à la Ste Baume. N'est-ce pas nous demander si, partant pour Avignon, nous irons voir le palais des Papes ? Nous irons certainement, mon ineffable ami. Ne faut-il pas que les felibres aillent verser sur leurs œuvres les plus amères larmes de leur cœur ? pénitence ! pénitence ! nous sommes pénitents, et pénitents blancs, tâche de ne pas l'oublier.

Je crois que mes présents commentaires t'éderont parfaitement la chose. J'ajouterai que si, par hasard, nous avons à notre disposition 2 voitures, celle que tu viens d'arrêter, celle que les Pères pourraient avoir arrêtée, Eh bien ! nous en mettrions une à l'enchère, et nous boirions les bénéfices, en bons pénitents que nous sommes.

Voilà tout, et voilà l'essentiel: il faut que tu sois pénitent avec nous. N'as-tu pas, comme nous tous, des péchés à pleurer, des rimes faibles, des vers mal tournés, des chevilles par-ci par là, des longueurs et des galimatias ?... Donc, fais pénitence, et joins-toi aux pénitents, malheureux !

Tout à toi et de toute mon âme.

J. Roumanille

Avignon, 16 Mai 1860



Roumanille à Gaut

11 mars 1862

Cher vieux,

Tu es un bavard - et, qui pis est, tu voudrais nous faire bavarder à propos d'archéologie ! n'as foutu sèt, e uno fan vue ! glanum ! glanum ! glanons dans les champs de la pierre les plus beaux épis que nous pourrons y trouver - Mais, au nom du ciel ! ayons horreur de la pierre. c'est une mauvaise maladie, de la pierre, et des vieux papiers, patûre des rats. Restons oiseaux, et n'envions pas le sort des escargots, di cacalaus. Ces fruits-là sont trop verts, pour moi du moins. Je consulterai Mistral là-dessus, quand je le verrai. Quant à Aubanel, j'aurais mauvaise grâce à le consulter, lui qui me consulte si peu. Tous les journaux de Provence et de navarre parlent d'une pièce que le cher nòvi (il est toujours nòvi) vient d'adresser à S.S. Pie IX; c'est par les journaux que j'ai appris cette mirobolante nouvelle, et, à cette heure, je ne connais pas le phénix.

L'auteur ne m'a pas soufflé mot à ce sujet -je ne connais pas le 1er hémistiche du

chef d'œuvre chaud pondu et frais éclos. Depuis que Monsieur Théodore est marié, il garde son rang, et cultive sa femme, ce dont je ne saurais le blâmer. au contraire, loin de le blâmer, equidem invideo.

Voilà, mon cher archéologue, illustre membre des sept, ce que j'ai à te dire au sujet de ton archéologie. Que si tu insistes, et veux, quand même, que j'archéologise, je me mettrai à l'œuvre et parlerai de Gaut, cher vieux. Et j'en parlerai bien, je t'en réponds. Je t'aime, et t'apprécie assez pour m'acquitter à merveille de la chose.

Comme il est peu sérieux, ce Roumanille ! Ah ! vraiment, on ne le croirait pas si léger, à le voir si lourd.

Comme, par ton insistance, tu parais t'inquiéter au sujet de tes pièces, que tu croies perdues dans mon capharnaüm, tu trouveras sous ce pli, (pour ta tranquillité) ton précieux manuscrit (Pologne, degun amo la verita) dont je me sépare à regret. Mais je ne voudrais pour rien au monde te priver de tes trésors.

Je t'ai dit que ton affreux bourreau aurait paru dans l'armana de 1862, n'avait été la trop grande abondance des matières. Il est, dans mon capharnaüm à l'état d'approuvés éventuellement pour l'année prochaine; il est recopié de la main auguste de Mirèio. n'est-ce pas te dire, illustre, que ton bourreau est élu - ce qu'il y a de plus élu au monde ? Degun amo la verita, excepté moi. aussi te dirai-je, vieux grognard, que cette pièce, avant d'être insérée dans cette lettre, était avec les provisions. Passera-t-elle dans l'armana de l'an prochain ? telle est la question que tu me poses à brûle pourpoint. et tu ajoutes: Réponds. comme qui dirait: la bourse ou la vie.

Je réponds: 1°. que tu auras ma voix quand le conseil de l'armana assemblé, on délibèrera (chose grave !) sur l'admission ou le rejet de ta pièce;

2°. que je ne vois personnellement aucun obstacle à l'insertion, dans l'armana, de ton dialogue entre l'air, l'eau, le feu et la vérité;

3°. qu'il faut la décision en dernier ressort à notre magnanime et bien aimé président, lequel, comme tu sais, mène si habilement la barque, à la plus grande gloire de la feliellerie, et au plus grand contentement de Roumanille, de Roumanille, qui se plît fort dans l'état d'invalidé, et qui a bien gagné (conviens-en) les douceurs d'un repas qu'un Dieu lui a fait. Deus nobis haec otia fecit.

Est-ce clair ? est-ce précis ? ô Gaut, o gaudium, ô galle ! si je n'avais pas oublié mon grec, je t'en mettrais quelque peu ici, pour te faire plaisir.

Rien au monde ne m'a tant surpris que la mort de Casimir Bousquet. Il n'était pas fort en orthographe provençale, mais il était si brave homme, il ne manquait pas d'érudition, ni de passion pur le travail. Que la terre lui soit légère, et qu'il repose en paix ! Je lui pardonne toute la mauvaise prose qu'il m'a fait écrire, en guise de préface à la part d'ou bon Diéu. Dieu veuille que les lecteurs me la pardonnent aussi ! Bousquet, par ses critiques, ne contribua pas peu à l'unité orthographique, dont j'ai jeté les premiers et les plus solides fondements, unité qui fait à notre école le plus grand honneur, n'est-ce pas ? Quant à Decart, il ne vaut pas le peine d'être nommé ici, à propos d'orthographe et de langue provençales. il est d'une radieuse incompétence.

Tout à toi et aux tiens, inappréciable vieillard, et de tout mon cœur

J. Roumanille

avignon, 11 Mars 1862 +

Roumanille à Gaut

10 septembre 1862

Cher illustre,

Nous avons fini par trouver un véhicule ! ouf ! j'ai couru tout hier, à la recherche d'une position... convenable. nous serons neufs (sic) - comme des fifres, et nous n'avons à notre disposition qu'un omnibuset à six places d'intérieur. l'exédent se placera sur le siège, ou perchera sur l'impériale. Les places pour le pt (samedi 13) sont toutes retenues depuis 8 jours... Je ne pouvais pas prendre les devants, ne sachant pas le nombre de felibres qui partiraient d'Avignon. Enfin, nous voilà sauvés pour l'aller. Quant au retour, Dieu y pourvoira. ainsi soit-il...

Mistral sort à peine des alinéas de son rapport et des 2 kil 1/2 de ????. Voilà pourquoi il ne t'a pas donné signe de vie. Tu as bien fait de t'adresser à moi: Rouma est toujours à ses pièces, mèche allumée.

On n'a rien changé à notre décision. Seulement, j'ai obtenu de M. le maire un 4e prix pour Thouron, et des diplômes lithographiés pour les accessit. ton ami Vidal d'Aix est toujours lauréat. Le maire d'Apt n'écrira pas aux poètes couronnés. ç'a été notre affaire. J'allais écrire à Vidal ou à toi, quand ta lettre m'est arrivée, comme je vais écrire à Roumieux. Dis donc à Vidal de se rendre à Apt pour y recevoir sa fleur. Il est bien entendu qu'il est véritablement l'auteur de la Tambourinade. Nous avons fini par mettre la main sur l'auteur du cantique: c'est une vraie jeune fille, qui n'en est pas à son coup d'essai, et qui a écrit des pièces plus jolies que son cantique... ah ! voilà une trouvaille ! une perle précieuse ! quel bonheur insolent ! Je lui ai poutiré quelques pièces qui m'ont ravi. Elle est brune, elle a 23 ans — elle est perdue dans un petit village de Vaucluse. c'est une violette d'or... la violette d'argent devait lui échoir: viola violam invocut.

Je crois que nous sommes floués par les aptésiens. Il avait été convenu que notre séance aurait lieu le Dimanche. Eh bien point ! les affiches les plus récentes la maintiennent à côté des porcs gras - ce qui est une véritable indignité... De plus, le Moniteur d'Apt, vulgairement appelé le ????????? n'a pas soufflé le mot, au sujet du changement d'heure et du jour pour lequel nous avons, toi et moi, si vaillamment combattu.

Je proteste ! Mistral est disposé à ne répondre à aucun toast, ça l'embête. Il dit, avec moi, que les Provençaux ne sont pas anglais, et que, partant, ils ne doivent pas toaster.

Nous portons tous une seringue pour nous préparer à ces banquets... des lavements ! des lavements ! je ne connais que ça. munis-toi de cet ustensile de cuisine.

Mistral dit, et avec raison, qu'il faudra faire supprimer du programme des animaux (?) secs les archéologues, la question de l'orthographe provençale; "Est-ce que ça les "regarde ? m'écrit-il, et le soleil peut-il se laisser discuter ?" bravo, Mirèio !

adiéu ! à dissate ! de vèspre !" Je vous embrasse l'une et l'autre

J. Rouma +

10 7bre 1862

Roumanille à Gaut

12 juin 1863

Mon cher vieux,

Je sens le besoin de t'écrire deux mots, du fond de mon paradis terrestre, où nous savourons, avec le miel de notre lune, tout le miel que nous adressent les Muses provençales. Celui de la tienne nous a particulièrement charmés, et, quand nous approchons nos lèvres de ta coupe, elles s'y collent: c'est dire qu'elles ne peuvent s'en détacher. tu es un maître homme, et tu nous as tressé, en prose et en vers, une couronne qui brille, entre toutes, et qui nous a ravis. Aôis en raffole.. — Il y a, cachée à la Bastido de Sant Mitre, une Egérie qui t'inspire merveilleusement. M...??? Gaut - va souvent la consulter.

Rien au monde n'est intéressant à voir comme les bouquets que nous arrangeant les Muses amies. Théodore Aubanel, Cassan, Vidal, Grasset ???, Chauvet, Tavan, & nous ont chantés avec toi... et, chaque jour, un nouveau bouquet nous arrive. quelle jolie corbeille de fleurs poétiques ! Seul, tu as eu l'idée d'enchâsser mes perles (quelle modestie !) dans l'or de tes couplets: Prouvençalo, Flour de sàuvi, margarideto, part de Diéu, campano mountado... c'est infiniment ingénieux.— et tu as de l'esprit à en revendre aux plus spirituels. —

Aïs, penchée sur mon épaule, suit de l'œil ma plume qui t'écrit, et ponctue mes phrases avec des baisers. De telle façon, cher vieux, que tu peux dire de nous:

quand li vese, segur me sèmblo
vèire un caire dóu Paradis:
Ei bèn verai ce que te dis
que quau se ressèmblo s'assèmblo.

adieu, mon ami. tout à toi et à la tienne, et de toute mon âme.

J. Roumanille

Avignon, 12 Juin 63 +

Gaut, sias lou gau e fasès gau. Gramaci !

Ah ! que lis atrove bello mi vióuleto de santo Ano d'At, despièi que i'avèn douna pèr coumpagno margarideto e flour de sàuvi

Rose Anaïs



Roumanille à Gaut

23 juin 1864

Mon Cher ami,

Je savais bien que la lecture de la brochure Artaud t'indignerait : voilà pourquoi je t'ai si fort engagé à la lire au plus tôt. Ils sont là au moins trois ou quatre qui ont déversé toute leur bile dans ces pages insensées. Evidemment l'Artaud que nous avons en face n'est pas le même que j'ai fustigé le 1er Janvier 1863; ou, si c'est le même, il se sert de projectiles que lui fournissent quelques malins cachés derrière lui. — quoiqu'il en soit, je persiste toujours à croire qu'il ne faut rien répondre à sa grammaire. Tout au plus devrions-nous, ainsi que je te l'ai dit, protester contre le bris des plis cachetés, protester tous les sept...

J'ai adressé la brochure des Artaud à Mistral, qui ne m'en a pas encore accusé réception, et qui, partant, ne m'a pas dit ce qu'il en faisait, ni ce qu'il jugeait à propos de faire. Il est trop occupé et préoccupé, le cher président, de choses plus sérieuses pour s'émouvoir et se préoccuper de pareilles attaques. Il serait bon que tu t'entendisses au plus tôt avec lui, et que vous délibérassiez ensemble sur ce qu'il y a à faire. Ce que vous ferez sera bien fait. J'y adhère d'avance, et je suis prêt à signer toute pièce qui sera par vous formulée et arrêtés. — Je suis trop distrait, en ce moment, et tu le comprends bien, — pour m'occuper avec fruit de tout cela. Du reste, je sors d'en prendre, j'ai donné et reçu plus que ma part de horions.

M. le Docteur Bernard, maire de la ville d'Apt, a un moniteur officiel qui se moque de son gouvernement. Voilà qu'il va faire dire au Cassaire ce que, seul, devrait dire le Mercure Aptésien. Si j'étais maire d'Apt, je preirais Jean d'être, en ceci, ou ?????? ou souris; et ce n'est pas dans le cassaire, je t'en réponds, que serait inséré "le mot relatif au bris des cachets."

Réparation d'honneur à M. Berluc-Pérussis. regarde comme non avvenu ce que je t'ai dit sur ton compte dans ma dernière lettre. M. A. Artaud mériterait bien que M. Pérussis lui crachât au visage. — A sa place, je sais ce que je ferais... M. Berluc Pérussis doit protester publiquement contre les assertions outrageantes de M. A.Artaud.

Ma dernière lettre te donne une explication acceptable du bris des cachets. Je ne sais ni ne puis te l'expliquer mieux. Il est bien positif (et tu le sais aussi bien que moi) que le bris constaté des cachets n'est pas notre fait. - Je vois encore d'ici sur la table de l'appartement où nous avons confectionné les diplômes, le tas de pièces non couronnées portant toutes leurs plis cachetés intacts. Nous n'avons décacheté, je le répète, que les plis des pièces-prix-accessits-mentions. Ni plus ni moins. De chez M. le maire les pièces liées furent emportées chez Jean, qui, avant de les remettre à M. le maire, les garda quelque temps chez lui.

En somme, entendez-vous au plus tôt avec Mistral qui, dans sa solitude de Maillane, a tout le temps et tout le calme qu'il faut pour mûrir la chose. Je suis boutiquier pour mes péchés - et ma boutique, avec son cortège de flâneurs et de clients, ne me permet

pas de m'amuser à batailler avec Artaud et Cie.

Quant à Féraud, je n'insiste pas. tu sais, maintenant, à quoi t'en tenir sur son compte. Ce n'est pas un homme sérieux. Ce n'est, tout au plus, qu'un marchand qui, pour attrouper les passants devant sa boutique, fait du scandale à son profit, et veut tirer de gros sous de la boue dont il nous couvre.

Tout à toi et aux tiens, et de tout mon cœur.

J. Roumanille

Avignon, 23 Juin 1864 +



Roumanille à Gaut

19 septembre 1864

Dimanche. Malemort, 19 7bre 64

Mon cher ami,

Tout va très bien - puisque tout va mieux. Aïs a beaucoup souffert d'une espèce de croup (n'en ris pas), qui, pendant que je te gazouillais mes a??? à Avignon, épouvantait toute la parenté Malemortaise. nécessairement, notre Marie en a souffert, puisqu'elle est nourrie par sa mère. Mais, grâce à Dieu, tout va mieux, et je vais partir tranquille pour Avignon, emmenant mes trésors.

Comme d'habitude, on ne me disait pas tout pour ne pas m'effrayer, on me parlait d'un malaise, et c'était une maladie grave.

Quand tu seras sorti de tout le tracas de vos fêtes, cher, intelligent, intrépide, terrible organisateur, tu m'écriras une longue lettre me détaillant par le menu ceci, cela, le reste, tout ce que vous avez eu de felibren. Du reste, ton journal me sera adressé. Le rapport de M. Bonafous aussi. Ne l'oublie pas. Quel joli coup d'état ! et d'éclat ! bravo !

Aïs se joint à moi pour te remercier, avec moi, de ta magnanime conduite. Nous te nommonsami ???, non pas de Malakov mais de la felibriérié. — Nous attendons avec impatience les bourdonnements des moustiques. Le Cassaire sera plaisant. Il sera curieux de l'observer. L'essentiel est que ces enfants terribles de la Muse des halles ne sache pas que lou cascadelet a été vaincu par Barjomau. Quel parti ils pourraient tirer de sa défaite !

adieu - nous dirons le reste un autre jour. Ranquet va être splendide au retour d'Aix. Marie est aux anges - elle ne saurait être qu'avec ses orteils.

tout et de tout à cœur à toi et aux tiens

J. Roumanille

Dimanche. on me mène aux vêpres - je vais admirer l'admirable autel aux pieds duquel nous avons dit le malheureux oui.



Roumanille à Gaut

31 août 1864

Eh bien, mon cher ami, où en sommes-nous ? J'écrivis dernièrement à Crousillat pour lui donner l'idée d'entrer dans ta lice, armé de son ode au Roi René. Il n'a pas dit non. Si par hasard, il s'était endormi, réveille-le.

Ma femme a peur - ah! quelle peur ! Sa pièce renferme des peintures amoureuses - elle craint qu'on n'appelle cela du dévergondage. Elle se souvient trop bien qu'on a trouvé d'impures indécences dans son cantique à Sainte Anne. Et elle a peur. Elle se souvient aussi que son l'ame, l'ame, ô maire de Dieu ! (Armana de 1863) fut taxé d'hystérisme-et elle a peur. Pourtant, ses moissons sont d'une chasteté irréprochable. Mais est-ce qu'on peut se défendre de la peur, quand on a peur ? — Voilà où en est la chose chez nous. Reste à savoir s'il nous sera possible de sortir de là. Madame Roumanille, est évidemment ennuyée de servir de point de mire, en public, aux Artaud et Cie: ça lui agace les nerfs. Elle en est venue au point d'être fâchée d'avoir concouru à Apt, et jetterait volontiers son bouquet de violettes à la face de ses insulteurs.

Mistral fait, depuis huit jours, un petit voyage d'étude et d'agrément dans la Provence Orientale. Son nouveau poème a pour théâtre cette Provence-là - et il a voulu, notre cher homère, voir les lieux qu'il a à décrire. A-t-il passé par Aix ? T'a-t-il dit toute sa pensée au sujet de votre Concours ? l'as-tu décidé à présider ton jury ? Tu comprends bien que c'est avec lui que tu as à t'entendre. Quoi que vous décidiez, je n'en persiste pas moins à croire que tu n'as rien de mieux à faire qu'à mettre complètement de côté le jury d'Apt. Lou cassaire ne se gêne pas beaucoup, pour dire, dans son dernier N°:

“... Il est un point fort important sur lequel aucune explication n'est donnée dans l'avis “officiel, et que, bien certainement, bon nombre de ceux qui cultivent les Muses “provençales voudront éclaircir avant d'adresser leurs pièces au concours. Il s'agit de “nous apprendre si les membres du Jury spécial seront choisis parmi les felibres.

“En présence des faits graves que M. A. Artaud a eu le noble courage de révéler au “public, la Commission d'organisation n'hésitera pas sans doute à donner une “explication que réclame l'intérêt même du futur Concours.”

En face de pareilles énormités formulées avec tant d'insolence par V.L. Cabridan, de Pamparigouste, il me semble qu'il est prudent de rassurer ces grands poètes, et de leur octroyer ce jury spécial qui calme leurs inquiétudes. A ta place, je ne sortirais pas d'Aix, et je saurais bien trouver autour de moi deux hommes, deux lettrés respectables, qui

jugeraient..... comme les felibres jugèrent à Apt... c.à.d. consciencieusement, avec honneur et probité.

Quoi qu'il en soit, la question doit être sérieusement soumise à Mistral. Ce n'est pas pour rien qu'il est président des felibres et qu'il a le sceptre en main. N'oublie pas, mon cher ami, que ce n'est pas un roi à la façon de ceux qui règnent et ne gouvernent pas. Il règne et il gouverne. Quant à moi, je ne suis plus qu'un vieux général en retraite, couvert d'honorables blessures, et bon tout au plus à hasarder un avis dans le conseil des ministres.

Quel est ce cabridan qui demande que, cette fois, le jury soit "sérieux, intègre et éclairé"... " En effet, celui d'Apt n'était ni éclairé, ni intègre, ni sérieux. parlez-moi des lumières d'un Cabridan, de l'intégrité d'un Barjomau et du sérieux d'un Féraud. Quant à l'intégrité et aux lumières de Mistral et Cie, allons donc !

C'est incroyable !

Dix mille choses de ma part au Tambourinaire. A quand l'apparition de son volume ? Qu'il n'oublie pas, dès qu'il sera en vente, de m'en adresser un dépôt de 13/12 exemplaires, en attendant mieux, sans aucun doute. l'essentiel est que le prix de ce joli volume ne soit pas trop élevé. on avait parlé de 5 f. Peut être est-ce un peu cher. L'expérience me démontre tous les jours que notre public veut du bon marché. aussi vais-je conseiller vivement à Crousillat de vendre son volume in 8° (plus de 300 pages) 3,50. Lis Amouro se vendent 5 f. j'en vends peu !

adieu. tout à toi et aux tiens, et de toute mon âme.

J. Roumanille

Avignon, 31 Août 1864 +

P.S. Mademoiselle me charge de te dire de sa part mille choses affectueuses.



Roumanille à Gaut

13 septembre 1864

Mon cher Gaut,

Nous attendons, avec la plus vive impatience, tu n'en doutes pas, le résultat final de vos délibérations. Je suppose qu'à cette heure, tu n'as plus besoin des Moissons, et qu'il t'a été impossible de faire prendre cette lanterne pour une vessie : sois donc assez bon pour me renvoyer le précieux manuscrit d'Aïs, qui est d'une ronde si irréprochable.

Qu'avez-vous fait du Dauraire ? c'est là l'essentiel ?

Quel est le sort de Crousillat ?

Qu'avez-vous fait de Ranquet, dit Ranquetoun, dont j'ai tant amélioré la pièce par le retranchement de deux strophes insensées, et par le changement du dernier vers, qui n'était qu'une cagado enfantine.

J'ai, de plus, après avoir convenablement accentué et ponctué ce petit Tonnerre de Dieu, obtenu de lui qu'il ne signât pas son pli Artaud (voir ma dernière lettre), et tu en trouveras la preuve ci-incluse.

Mais, au nom du ciel, écris-moi le résultat, quel qu'il puisse être. Quelle farce si je pouvais annoncer à Mistral qu'on a couronné à Aix je ne sais quelle indignité intitulée lou Dauraire !

Auriez-vous mis cet intrépide Dauraire hors concours ? auriez-vous pudiquement voilé vos yeux en face de ces deux nudités et de cet anus.....?

c'est fort possible, c'est même probable - hélas ! et c'est un grand malheur.

Il résulte de mes réflexions que Ranquetoun, une fois accentué et virgulé, diminué surtout de ces deux stances incroyables, et corrigé de sa cagado finale, a pu faire excellente contenance. Tel est l'avis d'Aubanel, qui s'est épris, pour ce fortunatos nimium, d'une tendresse excessive...

Et ma femme, qui ne croit pas que je lui ai obéi ! Voilà qui peut devenir grave ! Voilà pourquoi il serait bon que tu me renvoyasses notre pli; car, avant de partir pour Malemort, elle le signa (ce fut un encas) et c'est moi qui ai si bien accordé mon écriture. Elle ne manquera pas, Aïe, de demander son pli - il faut absolument que je le lui exhibe.

Ne l'oublie pas.

adieu. Une réponse illico, dusses tu avoir recours, pour me la faire parvenir plus tôt, au fil électrique, aux frais de la ville d'Aix.

Tout à toi et aux tiens, et de toute mon âme.

J. ROUMANILLE

Avignon, 13 7bre 1864 +

4ème page, en travers, en haut et à gauche, sur deux lignes:

Je vais au télégraphe.

Tel est l'ordre du Roi.



Roumanille à Gaut

6 décembre 1864

Ne cherche plus. nous avons trouvé. l'exemplaire saisi n'ayant pas de nom d'imprimeur (la page hollandaise y a été enlevée), il nous a fallu chercher dans la bibliographie de la France — journal officiel de l'imprim. et de la libr.— Il nous a dit que la brochure en question a été imprimée par J. Barile à Marseille. nous avons dû sommer celui-ci (en le menaçant poliment) de nous dire quel était l'auteur de ce libelle diffamatoire, imprimé par lui. Il s'est exécuté prestement (???) et pour cause. Voici ce qu'il a répondu à notre avocat:

.....”vous avez très bien jugé le fait: j'ai complètement agi de bonne foi dans cette “affaire; et comme l'auteur se propose de faire imprimer une suite à cet ouvrage, je vous “annonce que ce ne sera pas chez moi que l'impression sera faite. — Vous me “demandez avec toute raison l'adresse et le nom de l'auteur, les voici: M. Artaud, “ancien chef de bureau de la Préfecture, rue de Buis (?????) 31. Si vous avez besoin “d'autres renseignements, je suis tout à vos ordres..... J. Barile.”

voilà qui est clair et net, et qui peut se passer de commentaires. Boy a raison: “l'auteur, “ou les auteurs de la brochure, l'ont retirée de la circulation.” Si le procès est possible, s'il est prudent et politique de le faire, nous ne reculerons pas d'un pouce —, on étudie sérieusement la question. Le procès est tout dans l'indication qu'ils ont mise sur la couverture et le frontispice de leur brochure: “Avignon, à la grande Felibrerie, Rue St “Agricol, 29 (au lieu de 19 !”

C'est inqualifiable... Il faut que ces gens-là soient complètement aveuglés par la passion. L'imprimeur a si bien compris que la chose était grave, qu'il n'a pas hésité une minute à vendre la mèche.

Passons à l'armana 1865 - dont tu as à te plaindre. Ne t'en plains pas: il n'y a pas de quoi. Tu énumères un à un tes griefs contre lui. Il ne vaut pas la peine d'en parler. Le conseil municipal ne s'assemblera pas pour mettre aux voix cette affaire impotante. Et puis, vois: personne ne se plaint: Crousillat ne se plaint pas, Madame Roumanille ne se plaint pas, Ranquet ne se plaint pas, je ne me plains pas — &... Il n'y a pas là de quoi fouetter un chat. Nous avons, tous tant que nous sommes, des concessions à faire à Mistral, qui a la haute main sur tout cela, et que je laisse faire, les yeux fermés - car il fait et il sait admirablement ce qu'il fait... Ton dialecte reste intact, malgré cette petite lettre ci, et cette grosse lettre là. crois le bien - et je ne puis supposer que Mistral n'ait pas une bonne raison pour me changer ceci et pour te changer cela. Essaie de lui dire: pourquoi m'as-tu changé ça et le reste ? Il te répondra; et j'ose avancer que tu seras tout à fait satisfait de sa réponse. - Pour achever le tableau, pour lui donner le dernier coup de pinceau, j'ajouterai, cher vieux et illustre, que, depuis longtemps, je ne chante plus comme à Sant Roumié, et que, depuis longtemps, j'ai abandonné tout ce qu'a d'efféminé et de gracieux mon paresseux dialecte natal; pour rentrer complètement dans le giron felibren. J'ai plus sacrifié à l'unité dans mes oubreto, de mon parler du mas di poumié,

qu'on ne t'a fait sacrifier du tien dans l'armana de 1865. La langue provençale n'est pas plus à Aix qu'elle n'est à Avignon, à Arles, ou à St Remy: elle est en Provence - et l'écrivain provençal doit renoncer aux formes de son pays, de soun nis, si elles sont vicieuses, et s'il lui est démontré que la bonne manière de s'exprimer est à dix, ou quinze, ou vingt lieues dudit nid. Tu es trop intelligent pour ne pas être complètement de mon avis.

Je recommande Vidal à tous les écrivains que je connais, patience, son tour viendra. qu'il ne s'effaie pas. Tu peux lâcher la première bordée. Vidal n'est pas "sous l'éteignoir" Il est sur le boisseau. Il est impossible que son beau livre ne se vende pas. — Je suis au plus mal avec notre mémorial. J'ai fait imprimer notre armana chez son concurrent. inde ira. Je ne puis en aucune façon intercéder en faveur de Vidal auprès du sieur Bouvet... qui me fusillerait, s'il avait un fusil et de la poudre. Ne comptez que sur ma propagande chez moi - elle est bonne. Vidal pourrait t'en dire les premiers effets. Je continuerai et tâcherai d'aller de mieux en mieux.

La niado????? est en nourrice. Elle fait des dents, ce qui l'empêche de grossir. elle subit avec courage cette rude épreuve. Décidément, ce sera une héroïne ! Nous allons souvent à Jonquières (Principauté d'Orange) où se trouve notre fée enfant — et nous la tintourlons avec bonheur.

adieu. Est-ce qu'Aix, cette année, ne se signalera pas dans la vente des armana ? Est-ce qu'il n'y aurait pas possibilité de secouer ces chers libraires d'Aix, qui s'endorment un peu sur leur rôti ? —

Tout à toi et aux tiens - et de tout mon cœur.

J. Roumanille

P.S. Bourrelly m'a écrit le plus fraternellement du monde. C'est un excellent garçon. Il se fâcha, après l'affaire d'Apt... contre moi en particulier, et contre les felibres en général. Voilà qu'il me revient doux comme un agneau, et le sourire aux lèvres.

JR

6 Xbre 1864



Roumanille à Gaut

11 septembre?? 1865

Cher héros,

Il faut avoir le diable au corps pour faire des vers par une chaleur pareille. Si ton ode humoristique n'était un bijou, je me moquerais de toi. Rimer, quand on a grand peine, toute la journée, à essuyer sur son front la sueur qui per...vié. Ton monarque ?????? est

superbe, et Crousillat ne te vient pas à la cheville. Baravo !

Ah ! mais, j'oubliais ! la mère et l'enfant se portent bien... se portent à merveille. Comme je l'écrivais hieu à quelqu'un, ça ressemble à un Noël de Saboly ou de Roumanille: la mère est jeune, le père est chauve, l'enfant est beau. Le chœur des anges n'a pas pu faire défaut: n'avons-nous pas envoyé un ange au ciel, pour le conduire ? — Il n'y manque rien, que l'âne et le bœuf. quel dommage que je n'ai pris sans lumière (????), un des deux Artaud.....

et M. le Marquis de Laincel ! (celui-ci serait le bœuf !) Et voilà.

Et voici l'armana ! nous nous en préoccupons avant de nous en occuper. C'est le moment de mettre en branle ma grosse cloche pour appeler les fidèles. à bon entendeur, salut. Parle à Vidal ne l'oublie pas. - cherchez, toi et lui des cascareleto, courtes et bonnes. L'article est très-rare, cette année, et, partant fort recherché. N'oubliez pas de venir au secours du Cascarelet, qui vient crier famine chez les fourmis ses voisines.

Le volume d'Antounieto de Bèucaire sera bientôt prêt, et fera honneur aux presses d'Aubanel, dit-on. Je n'ai rien vu encore, pas même le plus petit spécimen. Il est à supposer que Théo veut me ménager une surprise. Quant à mon volume des morts (?), que nous avons appelé lou laime de rasin, il est fort avancé, Dieu merci ! Il m'a donné beaucoup de peine, et ne me donnera pas de profit... peu m'emporte ! En avant toujours. Je n'ai tiré qu'à petit nombre 400. Mistral est ravi. Et moi donc !

adieu, mon cher ami. Ne sue pas trop, et tâche de ne pas me faire suer, en tardant trop à m'adresser, avec des vers, la prose du cascarelet que je vs demande.

à toi et à tous les tiens, et de tout mon tendre (dessin, très approximatif, d'un cœur)

J. Roumanille

Avignon, 11 7bre ??? 1865

P.S. Aïs vous salue et me prie de vous dire que nous avons appelé notre enfant Pierre Jean Louis Marie Rouma. fais lire tout ceci à Vidal

+

Estlander est reparti pour sa Finlande. Nous avons été enchantés de lui.



Roumanille à Gaut

16 octobre 1865

Mon cher ami,

Tu arrives tard, mais à temps.

Je trouverai bien pour toi un joli coin dans l'armana de 1866, dont une feuille seulement (16 pages) reste à composer. Envoie vite à Mistral les vers que tu nous destines. Il les enchâssera dans la dixaine à laquelle il travaille en ce moment. C'est faire de notre armana un rosaire, rosaire signifie couronne de roses. Envoie lui donc vite une rose, et recommande à Vidal d'en faire autant.

Tu me demandes lou proumié moustardié. Je ne l'ai pas. ça doit se trouver dans les archives, à Maillane. J'ai cherché inutilement dans les miennes.

J'ai lu ta lettre et tes facéties à Pierre Jean Louis, qui a paru en être ravi, comme nous. Il me charge de joindre à nos félicitations et à nos remerciements, ses remerciements et ses félicitations. Il a parfaitement dormi cette nuit - et n'a tété que deux fois, mais bien: j'ai tenu la chandelle.

Je reviens à mes épreuves. quel sale métier ! quelle affreuse cuisine ! —

Notre nourrice se joint à moi, année de notre Pierre Jean, pour vous souhaiter toutes sortes de bonheur.

J. Roumanille

Avignon 18 oct. 65. Il a deux.....



Roumanille à Gaut

10 ?? août 1866

ineffable vieux, cher vieux, toujours si jeune, on ne te voit plus, on ne t'entend plus. Où en sommes-nous ? L'intention de la présente est de t'arracher une signe de vie, et de te dire que la mère et l'enfant se portent bien. En effet, le 11 juillet dernier, avant le temps, si le calcul de la mère n'est pas faux - nous est venue une fille, une mignature de fille Thérèse félicie Marie. Elle tété bien, à Graveson.

La mère a passé un mauvais mois de Juillet, mauvais. maintenant elle est sur pied complètement, prête à recommencer. Elle vous envoie son bonjour. Disons, pour achever ce tableau, que notre Jean Pierre, qui, hélas ! nous a donné de graves inquiétudes, se porte mieux. Que Dieu nous conserve ce qu'il nous a donné !

Et l'armana ? et Calendau ? Notre intention est de devancer d'un gros mois la

publication du premier. Il nous est démontré que nous devons nous y mettre de meilleure heure. Avis au lecteur. Tu as en portefeuille, des trésors poétiques à côté desquels l'oumoustardié dou papo n'est que de l'eau claire. Eh bien ! si le cœur t'en dit, et si tu ne trouves pas l'armana indigne de ta pesco au trésor, pesco-ié; et n'oublie pas de nous adresser au plus tôt ta pesco. S'il t'en souvient bien, nous primes, l'an passé, la fleur de tes petites cascadelets. Si tu en as fait un nouveau bouquet, adresse-le nous. Nous le joindrons au restant, ô excellent ami et fin galejaire.

Quant à Calendau (admirable) il paraîtra cette année, pèr Calèndo. Il est parachevé. c'est véritablement grandiose. Ta poétique ville et ses vieux jeux y occupent une place distinguée.....

adieu et tout à toi et aux tiens

J. Roumanille

Avignon 10 ??? août 1866 +



Roumanille à Gaut

16 décembre 1866

Mon cher Gaut,

Affreuse boutique ! misérable engrenage d'affaires ! soucis de famille ! tracas d'épreuves ! livres d'étrennes ! factures — doit, avoir, ballots - Calendal - Tout cela, sans compter le reste, m'empêche d'aller vous serrer la main, et te prier de réserver un petit escabeau, dans un coin, à ma muse vieillote, pour écouter tant de choses intéressantes que les plus savants ont écrites, et qu'ils vont parler.

que si, par hasard, quelqu'un à Aix, en cette circonstance solennelle, se souvient de moi, et des airs que j'ai joués avec un fifre de roseau, remercie-le de ma part, et dis-lui, cher vieux, pour qu'on se le dise au besoin, combien je regrette de ne pas pouvoir être des vôtres. J'aurais pu dire un petit mot à ces savants: tu le leur diras de ma part, si l'occasion s'en présente- car je te charge, vieux chéri, de me représenter.

C'est l'époque de l'année où ma boutique m'asservit le plus. Et, de plus, il faut terminer en toute hâte cet admirable Calendal, dont je dois surveiller de très près l'exécution typographique. nous avons mis hier sous presse la 28e feuille. nous serons prêts dans une huitaine. Et de plus, j'ai dû retirer de nourrice, où il mourait littéralement de faim, mon pauvre petit Pierre. Je l'ai ramené chez moi dans un état pitoyable: un squelette. J'ai pris une nourrice chez moi. l'enfant va mieux, beaucoup mieux. Que Dieu nous garde de tout malheur ! ma fille se porte à merveille.

Adieu, adieu - mon ami. A toi et aux tiens, et de toute mon âme.

J. Roumanille

Avignon, 16 Xbre 1866 +

* fais dire à Aubin, Lardot et Makaïre que Calendal paraîtra sous peu. Aix est dans Calendal, et de quelle façon !



Roumanille à Gaut

21 août 1867

Cher vaillant et fidèle,

ié sian mai ! sian mai à l'armana, à l'armana de 1868. il est essentiel que tu m'expédies quelque chose - Soit du vieux inédit, soit du frais pondu. Tu sais ce qu'il nous faut. pas d'éloges des felibres. on nous dit asinus asinum. — enfin, ce que tu voudras, écrit et bon comme le malheureux moustardié d'ou papo que d'imbéciles exigences ont relégué dans un coin, où je le retrouve, le front ceint de son auréole de patience. L'an passé, s'il m'en souvient bien, il était composé, quand il dut, lui et d'autres, céder la place... au tardif Boudin et au tardif Balaguer. — pauvre moustardié !

rien de nouveau, sinon

1° que ladite coupe est visitée comme un monument, et que tout le monde la trouve admirable - les artistes surtout;

2° que Bonaparte est parti pour l'Angleterre où l'ont appelé des affaires de famille, plantant là ses parpaïoun blu, qui sont sous presse;

3° que Balaguer, hélas ! est parti pour l'Espagne, où l'a appelé la Révolution, qui fait des siennes à cette heure même, dans cette pauvre catalogue, vraiment digne d'un meilleru sort. Dieu veuille qu'on ne fusille pas notre cher felibre !

4° qu'il fait bien chaud aux pieds du palais des papes, et qu'il n'y fait pas bon glaner des épis pour la gerbe du Cascarelet. à propos du Cascarelet, si tu peux lui venir en aide, il t'en sera fort reconnaissant. Tu n'ignores pas que cet être là nous est indispensable, et que c'est à moi surtout, n'en déplaise à nos grands poètes, qu'est due la popularité de notre armana.

Adieu. Thérèse perce des dents, nous sourit et gazouille le joli provençal qu'elle parle!

Des baisers de notre part à ta grosse femme et à tes beaux enfants ! Vivez heureux et plaignez ceux qui ont été tant et trop éprouvés.

J. Rouma

Avignon, 21 Août 1867 +

Le bonjour à Vidal. nous comptons sur lui. qu'il ne nous entambourine pas trop.

Roumanille à Gaut

31 janvier 1868

gramaci !

Mon cher ami,

Avant tout, remerciements bien sentis pour l'empressement que tu as mis à m'annoncer cette bonne nouvelle, qu'a confirmée en excellents termes votre secrétaire perpétuel. J'ai écrit hier à ce dernier pour le remercier et le prier de faire part de mes remerciements à mes chers et vénérables confrères de l'académie d'Aix.

agréable surprise ! Je ne m'y attendais certainement pas. me voilà donc 7 fois académicien. quand nous serons à dix nous ferons une X

Je ne doute pas de l'amicale bienveillance avec laquelle tu m'as maltraité. Je te remercie beaucoup de ces mauvais traitements. Je voudrais bien lire ton discours. Est-ce qu'on imprimera ça, vieux chéri ? si oui, besoin n'est de te prier de m'en réserver un exemplaire. Ah ! je voudrais bien savoir comment tu as adouba tout cela.

Adieu. Les parpaïoun paraîtront bientôt. Etrange, mais charmante poésie !! rassure-toi. Il y en aura une traduction, non pas en regard, mais à la fin du livre. — L'armana 1868 est épuisé. — Je mets sous presse une 2e édit. de Cadaroussa. Balaguer écrit et pérore en Catalogne. charmant esprit. bon cœur. nous felibrejons peu -, maintenant. on ne peut pas toujours être sur le trépied. encore adieu. ma femme te remercie. Elle accouchera bientôt. Pregas Diéu de ie manda uno bono ouro. Tereset tomba gravement malade le 31 Xbre. Dix jours de grosses inquiétudes — et pour cause !! Maintenant, le diableange est sur pied, - elle a repris ses joujoux et ses sourires et ses graisses - et met tout sens dessus dessous dans la boutique de papa. alleluia.

de tout mon cœur, mon ami, à toi et à tous les tiens.

J. Rouma

Avignon, 31 Janvier 68 +



Roumanille à Gaut

12 février 1868

Mon cher vieux, et toujours jeune, merci ! de tout mon cœur, de toute mon âme, merci ! c'est un portrait en pied, très-flatté, mais très ressemblant. me ié siéu miraiia. et la ressemblance n'eût été que plus grande, si tu avais ébouriffé davantage les cheveux et la barbe. Sais-tu que tu as servi là un plat requis à tes Académiciens ! assurément, ton discours est parfait - concis, précis, serré - disant tout ce qu'il faut dire, et sous-entendant spirituellement tout ce qu'il faut sous-entendre. Je le louerais davantage, si tu m'y louais moins. En somme, jour de Dieu ! je l'ai bien gagné ! Et tu n'étais pas là pour m'enlaidir. Et tu es un vieil ami toujours meilleur, en vieillissant, comme un bourèu(????) de bon cru. Bravo ! et merci !

J'ai écrit au secrétaire perpétuel... convient-il d'écrire à mes autres parrains MM. de????, de Saporta et Castellane ? Je ne le suppose pas. J'ai prié M. le Secrétaire de faire part, à nos confrères assemblés en prochaine séance, des sentiments qui m'animent. ça suffit - n'est-ce pas ?

Wyll ????? Bonaparte a trouvé ton discours splendide. Il achève ses parpaïoun blu, — en chantant lou vin di elibre. quel homme !

Il est essentiel que tu lises, dans le livre que vient de publier Eugène Garcin, un renégat, sous le titre Français du nord et du midi - (in 18. Didier 310) le passage, les passages où le parisien d'Alleins te pend sérieusement et ironiquement à partie.

Te n'en dise pas mai.

Tu pourras, tôt ou tard, rendre à ce grand savant la monnaie de sa pièce.

Adieu. Il pleut des livres provençaux. gare à toi. Canonge (hors de notre église) vient d'en publier un; Arnavielle (très bien) un joli. Milord va donner l'essor au sien. Je viens d'achever la préface de celui de Roumieux morceau réussi, à ma façon, qui n'est pas la plus mauvaise; Temi Marcelin prépare son long dóu camin- et Boudin, si sèt garbeto. c'est effrayant ! où allons-nous, grands Dieux immortels !

à toi et à tous les tiens, et de tout cœur

J. Rouma

12 février 1868 +

Inutile de dire qu'Aïs (elle va être mère) t'embrasse et vous embrasse, avec Tereset, qui va très bien maintenant et qui fait du désordre avec mon ordre et sans mon ordre.

Si tu peux disposer de quelques Nos adresse-m'en 2 ou trois, et fais-en parvenir un à

M. Jean Denis Roumanille
près la porte d'Avignon
à St Remi BdR

Il est juste que le vieux jardinier sache ce que l'on dit de son chou, de son caulet flòri!

Roumanille à Gaut

1er septembre 1868

Mon cher ami,

Je profite de l'occasion de mon excellent ami M. Albin Goudaneau pour te transmettre nos compliments, et pour te prier d'être, autant que tu le pourras, utile et agréable, à cet avignonnais d'élite, qui va faire un petit séjour dans votre cité d'Aix. Je suis persuadé que tu me remercieras de t'avoir présenté un homme si distingué et si aimable, dès qu'il t'aura été donné — et ce sera bientôt — de le connaître et de l'apprécier.

Tout à toi et de tout mon cœur.

J. Roumanille

1er 7bre 1868



Roumanille à Gaut

5 mars 1869

sur papier à en-tête:

J. ROUMANILLE
Libraire-Editeur
AVIGNON

Cher et vaillant,

Ta jeune ardeur me fait plaisir, et je t'en félicite. Il paraît que ma dernière lettre s'est ressentie de mon humeur de garde-malade, et que les inquiétudes que la malade me donnait ont considérablement déteint sur elle. Je n'étais guère porté, quand je te répondis, à voir les choses couleur de rose. Toutefois, je ne pense pas avoir voulu te sembler me retirer sous ma tente, pour y bouder. Je t'ai parlé de cochons et de veaux gras, mais je t'ai envoyé bon nombre de bonnes adresses; après la belle réussite de St Temy, j'ai pu avoir un brin de peur d'un insuccès à Aix - Mais je t'ai crié: en avant ! zou ! et, comme c'était juste, je t'envoyai consulter l'oracle de Maillane. L'oracle a parlé-nous n'avons qu'à nous incliner et à aller en avant, à travers le fer, le feu, les veaux et les cochons. L'essentiel est que, suivant ton heureuse expression, nous trouvions, en

cherchant bien, un peu d'air pur "au milieu des matières inférieures."

Il faut pousser les jeunes à concourir. Je boudais si peu sous ma tente que l'autre jour (remarque que je n'avais pas encore reçu ta 2e) j'émoustillais la Muse de ranquet, et faisais miroiter à ses yeux l'argent pur de vos médailles et la fête de Juin (?????) qui les couronne. Ça n'a pas pris, n'a-t-il pas eu le courage, ce jeune, de me jeter à la suie????, comme un vieux, des cochons et des veaux gras ? Je reviendrai à la charge. Il prétend, non sans quelque raison, que votre principal sujet — la poésie provençale sous Raymond-Béranger IV et Béatrix de Provence — fournirait plutôt matière à un mémoire historique qu'à une ode... Nous y reviendrons. Tâche de monter la lyre et la tête d'Arnavielle. Il y a à Villes (Vaucluse) un jeune Borel qui, s'il le voulait bien, pourrait vous faire quelque chose de très-passable. Quoique vieillissant, Marius Girard, mon compatriote, et ton confrère en secrétariat - pourrait bien s'en aller-t-en guerre. Il est vrai que, peut-être, il ne voudra pas compromettre les lauriers déjà cueillis, le petit rameau d'Apt, et la branche de Beziers...

Aïs est sur pied, ou c'est tout comme. tombée le 8 janvier, elle se relève à peine. J'ai passé là près de deux mois bien pénibles et peu faits pour me réjouir ! Je suis maintenant rassuré - et nous espérons bien qu'une rechute n'aura pas lieu. Messire garter, chez Aïs, a été gravement compromis. Il va très bien maintenant. Deo gratias.

Adieu - Thérèse est une adorable enfant qui égaie notre maison de ses jolis gazouillements, Jacques tête à Sorgues, gras et dodu comme un chanoine.

Tout à toi et aux tiens, cher vieux, et de toute mon âme.

J. Rouma

Avignon, 5 mars 1869 +

T'ai-je donné l'adresse de Lucien Geoffroy, 39, Rue d'Anjou à Paris ?



Roumanille à Gaut

14 avril 1869

Mon cher Gaut,

En voici un -quel un !- qui, évidemment, s'est trompé d'adresse et a fait fausse route. Je le remets immédiatement sur la bonne voie, et lui souhaite, de tout mon cœur, de toute mon âme, de toutes mes forces, le beau succès dont je le crois digne. Je ne sais pas quels sont les oliviers que tu as reçus: je doute fort que tu en aies à faire entrer en ligne qui soient plus vigoureux, plus sains, plus chargés de fruits que celui-ci. Regarde-le de près, et tu pourras m'en donner des nouvelles. Quel est donc ce mystère ? — Paris ! quel est le félibre perdu ans Paris qui écrit si purement, si richement, la riche et pure langue de

son épigraphe ? Je m’y perds. Pas de lettre d’envoi dans l’enveloppe — pas une ligne ! pas une syllabe ! quel est donc ce mystère ? (bis)

Voilà 8 Soumets ça à ton tribunal. Et, si ton tribunal est de mon avis, il écoutera avec amour cette voix jeune et harmonieuse qui m’a véritablement séduit. Elle est d’un classique.

Le courrier me presse. Je n’ai pas le temps de t’en dire davantage.

J’attends de tes nouvelles.

Tout à toi et aux tiens

J. Rouma



Roumanille à Gaut

14 Avril 1869

Cher vaillant,

Nos lettres se sont donné en route le baiser de paix. Elles ne sauraient s’en donner d’autre. J’ai reçu tes bonnes nouvelles, et tu as reçu la bonne pièce, l’excellente pièce qui avait fait fausse route, et que j’ai remise en bon chemin.

Tu me demandes, officiellement, un cop de man pour aider ta commission à juger et à classer le dessus du panier. Je ne suis pas homme à le refuser; je serai, au contraire, très heureux de le donner, si, d’ici là, rien de sérieux ne vient m’en empêcher. Il est bien entendu que Mistral, Aubanel et Bourrelly se joindront à moi, à nous. Ces derniers ont-ils accepté, se trouveront-ils à Aix le 19 ? Il le faut bien. J’écris à Mistral dans ce sens. Je ne puis pas, malheureusement, m’entendre, à ce sujet, avec Aubanel, car depuis le jour mémorable où l’adjudication m’a fait fournisseur du lycée impérial d’Avignon, pendant l’exercice 1869-Xbre 68 ce brave Théo a jugé à propos — ce qui est un scandale déplorable ! — de me mépriser au point qu’il ne me salue plus !!

iéu emé Roumaniho
Sian un paréu d’ami...
car d’ami n’i’en a ges
coum’Aubanèu e Niho.
(Aubanel)

Acò ié fai pas mai. ça passera, coume tant d’autres choses !

“ Le Concours est fort. Il y a beaucoup de bonnes et de fort bonnes pièces, (presque

“toutes en orthographe felibrenco - sauf de rares exceptions).”

Tant mieux, mon vieux! tant mieux! Le concourant dont je t’ai parlé d’abord..... et celui qui vint s’égarer chez moi hier, sont, certes, fort présentables. J’ai entendu dire qu’Alais et L’Isle t’avaient adressé, Alais, une perle précieuse trouvée dans ses mines, L’Isle une truite pêchée dans les belles eaux de Vaucluse. Est-ce vrai ? — Ça ne te regarde pas, vieux. Ainsi tu réponds. Et je m’incline.

Je ne puis, d’ores et déjà, te préciser le ou les jours de fêtes que je pourrais me donner, hélas ! j’ai des affaires et une boutique inexorables. — Je ne puis pas établir entre Aix et Avignon un va et vient de navette, tu le comprends bien. — Donc, rien de fixé à ce sujet; seulement, si, je le répète, aucun obstacle sérieux ne vient s’y opposer, je me rendrai à Aix pour le cop de man auquel tu me convias officiellement.

Tout à toi et aux tiens et de toute mon âme.

J. Rouma

Avignon, 15 Avril 1869.



Roumanille à Gaut

18 avril 1869

Mon cher Gaut, gau, gaudiam-
galle ! coq!

Je comprends, et je te remercie, de tout mon cœur, de la liberté que tu me laisses de voler à ton glorieux concours, ou de replier mes ailes et de rester dans ma boutique-nid. Il est incontestable que je ferai l’une ou l’autre chose. Quoiqu’il en soit, je sens le besoin, l’impérieux besoin de te recommander, con amore, et de toute mon âme, très sérieusement, très-confidentiellement, très chaudement la Muse égarée qu’il m’a été donné, au dernier moment, de remettre sur sa voie, qui peut -être, pour elle, la voie triomphale. J’ai pris copie — à quoi bon le cacher ? — de cette pièce mystérieuse, de ce bijou de la dernière heure; j’ai relu, à diverses reprises, ces stances si jeunes, si pures, si harmonieuses - et mon amour pour elles n’a fait que s’accroître. Si, par hasard, votre commission, éblouie par l’éclat de toutes les perles et de tous les rubis et coetera qui sont passé ou vont passer sous vos yeux, ne remarquait pas cette riche branche d’olivier que la colombe a apportée à votre arche, je te supplie, je te conjure de la prendre à la main, de la montrer à la docte assemblée, et de dire: voyez ! mais, voyez donc, s’il vous plaît ! — ah ! l’olivier abondera chez vous, je le pressens. mais, cher vieux, il y a olivier et olivier. prenez garde.”

Te n’en dise pas mai. Intelligenti pauca. Et j’en ai beaucoup dit... preuve évidente

que je suis sincère, d'une sincérité éclairée autant que convaincue.

Cela dit, je prie le Saint Esprit de vous éclairer de Ses lumières et de brûler vos cœurs de Ses feux. Tu peux communiquer à Bourrelly la flamme de mon enthousiasme, et te laisser enflammer toi-même, sans crainte.

Le mystère s'est éclairci, tout seul, sans que j'aie provoqué le moins du monde cet éclaircissement. quel admirable vainqueur de seize ans

(quelques lignes plus bas, reliées à la dernière par un dessin en zig-zag):

Mais, halte-là, vin des felibres ! Tu fais des bavards. Je saurais te dompter. silence, Rouma ;

nous avons bien dîné, et nous avons bu, mon cher Gaut, à ta santé et à celle de tous les tiens.

Il est bien entendu qu'un de ces jours, tu me verras arriver - ventre en avant, tête en arrière, la bouche en cœur, et le cœur sur la bouche pour t'embrasser de la bouche et du cœur.

à toi -

J. Rouma

Avignon, Dimanche, 18 Avril 69



Roumanille à Gaut

20 avril 1869

Mon très cher ami,

C'est voyager comme la foudre, ça, ou je ne m'y connais pas. Voici comment ça s'est fait.

Je n'ai pas osé laisser partir seul l'ami Mistral, dont le plan bien arrêté était, en partant, de repartir par le train de quatre heures. Je le regrette vivement, car j'aurais eu le plaisir de te revoir, ce que je m'étais promis, et de te dire de vive-voix combien nous avons été enchantés, Mistral et moi, de trouver chez M. Bonafous, le travail tout fait et très consciencieusement fait. Il y a vraiment, dans ce concours, des pièces hord ligne. Le Mounet est splendide, Martelly a traité l'olivier et l'òli magistralement, et la galejado d'Autheman surl'òli est réussie - pleine, toute pleine d'un esprit de bon aloi - et d'esprit provençal - Votre jury a très bien fait les choses - et accordé Suum cuique. Il a bien mérité de la Muse et de la patrie provençale. bravo ! Ce Concours sera mémorable. Allons ! de plus fort en plus fort. — Bravo !

Mistral voulait écrire de Rognac, la locomotive ne nous en a pas donné le temps. c'était pour vous dire qu'il faut laisser au Jury aixois tout le mérite et l'honneur et la responsabilité de son jugement, et que nous devons, comme de juste, Mistral et moi,

rester en dehors de la chose, y demeurer complètement étrangers, tu le comprends bien.

Quoique très-épris, tu le sais, de la prière du brave Georges St René Taillandier, je reconnais qu'elle ne pouvait pas obtenir une autre place que celle qui lui a été assignée. Cet enfant sera aux anges. Il convient toutefois de signer sa pièce Jòrgi de Sant Grabié. Ce sont les intentions du jeune auteur. J'ai prié l'excellent M. Bonafous de vouloir bien s'y conformer, Georges ayant fait cette jolie escapade en Provence sans consulter son père. Veuille, au besoin, rappeler ma prière à M. Bonafous. Georges a de l'avenir, incontestablement. Laissons-le grandir. Il ira loin, s'il persiste.

Tu comprends bien que cette course à Aix est à refaire. Je serai heureux de la refaire vendredi prochain, à la même heure - Mon amour de la Muse, mon devoir et mon plaisir me rappellent au milieu de vous. J'y serai, nous y serons. Nous prierons la locomotive de doubler le pas; de ton côté, retarde de quelques minutes l'ouverture de la séance. Déjà nous avons été invités à prendre la parole, à dire quelque chose, à réciter ceci ou cela. Non, mille fois non ! — Laissons se produire à leur aise les héros de la fête, les vainqueurs heureux - laissons-leur toute l'attention et tous les applaudissements de l'assemblée. Notre intention bien arrêtée est d'applaudir con amore ce spectacle si intéressant, mais de ne pas y figurer comme auteurs. Mistral veut être à la fête, mais ne pas en être le héros. c'est convenable et dans l'ordre.

à la dernière heure, nous nous sommes décidés, Mistral et moi, à répondre à ton appel, et sommes partis hier matin, croyant arriver en temps utile. Ta lettre du 17 me disait en effet: "Mistral et Aubanel ne viendront pas lundi. Si par conséquent, cela te dérange "trop, fais comme eux. Je ne te dis pas cela pour te détourner, mais pour te mettre à "l'aise. La commission a fait un travail préparatoire, on statuera lundi.

nous ne sommes donc pas partis comme des barrau destapa. Nous avons eu raison, et vous n'avez pas eu tort: nous avons su à Aix que vous avez été forcés de statuer plus tôt. Tout vai bèn. bravo !

Est-il nécessaire que je cherche d'ores et déjà, un lit pour y passer ma nuit de vendredi à samedi ?

adieu, mon ami - à toi aux tiens, avec tous les miens.

J. Rouma

Avignon, 20 Avril 1869



Roumanille à Gaut

10 septembre 1878

Mon cher ami,

Ta lettre arrive juste à temps: tu es sous presse, ou c'est tout comme. La preuve en est sous ce plis. preuve épreuve ! Ainsi que tu pourras le voir, nous nous sommes mis deux, Mistral et moi, pour te la nettoyer. Nettois-la mieux encore, s'il y a lieu. Et fais-moi retour de ça sans le moindre retard - Doutais-tu de mon bon vouloir ? Comme s'il ne t'était pas démontré, depuis un temps presque immémorial, que Gaut et Rouma sont unis de cœur et d'âme, inséparablement. Et maintenant, plus unis que jamais, vieux, ils s'aiment entre eux, comme les gueux - gens heureux ! vivent les Gueux et les vieux !

Si tu as quelque bouche-trou, petit morceau de prose gai, sémillant, galejaire, propre, inédit et farcejaire - envoie donc, envoie ! C'est toujours ce qui manque. Si je n'avais l'œil ouvert là-dessus, cet armana tomberait dans un lyrisme assommant, un archaïsme désespérant, et finalement, serait triste comme un bonnet de nuit ou une porte de prison. De la gaieté, morbleu ! fussions-nous tous tristes comme la mort ! la gaieté, le conte, l'honnête facétie, le mot pour rire sont cause de ce succès toujours croissant. Il m'est démontré que nous baisserons lamentablement quand nous manquerons de gaieté, et quand notre petit vin blanc ne moussera plus.

Ton adorable Atlas fera le plus grand plaisir aux gourmets de lettres et le plus grand honneur à l'armana de 1879. A toi le premier prix. Et c'est bien gagné ! J'ai fait imprimer ton sonnet de souscripteur au Dictionnaire de Mistral.

Oui, j'ai à ta disposition la somme de 18.90, depuis le 21 Janvier 1878. L'avoué Roux m'a dit qu'il devait aller à Aix. Je profiterai de cette occasion pour te faire parvenir ces quelques sous- Les affaires ne sont point brillantes, hélas ! et si on continue, nous ne saurons bientôt plus de quel bois faire flèche. Le Musée Calvet est en possession dei moure...

adieu. Nous nous portons bien. Et la barbe du vieux est de plus en plus candidior. N'importe - il a bon appétit - il ne digère point trop mal, il dor bien - et il se réjouit beaucoup de la bonne entente, de l'union, de la concorde, de l'excellent esprit, de la fraternité, de la charité, de la paix, de l'accord, de l'harmonie qui règnent dans le néo-félibrige- à qui gloire, et honneur, à jamais ! longo mai ! ainsi soit-il !

Encore adieu. Tout à toi et aux tiens, avec tous les miens, et de tous nos cœurs.

J. Rouma

+
10 7bre 1878



Roumanille à Gaut

22 février 1883

Cher intrépide,

à ton avoir figureront les sounaio d'Hercule, ton confrère de Mende. Tu peux être tranquille à ce sujet. J'ai reçu d'Aubin celles que tu l'as chargé de me faire tenir (6) Les acheteurs peuvent se présenter. Il ne s'en présente jamais assez.

Le conservateur du Musée d'Avignon a nom A. Deloye, (Rue de la Masse, 15). L'archiviste du Département de Vaucluse se nomme L. Duhamel, (Place du Palais), et celui de la ville d'Avignon, M. Paul Achard, (rue Baracane).

En effet, Crousillat espelugo. Il n'a pris la plume, tout récemment, que pour me faire admirer son espeluguejage. Tes quatre vers m'ont presque autant diverti que ta carte de visite. Du reste, ç'a été toujours là un de ses plaisirs favoris. il s'amuse à ça dans le Dictionnaire de Mistral. Il y a matière. Il ne sortira pas de là de bien longtemps, s'il persiste. quel brave homme, malgré ça ! un de ces jours je lui écrirai et le féliciterai des poils qu'il s'amuse à chercher dans des œufs frais.

adieu, brave ami. Tout à toi et aux tiens, avec tous les miens, et très cordialement, cher vieux.

J. Roumanille

Avignon, 22 févr. 1883



Roumanille à Gaut

12 Août 1883.

Mon cher ami,

Tu me demandes un compte-rendu du Congrès Scientifique qui a eu lieu à Avignon l'année dernière.

L'année dernière, il y a eu ici, non un congrès scientifique proprement dit, mais un congrès archéologique (en 7bre 1882)

Le volume qui suit ordinairement ces congrès là n'a pas été publié encore. Je tiens ces renseignements de quelques archéologues dont les dissertations sur ceci et sur cela doivent paraître dans ce volume. Ils n'ont rien reçu encore, et ne savent quand ils recevront. que si on voulait le vol. compte-rendu du concours régional 82, on n'aurait qu'à s'adresser à M. le président de la Société d'Agriculture à Avignon.

Il y a eu, à Avignon, l'an passé, un congrès qui a fait grande sensation dans le monde, - tant au loin qu'au large : le congrès eucharistique. Si, par hasard, il te fallait des renseignements à ce sujet... Mais c'est bien scientifique que tu as écrit, et non archéologique, ou eucharistique.

Voilà, brave ami, tout ce que j'ai à te dire, tout, même davantage. En effet, passe à l'autre page:

fin 9bre prochain, ou, au plus tard, dans la première quinzaine de novembre, doit paraître une très belle Mirèio, splendide in 4°, avec 23 eaux fortes et 50 vignettes par Eugène Burnand, et 12 cartouches par H. Scott, broché 35 f.; richement cartonné avec fers spéciaux, 50 f. - Il a même été tiré 120 exempl. numérotés sur papier du Japon avec grandes marges et encadrements pour chaque page en chromolithographie, d'après les aquarelles de H.L. Pallandre. Prix de chaque exemplaire, en carton, 500 f.

Editeur princeps de Mireille (1859), j'ai voulu et j'ai dû m'approvisionner en conséquence. Tant et si bien qu'à cette heure, me voilà chargé, et surchargé d'un fort joli nombre de Mirèio, (non de celles qui coûtent 500.)

L'amour de la Causo et l'honneur de ma boutique font que je me démène comme un gros diable dans un grand bénitier, et j'appelle à mon secours l'élite de ma clientèle. La chose en vaut la peine. L'éditeur parisien a mené à bien ce sérieux travail, merveilleusement secondé comme il l'a été, par de vaillants et de très habiles artistes. Tu me ferais grand plaisir si tu pouvais obtenir la souscription de ta bibliothèque Méjanes. Vous recevriez le chef d'œuvre franco de port et d'emballage, par grande vitesse. Ce faisant vous amèneriez un tantinet d'eau à mon petit moulin, et le vieux meunier soussigné t'en serait fort reconnaissant.

Te n'en dise pas mai, pas besoin de te n'en mai dire.

Tout à toi et aux tiens, avec tous les miens, ô vieil ami, et très cordialement.

J. Roumanille

+

qu'auriés de court e de bon pèr l'armana de 84 ? nous i'anan metre. Fau pas qu'aquelo bello jouinesso empache li vièi de dire soun mot. La jouinesso es valènto. fariéu ùni cinq o sièis emé ço qu'ai adeja reçaupu d'elo.



Roumanille à Gaut

11 septembre 1883

voici, mon cher Gaut, tes jolies improvisations, puisque tu es si pressé de les utiliser. J'en ai pris copie, pour que je les aie sous les yeux au bon moment. Nous ne nous sommes pas encore occupés de l'armana de 1884. Il est de toute convenance de respecter encore quelque temps le deuil de notre Cher Frederic.

Je crois pouvoir donner de la copie à l'imprimeur du 15 au 20 Ct. nous nous dépêcherons un peu plus.

La Bibliothèque Méjanès, dont tu es — et puisses-tu l'être long temps encore, — le vaillant capoulié, acquerra-t-elle la Mirèio illustrée qui paraîtra en novembre prochain ? (broché 50 f. relié avec fers spéciaux, 65 f. — édition sur Japon et encadrements - tirée à 150. 600 f. tels son les prix définitifs.)

Hachette vient de les augmenter.

Si oui, pense à moi, qui suis chargé et surchargé.

Cet armana de 1884 va nous donner du tracàs ! les matériaux surabondent de plus en plus. J'ai sous la main de quoi en confectionner une demi douzaine. Il faudra bien pourtant contenter tout le monde et son père, et surtout le peuple, qui fait la grande majorité de nos lecteurs, le peuple qui, comme le coq de la fable, préfère le moindre grain de mil aux perles les plus précieuses.

Depuis longtemps je n'avais été tant éprouvé. quelles épreuves ! j'ai sous presse un volume de Contes et de billevesées. Ce ne sera point trop laid.

adieu. agréé, et fais agréer autour de toi, bon et vieil ami, nos plus affectueux sentiments.

J. Roumanille

Avignon, 11 7bre 1883



Roumanille à Gaut

15 septembre 1885

Bon ami Gaut,

J'allais t'écrire et te demander quicon pour l'armana de 1886, qui est plen coume un iòu, quand j'ai reçu de Maillane la lettre que tu as écrite à Mistral et les pièces dont tu l'as accompagnée, L'entravadis me séduit - je le donne à l'imprimeur. Et il faudra bien que je lui trouve une place ! Esquicharen e sarraren. Je te retourne Letuaire, grand artiste inconnu ici, sinon méconnu.

Ièro me submergerait si je ne m'étais décidé — quoique avec grand regret, — à ne pas en abuser. J'ai dû me borner à faire un bouquet de quatre brinde (Tavan, Astruc, B.C. et Rouma) très courts et convenables. Je crois que ça contentera Monsieur le Maire, et j'espère que la crounico de 1886 dira tout ce qu'il faut dire. c'est l'affaire de Mistral, ou plutôt de l'intrépide Mariéton. Je ne m'en occupe point.

Vidal ne m'a rien adressé. N'a-t-il pas, dans on portefeuille, quicon de court et de bon ? assurément oui ! Il est temps qu'il y pense. Dis-lui ça de ma part.

Mon brave ami — ce n'est point 100 pages qu'il me faudrait, mais deux ou trois cents, s'il me fallait imprimer tous les vers — et, souvent — quels vers ! dont on

m'accable. J'ai sous la main de la matière à faire une demi-douzaine d'armana comme le nôtre. Comment, jour de Dieu ! contenter tout le monde, et son père ?

adieu ! nous nous portons bien, et croyons que vous pouvez en dire autant. que Dieu vous garde !

Tout à toi et aux tiens, avec tous les miens, et très-cordialement.

J. Roumanille

15 7bre 1885.



Roumanille à Gaut

20 septembre 1886

Mon cher bon ami,

Je t'ai demandé, dans mon billet, en août dernier, pour ta part de collaboration à l'armana 1887, eux ou trois sonnets, - comme tu sais si bien les faire, ou les improviser. Je les ai vainement attendus jusqu'à hier au soir où mon imprimeur m'a notifié son ??? prota bibevent. Rien n'est venu d'Aix - de la part de mon vieil ami Gaut. J'ai entassé suppositions sur suppositions: "Il est malade. Il n'a pas de sonnets. Rien "ne lui est venu. bouderait-il ? pour quoi ?" Quand j'ai dit: "deux ou trois sonnets..." je ne te les ai pas imposés: Il t'était bien facultatif, brave ami, de m'adresser un conte, une chanson, une élégie, un rondeau... Mais rien ! J'en suis tout attristé. Je te le dis franchement.

Attristé ! de cela et du reste: quel horrible mois d'août nous aovns apssé, mon cher ami ! un enfer ! J'an suis encore tout souffrant. J'ai vu mourir mon bien-aimé frère cadet, Jacques, jardinier à St Remy - J'ai jeté ma perretée de terre sur son cercueil... Et pendant que j'accomplissais ce lugubre devoir, ma plus jeune fille, Jeanne, 13 ans, était brûlée, réduite à rien par une abominable fièvre typhoïde ! ah ! quels jours et quelles nuits ! J'en tremble encore. mais le bon Dieu n'a pas voulu m'écraser tout à fait. Les médecins m'affirment de plus en plus que l'adorable Jeannette est hors de tout danger, et qu'elle va être sous peu de jours en pleine convalescence. nous respirons. La maison était sens dessus dessous. Nous allons bientôt pouvoir y faire rentrer complètement Jacques et Thérèse, que leur oncle Félix avait recueillis, par précaution et par ordre du médecin. Elle était magnifique, Jeannette ! éblouissante de santé. Elle venait de aire avec joie sa première Communion, au Couvent. Elle rentrait au nid, heureuse et gfaie, quand l'horrible fièvre s'abattit sur elle, pour la réduire au pitoyable été d'où elle va sortir peu à peu, à force de prudence et de soins continus...

Et voilà, brave ami ! où nous en sommes. Où en es-tu ? dis-le moi.

adieu. Tout à toi et aux tiens et de tous nos cœurs.

J. Roumanille

Roumanille à Gaut

30 septembre 1886

Mon cher ami,

Enfin tu me rassures. J'allais écrire à Vidal pour lui demander de tes nouvelles, quand ta bonne et consolante lettre est venue m'expliquer et motiver un silence qui m'inquiétait. Je te remercie de tout mon cœur. Notre chère Jeannette est sauvée. Les docteurs lui ont permis hier une excursion au grand air... en voiture découverte, dans le département voisin - (Tu sais que nous ne mettons pas long temps, à Avignon, pour passer de Vaucluse dans le Gard.)

Cette promenade a duré une grande heure, et a fait beaucoup de bien à notre bien-aimée convalescente, qui en a été toute réjouie et fortifiée. C'est une résurrection véritable ! Dieu veuille que disparaissent au plus tôt et cette maigreur excessive et cette pâleur de morte ! Bon signe que Jeannette a donné dès qu'elle a été sur pied: elle a couru au piano, e (sic) ses doigts, ses longs doigts de squelette ont couru sur le clavier comme ils y couraient huit jours avant l'atteinte et l'étreinte du monstre. alleluia !

Tes perles-sonnets, hélas ! ne m'arrivent pas à temps. Depuis 24 heures, l'armana de 1887 est tout chez le brocheur, et l'on tire notre petit fascicule d'annonces qui vient après l'ensignadou. Je le regrette fort, mon cher vieux aimé. J'ai toujours tenu, depuis 1855, et même avant, à te voir faire partie de notre farandoulo. ah ! i'a proun tèm̄s que la dansan ensèn ! Dansen-la longo-mai ! Nous n'avons pas oublié de constater tes succès - dont je te félicite. Et je vois avec allégresse que tu ne t'endors pas sur tes lauriers: Voilà li Mouro qui volettent joyeusement, et la Benvegudo, qui va remettre à la mode nos vieux Mystères. Je te félicite d'avoir sous la main un maestro comme Borel, qui te seconde si merveilleusement et avec tant d'amour; à quand la première représentation ? car, ça sera représenté, et le public sera enchanté, c'est moi qui te le dis et te le prédis.

adieu, mon cher ami. Nos meilleurs compliments autour de toi... et à Vidal, et à Borel, et à M. d'Ille - basto ! à tous les felibres aixois qui, quand ils s'y mettent, font admirablement les choses ! toto corde, certainement.

J. Roumanille

Avignon, 30 7bre 1886



Roumanille à Gaut

20 décembre 1886

Mon cher ami,

Je suis ravi d'apprendre que ta souscription "a marché assez bien," car iren ne marche,- ici. La librairie est dans un état pitoyable, et qui empire ! J'ai distribué tes prospectus attrayants, et d'une façon intelligente. Je n'ai reçu aucune souscription. Je m'en console en pensant qu'on a dû détacher de ton prospectus le bulletin de souscription qui y est joint, et l'adresser non à Roumanille, mais, comme c'est indiqué, "à M. Remaonder-Aubin, cours Mirabeau 53, à Aix en Provence."

Les riverains du Rhône et de la Durance se serrent le ventre, et font de petites économies, qu'antan ils ne faisaient pas. Les almanachs en général, ceux de Matthieu de la Drôme en particulier, avec et y compris le nôtre, qui, pourtant, est soigné plus que jamais et qui a une clientèle aussi fidèle qu'elle est ancienne, s'écoulent... très-lentement, et m'inquiètent. Félicite-toi de la marche convenable de ta Bèn-vengudo, et ne t'en inquiète pas trop. Il eût été à désirer que nous fussions prêts au plus tard le 1er Xbre. Paraître fin Xbre, c'est perdre une année. Les pastorales, — quand on en use, — sont à l'Etude à cette heure, et l'on est pour ainsi dire prêt à... lever le rideau.

quoiqu'il en soit, il ne faut pas s'effrayer. Votre œuvre une fois connue, sera fort appréciée, et fera vaillamment son chemin - je n'en doute pas... Mais, il faut, - tu le comprends bien, - qu'elle soit représentée, - et que l'on en tienne compte, ici et là, de la représentation. Ce n'est point l'affaire de huit ou de dix jours. Et, surtout, ne t'attends pas aux souscriptions des felibres. Ah ! les felibres !... une longue expérience m'a démontré, hélas ! qu'il ne faut point compter sur les achats des felibres. Heureux sommes-nous, quand nous publions quelque chose, de ne pas être égratignés, mordus, déchirés, houspillés et vilipendés par nos chers frères et amis. Tiens-toi cela pour dit, mon vieux !

Dès que ton œuvre paraîtra, dépose-la chez moi en petit nombre: (tu sais qu'au besoin je sais recommander.) un colis postal en gare. Sois certain que, comme par le passé, je te soignerai de mon mieux, et en vieil ami que je suis. Je ne puis pas prévoir l'accueil que notre public anémique et insouciant te fera, mais je puis te promettre mon concours le plus actif, quoique "la rame inutile, fatigue vainement une mer immobile."

Aie bon espoir. Le besoin d'une pastorale bien faite, sérieusement établie, tant par le poète que par le musicien, se fait sentir. La vôtre répondra parfaitement à ce besoin. Votre succès, tôt ou tard vienne-t-il, est assuré. ainsi soit-il ! ainsi sera !

Dis, en deux lignes, dans ton Mémorial, que l'armana de 1887 est superlicoquentieux ce qui signifie admirable, et...

Embrassons-nous

J. Roumanille

Roumanille à Gaut

4 mars 1887

Avignon, 4 mars 87

Mon Cher ami,

Ne prends pas pour de l'indifférence le retard que je mets à te remercier et à te féliciter de l'hommage dont tu m'as gratifié. Je suis, à cette heure surtout, le libraire de France et de Navarre le plus occupé et le plus préoccupé de liardage; il s'agit des règlements de l'armana1887, chose toujours fastidieuse et absorbante.

Ta benvengudo, quoique tard venue, a été la bienvenue chez nous, et nous a tous charmés. Vraiment, les ans n'ont absolument rien enlevé à ta verve, à ta facilité, à ton merveilleux entrain. Au Contraire (?????) bien et si intéressant, si charmant à la lecture, que sera-ce quand ça sera sur le théâtre, en action, en chair et en os, avec pratique de décors, et surtout avec la musique, l'orchestration dont le Maître Borel a enrichi, je n'en doute pas, ton œuvre. Bravo, vieux ! toujours jeune !

J'ai dit "tard venue." En effet - c'est là, un peu, n'est-ce pas, se faire ... marchand de morue le Vendredi Saint. Il eût été à désirer que vous pussiez attirer là-dessus l'attention publique en temps opportun... allons ! patience ! ça s'épanouira aux Calèndo prochaines. Il faut travailler pour ça, travailler surtout à "monter la pièce," c'est le moyen de vendre, de populariser le libretto. quelques rares amateurs (non felibres bien entendu) peuvent prendre les devants et l'acheter. Ah ! une longue expérience m'a démontré que les félibres achètent peu, et attendent patiemment que les auteurs leur fassent hommage de ceci, de cela et du reste.

J'ai reçu un colis postal de Bèn Vengugo: 20 exempl. bien comptés; sans facture, sans désignation de prix - ni de remise aux libraires. renseigne moi à ce sujet.

adieu, mon vieux. Tout à toi et aus tiens, avec tous les miens, et couralamen comme dit Mariéton-ton-taine-ton-ton !

J. Roumanille



Roumanille à Gaut

Lettres non datées

Mardi

Et d'abord, mon cher ami, recevez mille remerciements et mille félicitations au sujet dudit chapiteau, que vous avez travaillé avec tant de goût et d'habileté. La fin est en tout point digne du milieu et du commencement. Le mouvement est parfait, et l'ami Magnan, ce cher ermite des Carami, a eu sa main comme on ne peut plus heureuse, en choisissant votre compte rendu pour en orner son Union du Var. Je lui écrirai pour l'en complimenter — Les amis Glaup et Aubanel, à qui je m'empressai de remettre les deux numéros du mémorial que vous leur avez destiné, ont été émerveillés et touchés des bonnes et belles choses que vous avez dites de leurs vers, et ils me chargent de vous présenter l'expression bien sentie de leurs remerciements. Ils attendent avec la plus vive impatience l'occasion de pouvoir vous dire eux-mêmes de vive voix tout le plaisir que vous leur avez fait. Ceci m'amène au Congrès, que nous avons tous tant à cœur, et dont vous avez rédigé le programme avec tant d'ardeur sérieuse. Le programme serait magnifique, irréprochable, si deux séances ou trois, où les troubadours modernes se seraient déjà groupés, unis et entendus, l'avaient précédé. L'affaire n'en est pas là encore, et je prévois avec douleur qu'elle ne pourra pas y arriver. Croyez que, pour cette fois, il ne faut pas tant et si bien vouloir. Mon intention, comme celle de mes confrères, Glaup, Aubanel, Mistral, Garcin, & que j'ai consultés, n'est pas de s'élever à ces hauteurs, mais seulement de se réunir, de se donner l'accolade fraternelle, de s'asseoir à la même table, d'y porter un toast à notre illustre introducteur, et un autre au succès de nos muses, d'émailler le dessert, si vous le voulez bien, de quelques chants non politiques (????) ou de quelques lectures idem, et de ne pas nous égarer dans le dédale de questions philologiques ou orthographiques d'où nous ne pourrions pas nous tirer, j'en ai l'intime conviction, parce que j'en ai fait maintes fois l'expérience. que si nous avons tous assez d'argent dans la poche, assez d'amour au cœur pour notre langue, assez de temps de reste pour pouvoir consacrer une quinzaine de jours à la chose, nous pourrions nous amuser à discuter sur la possibilité d'une association littéraire; sur celle de demander des subventions aux conseils généraux; sur les moyens à prendre pour fonder une publication périodique et collective; sur la nécessité d'établir des règles orthographiques fixes. — &... J'ai dit quinze jours, c'est deux ou trois mois que j'aurais dû dire. — et il n'est pas sûr qu'après ces discussions, nous nous séparerions d'accord. En résumé, voici toute ma pensée et celle de mes hommes:

1- Les collaborateurs des Provençales et autres troubadours, désireux de se voir et de se connaître, ont résolu de se réunir à Tarascon, le Dimanche..... septembre prochain. — Les membres de cette réunion feront tout leur possible pour être rendus à Tarascon le Samedi..... ceux qui ne pourront arriver que le Dimanche matin seront parfaitement reçus — on logera et on couchera en commun à — à l'hôtel de... _ Après comme devant le souper, causerie aussi calme que possible, et pour ce - pas de politique. — à dix

heures, coucher. Le Dimanche matin, nous allons tous à la messe, même les israélites, si nous en avons, et si le cœur leur en dit, messe célébrée si c'est possible à l'autel de la vierge, où les troubadours diront, in petto, et avec toute la ferveur dont ils seront capables, à la mère de Jésus: Benesiras, vierge amistouso, nosti troubaire prouvençau . - 10 heures, déjeuner en commun (à 38 ? c'est à discuter) à l'hôtel de 11 heures café et cigare. (très bien !!) -Les vêpres sonnent: comme elles ne sont pas d'obligation, nous pouvons nous dispenser d'y assister. Si le château du Roi René n'était pas une prison, nous nous réunirions dans une de ses salles (si salles il y a), car la bande (????) noire et le génie, comme ils disent, n'ont guère respecté ceux de nos châteaux ou de nos palais moyen âge qui sont encore debout, nous tâcherons d'obtenir pour abriter quelques heures nos simples réunions, la salle de la bibliothèque, et là, tous les troubadours, chacun à son tour, sous la présidence du plus âgé d'entre eux assisté du plus jeune, lira une pièce quelconque (i,utile de dire que la religion et la morale devront y être respectées), et surtout, pas de politique. quant (sic) ce joyeux et mélancolique ramage de muses se sera fait entendre 2 heures durant (c'est beaucoup dire), nous sentirons le besoin, 1° de respirer l'air frais du soir, 2° de nous retrouver autour de la même table (3 f.?) en dessert, ceux des troubadours qui savent chanter, (car tous les troubadours qui savent chanter ne savent pas chanter) chanteront tels de leurs couplets qu'ils jugeront convenable... chanson, romance, Noël (ceci me concerne, si je suis en voix) — On se séparera aussi tard que possible, en se promettant de revenir aussi souvent qu'on le pourra.—

N.B. on parlera en provençal, soit; mais quelque peu en français à M. St René, illustre parisien. quant à Désanat, je suis complètement de votre avis, bien qu'il n'ait jamais voulu répondre une ligne aux nombreuses lettres que je lui ai écrites pour l'amener à nous - ce que vous avez fait, jeune homme; Mais, aujourd'hui, vous êtes plus que réhabilité à mes yeux - seulement les lecteurs des Provençales, que votre villanelle a agroumandis, ne seront pas de mon avis. — quant à Désanat, dis-je, je suis prêt à l'admettre au milieu de nous, mais je ne crois pas qu'il nous sera possible d'avoir en même temps, et notre introducteur, et lui. Il s'agit d'opter. Si nous avons l'un, nous n'aurons pas l'autre, et vice versa. Je ne puis pas, dans une lettre, vous dire le pourquoi ni le comment. Il me suffira de vous dire qu'il faut renoncer à l'un ou à l'autre, et que l'intention des amis est de renoncer plutôt à celui qui n'a pas voulu venir à nous qu'à celui qui y est venu avec tant d'amour et une sympathie, et par là, a fait tant de bien à notre littérature. — Autre obstacle: Glaup et Aubanel, deux piliers de notre édifice, ne veulent pas que Boudin soit des nôtres: ils sont pleins d'indulgence pour les mauvais vers, mais inexorables pour les mauvaises actions. Je ne suis pas si sévère. je lui pardonne tout, mauvais vers et mauvaises actions. Je suis prêt à lui signer une lettre de convocation, mais faut-il renoncer à Glaup et à Aubanel, pour nous emboudiner ? —

Voilà, mon cher ami, ce que j'ai à peine le temps de vous embrouiller, débrouillez-le, et faites en quelque chose, que vous m'adresserez. La chose réglée et convenue entre vous et nous, je me mettrai immédiatement à l'œuvre. Nous dresserons une liste de nos hommes; je me chargerai d'informer tels et tels, et vous en ferez autant. J'écrirai à M. St René pour lui annoncer la chose, et je ne doute pas un seul instant du bon accueil qu'il lui fera. — L'article dont (il) s'agit a paru dans notre Mémorial de Dimanche passé. La

suite paraîtra demain. ??????-vous des numéros de notre ???? - lisez, méditez, et vous verrez tout ce qu'il y a de fiel dans ce miel.- notre intention, ici, est de ne rien relever. Du reste, voudrions-nous répondre, nous ne le pourrions pas: nos pensées (????) à nous ne sont pas libres, notre Commune est toujours suspendue. Nous laisserons donc M. Richaud (ennuyer???) à son aise sa ridicule idole, et nous lui laisserons la responsabilité de son culte. — Reybaud ne vous a pas écrit: ne vous en formalisez pas. Il m'en a fait bien d'autres ! Il n'en a pas moins été fort content de vous, j'en suis persuadé. — et, un beau matin, dans quelques mois, dans un an, peut-être, vous remerciera-t-il de tout le bien que vous lui avez dit. Voilà Crousillat tombé probablement dans un excès de mutisme, comme cela lui arrive. Rassurez-vous, cela ne sera rien. Ses cierges, son miel et sa muse l'absorbent; ou peut-être est-il ivre de son amour pour horace et pour Anacréon - et il les savoure, retiré en eux comme le rat du bon Jean dans un fromage de hollande. —

D'Anselme ne m'a plus donné signe de vie depuis plus de deux mois. quelqu'un me dit l'autre jour qu'il s'occupait de sa guérison à Châteauneuf Calomnion (????). Je lui écrirai un de ces jours. — Je suis fort étonné que le jeune et timide Gautier n'ait pas encore jugé à propos de se rendre à l'aimable invitation que vous lui avez faite d'une façon si originale. Il est très timide, mais il me semble qu'il ne devrait plus l'être quand il s'agit d'aller voir un confrère aussi sympathique que v/ l'êtes.

adieu, mon cher ami. Une prompte réponse, S.v.P. Tout à vous et de tout mon cœur.

J. R.

Avignon, mardi.

Lundi

Rien n'est gracieux, touchant, rien n'est délicieux, mon cher ami, comme le Noël que vous nous avez adressé. Vous auriez dû me laisser cette bonne pensée. tôt ou tard, je l'eusse trouvée et l'eusse développée avec bonheur. nous chantons votre hirondelle, et nous la chantons bien - et nous en sommes tous littéralement émerveillés. bravo ! bravissimo ! mais - (vous savez qu'il faut que ce coquin de mais arrive toujours, et en l'écrivant, mon cher, je vous traite en ami) mais trois mauvaises strophes, ou plutôt trois strophes malencontreuses se sont furtivement glissées dans ce chef d'œuvre de grâce et de sentiment. Un affreux moineau est venu fourrer là son affreux piéu piéu. Au nom de Dieu, mon cher ami, et au nom de la Muse, biffez sans regret ces trois couplets:??? d'uno brouqueto — Mai la viergi plouravo. Et votre hirondelle sera irréprochable, et elle fera les délices de toutes les âmes chrétiennes, et poétiques et rêveuses.

si vous pouvez modifier:

as quitta teis fouvetto /

Et lis autris aucèu /

que cercon leis paurets -...

votre Noël n'en sera que plus parfait. Aubanel vous remercie infiniment de votre

gracieuseté. Puisque vous allez, dit-il, si rondement et si bien, il n'y a pas indiscretion à vous demander encore un ou deux morceaux pareils. Il se fera un plaisir d'en enrichir son Recueil.

Et maintenant, parlons de ce congrès, qui m'éreinte. fort heureusement nous sommes au bout. Si je n'avais que cela à faire, cela m'amuserait - mais je subis en ce moment plus que jamais de bien rudes épreuves.

Je vais donc écrire, puisqu'il le faut, à nos Marseillais. — J'ai écrit à Mistral pour savoir s'il ne pourrait pas se rendre à Arles, dès le samedi matin: Il ne m'a pas encore répondu. — Matthieu, que j'ai vu hier, sera infailliblement des nôtres. — Moquin Tandon m'écrit: "- J'accepte avec plaisir votre aimable invitation, mais je n'ose "m'engager. J'ai tant d'affaires sur les bras qu'il pourrait bien, d'ici à la fin de la "semaine, m'arriver quelque anicroche..." Ricard-Bérard m'écrit qu'il se joindra à nous. Castil Blaze (quel drôle de corps) me dit: "L'excitacioun de moun cervèu me ligo li cambo, marche bèn un pau dins lou jour, mai lou soir la fatigo me piquo à la tèsto, siéu coume enu (?)bria :Siéu bon qu'à jitar i galino. Vesès que fariéu uno ben tristo figuro en uno assemblado de jouini poulèn. me siéu fa pourtar à Carpentras, à Cavayoun, a-z-Apt, à Marsèio, e l'expèrienci m'a prouva qu'auriéu mies fa de pas quittar la campagno ... lou banquet d'Apt m'a amaluga, li ère planta coumo un couyoun abia en ome ... a la feblesso de ma tèsto et de mi cambo s'ei joucha uno flussioun su lis ius ... ai tant d'envejo d'assistar a vosta reunioun, que dise pas noun, et pourtant n'ai gaire d'espoir ... adieusias, mi chers amis, plagnez un paure viadase qu'es estaca ou piqué, m'oublides pas auprès de vosti galoi coumpagnoun, di poulidi-z-arlatenco: agues siun de li coumpousa un èr disèn qu'aurien gaire pouescu coumptar su lou vièi galant de Novado... — &. — Une personne qui a vu Blaze m'a confirmé ce que dessus - il est vieux et éreinté. - Le Docteur Fréchier, de Maussane, m'écrit qu'il banquetera avec nous - Camille Reybaud, sur lequel je ne comptais pas, se joindra, le samedi 28, à la pléiade avignonnaise. Lauvery, qui est troubadour autant et plus que nous, mais par le crayon, Lauvery, un des dessinateurs de l'Illustration, viendra peut-être trinquer avec nous. Ce serait pour nous une bonne fortune. — J'ai écrit à Gautier, qui est en vacance à Tarascon: Je ne sais m'expliquer pourquoi il ne m'a pas encore répondu. nous l'aurons. — Voilà à peu près tout ce que j'ai à v/ dire: je ne vous parle pas des pièces que mes Avignonnais préparent. il faut bien vous ménager quelque surprise -

- J'ai appris avec plaisir que St René est de retour d'Afrique. Je craignais bien que ce voyage ne l'empêchât de nous honorer de sa présence. Et maintenant que vous avez du tout une donnée approximative, faites tout pour le mieux. Si d'ici là, j'ai quelque nouvel incident à vous communiquer, je vous écrirai. Je crois que nous serons de 20 à 25. - Si vous avez le temps, préparez deux mots à prononcer à l'ouverture du congrès proprement dit, qui expliqueront le plus brièvement possible le pourquoi et le comment de la chose, quelque chose de bien simple —

- Peyrottes n'a pas répondu.

adieu - pardonnez-moi le décousu et le griffonnage de la présente, et croyez-moi, mon cher ami,

tout à v/ et de tout mon cœur

J.R.

Mon cher ami,

Voilà qui est fait - et bien fait ! S'ils ne sont pas contents, ils ne sont pas raisonnables. Reste d'eux les conclusions, comme dans un fort imprenable. Tu leur as donné du fil à retordre pour plus de six mois; et comme ces Messieurs aiment beaucoup à retordre du fil laisse-les travailler tout à leur aise, et embrouiller leur écheveau. Vous auriez là matière à batailler dix ans, sans faire avancer la question d'une ligne. à quoi bon ? Cela ne sert qu'à faire rire la galerie des badauds, et à donner un semblant de vie à ce Cassaire, qui n'aura bientôt plus qu'a cassa de tavan à dous liard lou milo. Féraud est un imbécille, et les grammairiens dont il signe ??? la bile sont de vieux envoûtés qui, comme dit Mistral, ???????? tous dans leur crétinisme final. Ils veulent faire du bruit, grimper sur nos épaules pour se grandir et se faire remarquer. A bas les masques, dis-tu ! à bas les podagres et les cacochymes, ajouterai-je en me servant de tes qualificatifs.

C'est écœurant ! Mistral, qui est venu passer ici deux jours, rit de tout cela, et dit: laissons les faire, et allons en avant !

Il a, parbleu ! bien raison - Il est bien évident, pour les moins-clairvoyants eux-mêmes, que ce sont là des protestations aussi inoffensives qu'elles sont insensées.

Mistral a dû t'écrire ce qu'il pense des propositions de paix qui t'ont été faites. Elles sont inacceptables. Nous sommes or, ils sont plomb. Restons ce que nous sommes. Si nous fusionnions, ils seraient un peu mieux que du plomb, mais nous ne serions plus or. D'autre part, il ne nous convient, en aucune façon, d'aller fraterniser avec ceux qui viennent de vider leurs pots de chambre sur notre Sainte felibreire. Voilà ce que je pensai à la réception de ta lettre. Mistral a pensé comme moi en la lisant, car je me fis un plaisir et un devoir de la lui adresser à Maillane. —

J'aime bien mieux voir têter ma fille, qui tette à ravir, qui s'en donne, qui s'en donne à en crever ! c'est admirable ! J'ai avec elle des conversations incroyables, des mots qui ne sont d'aucune langue. Je lui ai bien recommandé, ce matin, d'avoir horreur des r des infinitifs et des s du pluriel. Elle m'a promis de marcher sur les traces de son père et de sa mère. Je lui ai répondu: c'est à merveille, ma fille ! tes père et mère honoreras afin de vivre longuement. Je lui apprends ta chanson (ineffable !) et la chanson de Vidal (superbe !) — Remercie ce dernier de son bijou, et sois vivement remercié du tien. Vous êtes d'excellents amis, et vous faites d'excellents vers. Je vous aime.

adieu ! Dis à Vidal que je suis fou de ma fills, et que nous formons, à nous trois, une sainte famille devant laquelle ne bouderait certainement pas le pinceau de Raphaël. Madame Gaut, la mienne est plus belle que la vôtre.

J. Roumanille



A une jeune pianiste.

à mes amours

— oui, je le crois quand je t'écoute,
L'harmonie est l'ame des cieux.

Lamartine.

Lorsque, sur le clavier, vos doigts volent, bondissent,
Quand, dans vos blanches mains, des flots d'accord jaillissent,
Quand, en vous écoutant, l'on n'ose respirer,
Et que l'ame en suspens ne doit plus qu'admirer,
Nous comprenons pourquoi, candide jeune fille,
Vous élevez au ciel votre regard qui brille,
Pourquoi vous souriez d'un sourire si doux !
C'est que l'extase sainte alors descend en vous;
Vous voyez un instant des sphères éternelles
Déployer devant vous ses rayonnantes ailes,
Et là, vous conversez avec ce pur esprit
Qui vous dit: ô ma sœur ! — Sa bouche vous sourit,
Vers vous, avec amour, son front vermeil se penche,
Et puis, il vous caresse avec son aile blanche !
Et vous êtes bien belle, ô vierge ! en ce moment
Où votre oreille écoute avec ravissement
Les airs mélodieux qu'avec sa voix touchante
Et sur sa lyre d'or le Séraphin vous chante !
Vous êtes radieuse, ô vierge ! et devant vous
L'on est comme tenté d'incliner les genoux,
Tant d'un céleste éclat votre front pur rayonne,
Tant l'inspiration de ses feux vous couronne !
L'ame a tant de bonheur qu'elle voudrait, alors,
Pouvoir éterniser ces suaves accords.
Oui, chacun ici-bas vous aime et vous admire...
— Si votre art, sur les cœurs exerce un tel empire,
Et si votre clavier nous chante un chant divin
C'est que vous répétez celui du Séraphin !!

J. Roumanille

pour Melle Gaut ??????

Tèste integrau

Còpi interdicho

Reserva pèr aquéli qu'an la licènci d'utilisacioun

C.I.E.L. d'Oc

Centre International de l'Écrit en Langue d'Oc

Sèti souciau:

3, plaço Joffre - 13130 Berro.

Tóuti dre reserva - Tous droits réservés - All right reserved.

© **Centre International de l'Écrit en Langue d'Oc - 1997**

© Adoubamen dóu tèste pèr Mario-Terèso Jouveau,
de la meso en pajo e de la maqueto pèr Bernat Giély,
en sa qualita de mèmbe dóu Counsèu d'Amenistracioun dóu CIEL d'Oc.